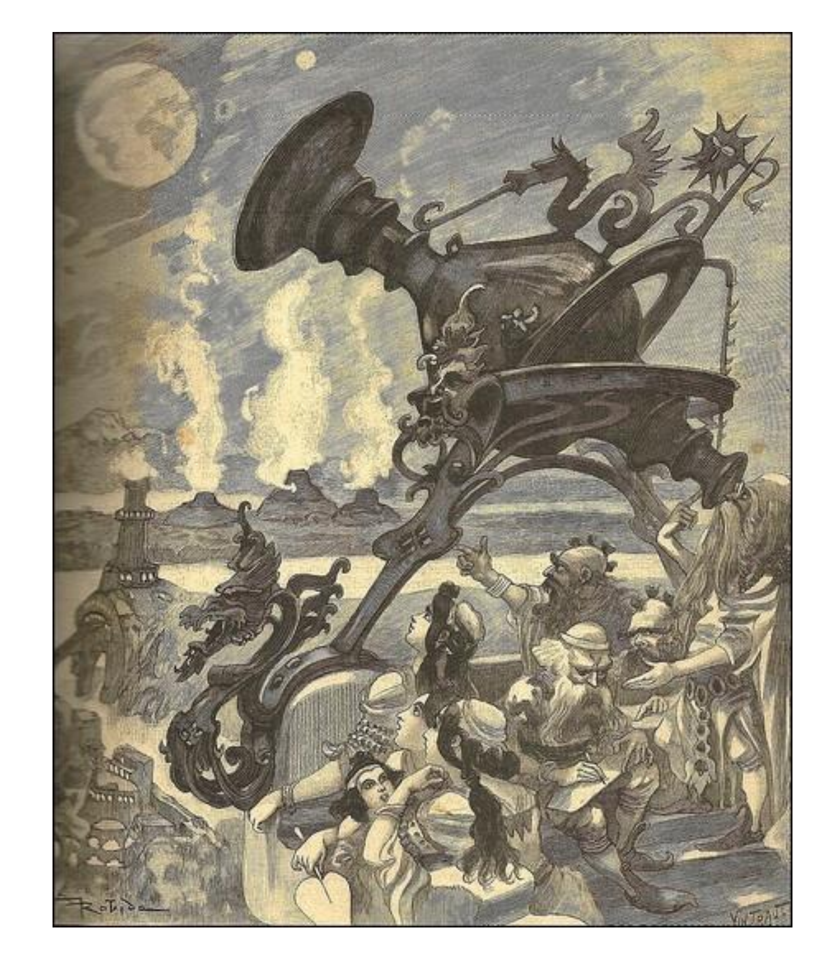
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



A. Valérie

SUR L'AUTRE FACE DU MONDE

(1935)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER[1]

LES PREMIERS SIGNES

La porte d'acier s'écarta silencieusement sans que nulle main l'eût touchée et se referma derrière la jeune fille qui venait d'entrer dans la tour d'observation. Aniela s'avança sur la passerelle circulaire, vint s'accouder à la balustrade et regarda.

Le tube métallique se terminait, au-dessus d'elle, par une coupole transparente, d'où tombait une lumière froide, dure, sans reflets ni nuances, comme émanée d'un univers dont la chaleur et la vie étaient disparues. Elle n'éclairait que ce qu'elle touchait, sans se diffuser, laissant, autour, des ombres complètement noires, opaques, aux contours si nettement délimités qu'on les eût dits découpées dans du fer.

Sous cette clarté brutale, le visage de la visiteuse paraissait celui d'une statue de marbre, dont il avait l'impassibilité. Mais cette fermeté de traits n'en soulignait que d'autant plus

---

[1] Il est possible (probable ?) que A. Valérie soit le pseudonyme de René Thévenin. ***(Note ELG)***

la beauté et la noblesse, le dessin étonnamment pur, presque surhumain à force d'être régulier. Leur pâleur s'accentuait par contraste dans l'ombre environnante, ombre des parois en retrait de la muraille, ombre des cheveux bruns aux boucles courtes qui encadraient les joues de la jeune fille, teinte atténuée de la tunique qui enveloppait son corps et dont l'étoffe écarlate s'éteignait en pourpre sombre, dans la demi-obscurité du contre-jour.

Aniela leva les yeux.

Au-dessus de la galerie où elle se tenait, en était disposée une autre, reliée à la première par un escalier en spirale. Elle donnait accès à une série de fenêtres rondes, sortes de larges hublots semblables à ceux des navires, orientés à tous les points de l'espace. Devant une de ces baies se tenait debout une forme humaine.

Aniela reconnut Hégyr.

Aucun bruit n'avait signalé son entrée et le jeune homme n'avait pas deviné sa présence. Il était d'ailleurs très absorbé dans son observation. Elle le considéra un moment sans rien dire.

Il ne bougeait pas. Il demeurait attentif, plongé dans une apparente songerie.

Placé comme il était, la jeune fille ne pouvait voir sa figure, mais elle discernait ses larges épaules, l'élégance puissante de son torse. Il était habillé exactement comme elle, d'une tunique rouge dont une ceinture coupait les plis aux hanches et qui s'arrêtait au-dessus des genoux. Hors des manches amples, les avant-bras étaient nus. Les jambes, comme celles d'Aniela, étaient vêtues d'une étoffe vermillon, collante, et qui ressemblait à de la soie.

La jeune fille garda le silence quelque temps encore. Puis, elle appela :

— Hégyr !

Il ne se détourna pas, ne manifesta aucune surprise, dit simplement :

— Je suis heureux de te voir, Aniela. Et si je n'avais été retenu par mon travail, c'est moi, le premier, qui serais allé te trouver pour te dire…

— Les Maîtres m'envoient, interrompit-elle. Je ne dois aller enseigner les enfants que dans une heure. Et je viens passer un moment ici pour t'aider dans tes observations, dont le résultat est impatiemment attendu, m'a-t-on dit.

La langue qu'ils parlaient tous deux était musicale, toute en nuances. Une douzaine de syllabes avaient suffi pour exprimer la dernière phrase, mais d'imperceptibles modulations en avaient précisé le sens, avec une netteté et une particularité dont les mots de notre vocabulaire n'ont pas l'équivalent.

Hégyr se pencha sur le balcon, montra un visage aussi beau, aussi pur que celui de la jeune fille, mais où les yeux brillaient d'une flamme inquiète. Il dit :

— Ton aide me sera utile en effet pour relever les graphiques des appareils enregistreurs. Il se produit depuis quelque temps une série de phénomènes assez étranges. Et nous ne serons pas trop de deux pour en noter les variations, de plus en plus rapides.

Elle le regarda avec un léger étonnement. Elle avait cru surprendre une nuance d'émotion dans le ton des dernières paroles. Il demeurait accoudé sur la passerelle, toujours

songeur. Elle se décida, s'engagea sur l'escalier de fer et bientôt, le rejoignit.

— Hégyr, demanda-t-elle en lui posant la main sur l'épaule, parle-moi franchement. Qu'y a-t-il ?

— Que pourrais-je te répondre ? Je devine, à d'imprécis symptômes, que quelque chose d'anormal se passe dans le monde extérieur. Mais cela est si subtil que je n'arrive pas à l'exprimer.

La main légère qui effleurait l'épaule de l'homme descendit le long de son bras et prit sa main. Et la voix d'Aniela se fit caressante :

— Je suis contente de pouvoir te rendre service, Hégyr !… Moi, que le conseil des Maîtres vient de désigner comme ta fiancée… Que dois-je faire ? Explique-le-moi.

Un sourire adoucit le visage grave du jeune homme. Il répéta :

— Ma fiancée !… Comment te dire, Aniela, avec quel plaisir j'ai reçu cette nouvelle ? Je n'osais pas l'espérer !

Elle sourit à son tour.

— J'en suis bien satisfaite aussi, répondit-elle. Mais, à vrai dire, je m'y attendais. En pouvait-il être autrement ? Par le contrôle scientifique le plus rigoureux, exercé sur nous depuis notre enfance, est-ce que nos aptitudes, nos qualités, nos défauts réciproques n'ont pas été déterminés avec une indiscutable certitude ? Ils s'accordent, se compensent ou se corrigent si bien entre nous qu'aucun couple ne peut être mieux assorti que le nôtre. La décision s'imposait.

— Sans doute. Mais les rigueurs mêmes de ce contrôle pouvaient, au dernier moment, modifier notre destin. Et, de toutes les jeunes filles de notre entourage, c'est toi que j'avais préférée.

— Tout est donc bien, dit-elle avec un accent de soumission confiante… Mais il nous faut maintenant travailler. En quoi puis-je t'être utile ? Tu parlais à l'instant de phénomènes étranges que tu constates. Quels sont-ils ?

Il serra plus étroitement la main qu'il tenait toujours, attira Aniela vers une des fenêtres rondes.

— C'est à peine si je le sais, répondit-il. Il me semble que quelque chose se transforme dans le monde et que cette transformation est si subtile qu'elle est presque en dehors de nos sens et que les mots ne la peuvent définir.

Aniela, sans répondre, approcha son visage du hublot et considéra le paysage qui s'étendait devant ses yeux.

Aux premiers plans s'élevaient des tours, des dômes, de vastes constructions métalliques, qui semblaient sortir du sol comme si elles avaient été les étages supérieurs, les toitures émergées d'une cité ensevelie.

Toutes étaient recouvertes d'un enduit noir, ou, plutôt, d'une sorte de carapace de plaques noires emboîtées les unes dans les autres et cachant la structure interne de l'édifice. Des ponts couverts, des galeries aériennes hermétiquement closes, les unissaient pour la plupart. Quelques-unes cependant se dressaient isolées, éloignées de l'ensemble, postées comme des sentinelles rigides autour d'un troupeau confus des formes bossuées qui se pressaient à leur centre. La tour où se trouvaient en ce moment les deux jeunes gens était parmi les plus hautes. Elle était reliée

au dôme voisin par une espèce d'arc-boutant, également noir.

— Autour de nous, rien n'a changé, dit Aniela. C'est toujours la Cité éternelle, telle que l'ont créée les hommes.

— Plus loin ! répondit Hégyr. Regarde plus loin !

Plus loin, aussi loin que le regard pouvait atteindre, c'était l'étendue morne d'une banquise.

Un champ de glace, bouleversé comme par un cataclysme, montrait jusqu'à l'horizon un amas de blocs de neige, jetés les uns contre les autres comme un troupeau de monstres en fuite, arrêtés soudain dans leur course par une force surnaturelle qui les eût pétrifiés.

Des crevasses s'ouvraient dans leurs rangs, laissant voir par leurs déchirures des parois verticales transparentes comme du verre bleu, ou des trous sombres, entrebâillés sur un abîme. Ailleurs, les masses s'entassaient, s'affrontaient, se soutenaient mutuellement par d'incertains équilibres, se dressaient comme des vagues figées, s'écroulaient en traînées d'avalanches, s'allongeaient comme des ponts de marbre sur des précipices de cristal. Ailleurs encore, ce chaos s'apaisait, laissait la place à une plaine unie, blanche et glacée comme le reste. Et le fond de ce décor polaire était barré par un pic aigu, sorte de stalagmite géante, levée en pyramide immaculée sur le ciel sans couleur.

Décor polaire, et cependant l'angle que traçait avec l'horizon la route apparente du soleil indiquait une latitude éloignée du cercle arctique. C'était un soleil éclatant dans un ciel extraordinairement pur, et dont les rayons semblaient condensés par une invisible lentille. Mais on devinait qu'ils n'échauffaient que ce qu'ils frappaient directement, et que

l'atmosphère diffusait mal leur chaleur et leur lumière froide, aux ombres dures, que la blancheur même de la glace semblait plus absorber que réfléchir.

Le ciel, du zénith à l'horizon, était d'un bleu noir, sans transparence, pareil à une voûte de matière opaque où s'accrochaient, de place en place, quelques étoiles d'une surprenante limpidité, quoiqu'on fût à peine au commencement du crépuscule. Aucun nuage, aucune apparence du moindre voile de brume n'était visible. Il semblait, sous ce firmament paradoxal, n'exister que le vide du néant.

Et la même impression se dégageait de la surface terrestre. Rien ne vivait, dans cette solitude accablée. Pas un arbre, pas une herbe, ne se cramponnait à la glace. Pas une forme animée n'y errait. Et la cité elle-même, qui avait poussé comme une moisissure noire sur ce cadavre de monde enveloppé dans son linceul, paraissait morte aussi, sans rumeurs, sans fumées, sans clartés montant d'elle, ville comme paralysée et rendue muette par l'épouvante de l'immobilité et du silence, dont elle était formidablement cernée.

Cependant cette vision désolée devait être familière à la jeune fille. Car, après l'avoir longtemps contemplée avec calme, elle se tourna de nouveau vers son compagnon et comme la première fois, répéta :

— Rien n'a changé.

Hégyr la regarda anxieusement.

— Il fut une époque, dit-il, où ce champ de mort a été un jardin plein de vie, que des hommes pareils à nous et des êtres que nous ne connaissons plus ont peuplé et qui fut, enfin, le berceau de nos très lointains ancêtres. En ce temps-là, toute la surface de la planète était semblablement habitée et

toute cette humanité peinait, luttait, s'agitait pour se rapprocher de buts qui s'éloignaient toujours, pour atteindre un idéal qui lui devenait de moins en moins accessible, à mesure qu'elle en avait une plus précise notion… Je sais qu'en fin de compte elle a peu obtenu. Elle est morte avant d'avoir réalisé tous ses espoirs et s'est tout entière éteinte, sans jamais posséder complètement le bonheur qu'elle avait été cependant capable d'imaginer.

— Sans doute, Hégyr ! Et c'est en cela qu'elle était barbare. Sa science était trop imparfaite pour la contenter.

— Du moins, reprit le jeune homme, son ignorance même lui procurait des illusions que nous n'avons plus. Se laissant guider par la Nature, dominés par elle, ne pouvant rien sans elle, ces hommes s'abandonnaient à sa loi en lui en laissant la responsabilité, avec la certitude qu'elle seule savait où les conduire. Ils ont vécu heureux parce qu'ils sont morts confiants. Mais nous ? Nous à qui on a enseigné que la Nature est aveugle et sans conscience, à quels espoirs pouvons-nous nous rattacher ?

— Tu le demandes ? s'écria la jeune fille. L'initiative que nous avons reçue de nos Maîtres ne répond-elle pas triomphalement à ta question ? Ce but, qu'ignoraient les barbares dont tu parles et que nous ne faisons, toi et moi, qu'entrevoir au fond des révélations qu'on nous a faites, ce but, les Maîtres à force de Science, l'ont découvert et ils en connaissent l'éblouissant secret. Avant qu'ils nous le dévoilent, si nous en sommes jamais dignes, il nous suffit de savoir que toutes nos actions, tous nos efforts, sont utiles et profitables au destin de notre espèce. Que veux-tu de plus ?

— Voici justement d'où vient mon angoisse, reprit Hégyr. Quel est ce destin ? Où allons-nous ? Combien sommes-

nous de survivants pour continuer cette lutte ? Ceux-là que tu nommes des barbares étaient sur la terre, quand elle était féconde et jeune, des milliards. Nous ne sommes plus, dans ses entrailles refroidies, que quelques milliers dont, malgré toute notre science, le nombre diminue chaque jour. Le destin de l'espèce, dis-tu ? Mais nos descendants vivront-ils assez longtemps pour assurer son triomphe final ? Et ne sont-ils pas menacés de disparaître de cette planète dont ils auront épuisé les suprêmes ressources, avant d'avoir su pourquoi ils ont vécu ?

— L'esprit de la race ne peut mourir ! récita Aniela avec ferveur. Les Maîtres l'ont affirmé. La Loi nous enseigne de ne pas discuter. Nous devons croire. Eux, savent. Cela suffit !

— Mais, ce qu'ils savent pourquoi nous le cachent-ils ? J'ai le pressentiment épouvantable qu'ils possèdent d'effrayantes certitudes et qu'ils ne les gardent ainsi secrètes que par peur de nous désespérer !

— Qui te fait penser de la sorte ? murmura la jeune fille avec effroi.

Hégyr ne répondit pas tout de suite.

Il était revenu près de la fenêtre et regardait de nouveau l'immensité où s'abaissait le soleil et que le crépuscule commençait à étreindre. Le ciel ne changeait pas de couleur, restait du même bleu d'ardoise, mais s'assombrissait de plus en plus. À mesure que la nuit s'approchait on eût dit qu'une sorte de terreur innommée tombait de l'espace avec elle, comme si l'obscurité grandissante avait été définitive et qu'on ne dût plus jamais revoir le jour.

Soudain, un frôlement à peine perceptible, fit tressaillir les murailles de la tour. Au même instant, devant le regard

du jeune homme, toutes les superstructures de la cité, les flèches, les dômes, les galeries volantes, les conduits de communication extérieurs, devinrent de la même couleur que la banquise, par une transfiguration de féerie. Mais c'était là chose prévue, dont le jeune homme ne parut même pas s'apercevoir. Une manœuvre, conduite de l'extérieur par quelque mécanisme électrique, avait simplement substitué au revêtement noir des parois, fait pour absorber la chaleur des rayons solaires, un revêtement blanc, destiné à en diminuer la déperdition maintenant qu'elle était emmagasinée. C'était une opération banale, qui se répétait tous les soirs.

Sur ces architectures transformées, des lueurs nouvelles jouèrent. Elles venaient de l'autre horizon. Hégyr se retourna, regarda par les hublots qui lui faisaient face, vit la lune qui commençait d'y monter.

— Ce monde est mort, Aniela, dit-il enfin, en désignant l'astre des nuits. Et je me demande si notre terre n'est pas à la veille de pareillement mourir.

— Qui te le fait supposer ? interrogea-t-elle.

— Ceci, répondit Hégyr.

Il montra du doigt un des appareils dont il avait le contrôle. C'était une sorte de sismographe au mécanisme compliqué. Une aiguille y palpita, traça une brusque ligne de chute, se redressa lentement.

— Encore une fracture de la banquise, quelque part, tout là-bas, dit-il. Depuis des mois, ces signes se multiplient. Maintenant, il ne se passe pas de jour où je ne les enregistre…

— Eh bien ? demanda Aniela.

— Eh bien, reprit-il, ces brisures de la surface, la Lune en est, de toutes parts, sillonnée. Elles sont les rides d'un monde arrivé au terme de sa vieillesse, la dislocation d'un corps que la vie ne soutient plus. Est-ce que notre planète est parvenue à cette phase ? Est-ce que ces déchirures de son écorce sont le commencement de sa fin ?

— Il n'en peut être ainsi ! affirma avec conviction la jeune fille. Ce doivent être là des phénomènes sans importance, puisque, depuis que tu les observes, et dès bien longtemps avant sans doute, les Maîtres, qui en connaissent évidemment l'existence, n'en ont jamais parlé !

— C'est cela, Aniela ! dit Hégyr. Et c'est justement de là que vient mon inquiétude : pourquoi n'en ont-ils jamais parlé ?

CHAPITRE II

PRÉHISTOIRE

C'était une sorte de parc, mais qui ressemblait plus à ce que nous savons de la féerie des paysages sous-marins qu'à un jardin terrestre.

Dans une atmosphère fluide comme l'eau et qui emplissait l'espace de sa limpidité bleue, des formes arborescentes se dressaient, sortes d'énormes palmiers de lumière, de chênes de flamme, de saules incandescents dont les feuillages retombaient ou s'étendaient aux brillantes clartés.

Un indéfinissable parfum s'en dégageait qui pénétrait les poumons en les dilatant d'une fraîcheur sereine, comme une brise venue du grand large et chargée de vie. Et des fleurs s'ouvraient partout, irréelles, immatérielles, invraisemblables, lueurs sans contours, clartés sans substance, qui s'éteignaient et s'allumaient tour à tour et qu'on n'aurait pu cueillir.

Le sol était partout couvert d'une espèce de mousse très fine, souple et serrée comme la laine d'un tapis épais aux couleurs vives et qui était tiède sous les pas. Ce terrain descendait en pente vers un angle du parc par des pelouses

mollement vallonnées où les massifs se groupaient avec un art très savant, un sentiment parfait de l'opposition des formes et des nuances. Des rochers émergeaient çà et là, faisant ressortir par le contraste de leurs blocs sombres l'éclat des bosquets lumineux. Et de tous les objets composant le décor, ils étaient les seuls, avec l'eau qui en tombait en cascades et serpentait en ruisseaux, dont la substance fût empruntée directement à la nature et que l'industrie humaine n'eût pas artificiellement fabriquée.

Encore, cette absence d'intervention n'était-elle certaine que pour la pierre. C'étaient bien des granits, des schistes, des porphyres surgis ou dégagés du sol, qui le bossuaient ainsi. Mais il était possible que l'eau ne jaillît pas d'une source, mais que sa synthèse s'effectuât, hors du décor, dans quelque usine qui l'envoyait à son but, toute fraîchement créée, par de souterraines canalisations.

Quant aux plantations de ce jardin, elles ne pouvaient être que de nature électrique.

Elles ressemblaient à ces lueurs qu'on fait paraître dans des tubes où règne un vide partiel, à cette différence près qu'aucune matière ne les enfermait et qu'elles se dégageaient plutôt du sol comme un fluide. La main qui les aurait voulu toucher n'aurait rencontré aucun contact, pas plus qu'elle n'en aurait déformé les lignes ni modifié le rayonnement. Elles étaient comme des veines de lumière au travers de la masse atmosphérique, mais les mouvements de cette atmosphère ne les déplaçaient pas. Elles offraient des surfaces et des volumes, mais dont on ne pouvait prendre conscience que par la seule sensation du regard.

Ce paysage surnaturel s'étendait sur une superficie d'une dizaine d'hectares, à peu près circulaire, et dont les li-

sières étaient limitées par des murailles verticales que leur teinte sombre rendait invisibles autour de toute cette clarté. Si l'on s'en approchait, on finissait par les discerner, mais, pour la même raison, on les perdait bientôt dans les hauteurs où on devinait cependant qu'elles se réunissaient en voûte, formant une vaste caverne, sans autres issues que quelques portes, en ce moment closes et qui se confondaient avec le roc.

Dans la partie la plus harmonieusement disposée du parc, qui formait une sorte d'amphithéâtre en gradins, étaient assemblés une cinquantaine de jeunes gens et de jeunes filles, d'enfants plutôt, car leur âge allait de douze à quinze ans, assis par groupes sur la mousse lumineuse ou les rochers, et qui s'interpellaient joyeusement.

Tous, filles et garçons, étaient pareillement vêtus d'une tunique légère et courte, d'une couleur bleu turquoise, fine comme la soie et chatoyante comme le velours, dont l'étoffe était tissée d'une substance très souple, composée chimiquement, comme peut l'être de nos jours la soie artificielle, mais où la cellulose était remplacée par quelque corps d'origine minérale. Tous ces enfants étaient beaux et d'une resplendissante santé.

Soudain, leurs voix et leurs rires s'apaisèrent. Quelqu'un venait vers eux.

Ils reconnurent Aniela.

La jeune fille paraissait soucieuse. Elle demeura un moment immobile, se recueillant. Puis elle dit :

— C'est le moment de votre quotidienne causerie, enfants. Écoutez-moi donc…

Elle s'assit et ils se groupèrent en demi-cercle autour d'elle, attentifs.

Elle commença :

— Je vous parlerai aujourd'hui d'un très lointain passé. Vous savez que la terre, au sein de laquelle nous vivons actuellement était autrefois habitée par les hommes sur sa surface. Ils le pouvaient alors, parce que l'air y était facilement respirable, l'eau presque partout abondante, la chaleur suffisante pour entretenir la vie, non seulement la vie de nos ancêtres, mais aussi celle d'êtres plus ou moins étranges dont on vous a déjà fait la description, et qu'on appelait les plantes et les animaux. De ces êtres, vous avez vu dans nos musées les vestiges fossiles et vous en connaissez l'aspect par les reconstitutions peintes ou sculptées qu'on en a faites. Je n'insiste donc pas. Rappelez-vous seulement que les animaux se nourrissaient des plantes ou se mangeaient entre eux, et que les hommes mangeaient à la fois les plantes et les animaux.

Une fillette cria d'effroi. Une autre se mit à rire. Un garçon demanda :

— Ils tiraient sans doute de leur sang les substances chimiques nécessaires, qu'ils s'inoculaient ensuite pour se rajeunir, comme font nos Anciens du sang des condamnés, quand ils sentent leurs forces faiblir ?

— Non, dit Aniela. Leur science n'était pas assez avancée pour cela. Le circuit vital était beaucoup plus compliqué : les plantes tiraient du sol les principes minéraux nutritifs qu'elles seules pouvaient assimiler. Les animaux herbivores absorbaient ces substances en même temps que les plantes. Les autres enfin, y compris l'homme, les retrou-

vaient dans le corps de ces animaux, dont ils broyaient la chair avec leurs dents. Et l'opération chimique se faisait dans leur corps.

— Cela devait prendre beaucoup de temps ?

— D'autant plus qu'avant de dévorer tous ces êtres, l'homme, presque toujours, devait faire subir à leur chair une préparation, en l'exposant au feu.

— Le feu ? répétèrent plusieurs voix. Qu'était cela ?

— On vous le montrera par une expérience, expliqua la jeune fille. C'est un fluide assez facile à obtenir, mais qui ne nous est plus aujourd'hui d'aucune utilité. D'ailleurs, il nous serait impossible de l'employer longtemps, car il fallait l'alimenter de matières végétales ou minérales qui n'existent plus nulle part. Ces matières abondaient alors et, de plus, l'air qui entoure la terre, et qui était alors moins raréfié, entretenait leur combustion, comme il permettait la respiration des êtres vivants. On n'avait pas besoin de fabriquer artificiellement cet air, comme nous le faisons maintenant avec des gaz différents d'ailleurs et d'une composition bien mieux adaptée à notre organisme. L'air terrestre, mélange surtout d'oxygène et d'azote, ne vaut pas, à beaucoup près, le mélange d'hélium et d'argon, où nous vivons, de même que l'action du soleil ne vaut pas, en lumière et en chaleur, celle des radiations que répandent nos appareils… Mais ceci est une autre question. Revenons à l'histoire de notre passé.

— Cependant, demanda encore un auditeur, je voudrais comprendre pourquoi les hommes ne savaient pas tirer de la terre les principes de vie, puisque les plantes savaient le faire. Étaient-elles plus intelligentes qu'eux ?

— En fait, ce n'est pas directement qu'elles effectuaient cette transmutation. La tâche leur était préparée par les seuls êtres qui aient survécu sur la planète en même temps que notre espèce, je veux dire les infiniment petits, les microbes. Mais alors que ceux-ci nous sont aujourd'hui indifférents, ils étaient alors tout-puissants sur la terre, plus puissants même que l'homme puisque, aussi bien qu'ils lui permettaient de vivre, ils étaient la cause de troubles profonds, de maladies, qui dévastaient continuellement son organisme, provoquaient rapidement sa décrépitude et causaient souvent sa mort.

— Est-ce pour se protéger d'eux que les hommes se sont décidés à habiter sous la terre ?

— Non. Les invisibles ennemis y étaient aussi ; ils étaient partout, comme ils le sont du reste encore. Mais, maintenant, ils n'ont plus d'action sur nous. Quant aux causes de l'existence souterraine, elles furent diverses. D'abord, vers le début du troisième millénaire de la civilisation européenne, alors que rien dans les conditions extérieures n'avait changé, les habitants de la planète, devenus beaucoup trop nombreux, se jetèrent les uns sur les autres, dans des guerres qui embrasèrent le monde entier. Ces hommes, encore très barbares sous certains rapports, possédaient ailleurs des connaissances assez avancées, en chimie, par exemple. Ils mirent ces connaissances au service de leurs haines réciproques et répandirent sur le globe des torrents de gaz mortels, dont la majorité d'entre eux et la plupart des êtres furent anéantis. C'est de cette époque que les survivants commencèrent de se réfugier sous terre. Ils ne connaissaient pas, ou connaissaient mal, le pouvoir et le mouvement des ondes magnétiques pouvant arrêter ces gaz comme une muraille inviolable, bien qu'il semble qu'ils les

aient expérimentées. Quoi qu'il en soit, l'existence souterraine commença ainsi. Beaucoup n'y résistèrent point. Mais peu à peu, bien plus tard, quand le refroidissement progressif de la terre, l'évaporation des océans, etc., furent des phénomènes accomplis, la surface n'était déjà presque plus habitée. Ceux qui s'y étaient maintenus périrent misérablement, avec les animaux et les plantes, submergés par les glaciers qui, des pôles, s'étendirent jusqu'à l'équateur. Et les hommes de la profondeur s'adaptèrent. C'est d'eux que date l'origine de notre civilisation.

— Comment se nourrissaient-ils ? demanda la fillette qui s'était effrayée tout à l'heure en apprenant comment les anciens hommes mangeaient.

— Ils savaient déjà préparer nos aliments synthétiques, composés des seules substances minérales, carbone, azote, etc., nécessaires à l'entretien du corps. Mais les plus importants de leurs progrès n'étaient pas dans ces perfectionnements physiques. Leur organisation sociale s'était déjà beaucoup améliorée. Si incertaine qu'elle fût encore, n'oubliez pas, enfants, que c'est à elle que nous devons les principes qui nous gouvernent aujourd'hui !

La voix d'Aniela s'était faite plus grave sur ces derniers mots. C'est avec une sorte de ferveur qu'elle reprit :

— Eux-mêmes, quand ils vivaient en surface, ils avaient eu sous les yeux depuis longtemps, depuis toujours, l'exemple de ces principes. Cependant, ils ont été bien longs à s'y conformer. Autour d'eux, en effet, vivaient encore ces êtres prodigieux dont on vous a longuement parlé : je veux dire les insectes. Vous savez que les insectes sont apparus bien avant nous sur la terre et que leur évolution était déjà terminée alors que celle de notre espèce s'ébauchait à peine.

Ils étaient hautement supérieurs à l'homme de ce temps. Certains d'entre eux, tels que les abeilles et quelques autres, formaient déjà des sociétés tout à fait comparables à la nôtre actuellement. Comme nous, ils travaillaient, non pour la satisfaction immédiate de leurs besoins, mais pour le salut de l'espèce ; non pour le triomphe de l'individu, mais pour celui de la race, dans un avenir éternellement reculé. Un tel résultat ne peut s'obtenir que par l'absolu renoncement de la personnalité et par la sélection sévère des attributions de chacun. Autrefois, cette spécialisation avait moins d'importance parce que les hommes étaient très nombreux et que l'ensemble de leurs connaissances pouvait être embrassé presque d'un seul regard. Mais l'étendue sans cesse agrandie de ces connaissances nous a obligés d'en partager l'étude et l'usage selon les aptitudes particulières de chacun. D'autre part, la nécessité de sauver le genre humain, réduit de nos jours à quelques milliers de survivants, nous a contraints de nous plier à ces lois nouvelles. Grâce aux sélections méthodiques, au contrôle expérimental, les attributions de chacun sont établies définitivement et avec certitude. Tout homme a reçu l'affectation qui convient à ses facultés. Tout homme est maître en son art, si humble qu'il soit, et n'a pas plus le désir d'en exercer un autre qu'une abeille butineuse n'avait le désir de récolter le pollen des fleurs pour son seul usage. Qu'en eût-elle fait, et que ferions-nous d'un savoir inutile au rôle qui nous est dévolu ? Chacun est désormais satisfait de son sort et ne saurait même pas imaginer qu'on le puisse modifier. Tous savent qu'ils ne sont que les cellules d'un corps, dont les Maîtres, possesseurs et gardiens de la loi, sont le cerveau et dirigent tous les actes, non pour leur satisfaction personnelle, mais pour notre commune et suprême destinée.

— Quelle est-elle ? Où aboutit-elle ? Les anciens hommes ne connaissaient-ils pas la leur ? demanda un enfant.

Aniela tressaillit à cette voix.

Les paroles d'Hégyr lui revenaient à la mémoire. Pour la première fois de sa vie, l'ombre d'un doute effleurait sa conscience. Mais elle ne s'abandonna pas longtemps à cette défaillance. L'enseignement qu'elle avait reçu avait imprimé en elle de trop profondes certitudes pour qu'elle n'y trouvât pas l'apaisement de l'inquiétude qui l'avait un instant frôlée. Dans les doutes mêmes exprimés par le jeune homme, elle retrouvait les arguments qui soutenaient sa conviction. Et c'est sur un ton prophétique qu'elle proclama :

— Si nous ne savons pas quel est notre destin, nos Maîtres le savent et ceci doit nous suffire, puisqu'ils ne peuvent se tromper. D'ailleurs, ils nous l'apprendront peut-être un jour, s'ils trouvent en nous les vertus nécessaires qui les décideront de nous initier. En attendant, pour ce qui concerne les hommes d'autrefois, tout ce que nous pouvons dire est que, dans leur ignorance, ils n'avaient confiance qu'en la seule nature et, comme ils ne la comprenaient pas toujours, ils s'efforçaient de lui prêter des sentiments, une volonté, une conscience, qui n'existait qu'au fond de leur propre rêverie.

— N'avaient-ils aucun idéal ?

— Nous ignorons presque totalement quels étaient les idéals des peuples civilisés, car ils ont consigné leur pensée sur des substances fragiles dont rien n'est parvenu jusqu'à nous. Mais nous connaissons mieux ceux des peuples sauvages, parce qu'ils les ont gravés sur la pierre ou sculptés

dans la matière dure et que nous en retrouvons les vestiges. C'est ainsi que nous savons qu'ils peuplaient le monde d'une foule de petits démons bienfaisants ou malfaisants, imaginaient le nuage qui passe, le tonnerre qui gronde, la mer qui monte, comme autant d'êtres fictifs qu'ils adoraient en tremblant parce qu'ils dépendaient d'eux. Mais la mer, les nuages et le tonnerre n'existent plus et les démons s'en sont allés à leur suite. Il n'y a plus qu'une vérité : la Science ! La Science grâce à laquelle l'homme triomphe enfin de la Nature et la fait obéir à sa loi !

— Qu'est-ce que c'est que le tonnerre ? demanda un jeune garçon.

— La mer produisait les nuages, et entre les nuages jaillissait l'électricité dont le tonnerre était le bruit, répondit Aniela. Mais la mer s'est tarie et le peu qui restait du fluide, nous l'avons capté dans nos appareils. Il n'y aura plus jamais de foudre dans le ciel !

Comme elle achevait de parler, un lointain roulement sourd se fit entendre. Les murailles de la caverne résonnèrent. Une ondulation palpita dans les branches des arbres lumineux et des fleurs s'éteignirent.

Tous les enfants s'étaient dressés et écoutaient.

À ce moment, venu on ne sait d'où, parut un homme.

C'était un vieillard, entièrement vêtu de blanc, d'une taille et d'une force prodigieuses. Sa barbe blanche, éployée en plats sur sa poitrine, son épaisse chevelure argentée, indiquaient qu'il était chargé d'années, de siècles peut-être. Mais on sentait qu'il était en même temps au plus haut degré de sa puissance. Une lumière surnaturelle émanait de son regard.

Tous s'inclinèrent en l'apercevant. Aniela murmura :

— Le Grand Maître !

Et se courba devant lui, presque avec terreur.

Il vint à elle, s'arrêta, lui fit signe de se relever.

Et, d'une voix dont la sonorité avait les vibrations d'une cloche de bronze, il demanda :

— Où est Hégyr ?

CHAPITRE III

LES JUGES

— Vous m'avez appelé, Maître. Me voici, dit Hégyr.

Le Conseil des Anciens se tenait dans une caverne, différente de la Salle des Enfants par ses proportions moindres, mais surtout par sa totale blancheur. L'air qui l'emplissait n'était qu'une lumière dont la source était invisible et qui semblait dégagée par les murailles, le sol, la voûte, creusés dans un calcaire immaculé. Et les vieillards qui, au nombre d'une vingtaine, s'y tenaient réunis, paraissaient eux-mêmes, dans les toges qui les drapaient, des statues de marbre, dont ils avaient l'impassibilité.

À l'apparition du jeune homme, à peine leur visage s'était-il détourné pour considérer le Grand Maître, assis un peu à l'écart, devant une table de pierre où divers objets étaient disposés. Ils le virent prendre dans ses mains une sorte de cadran d'argent où se mouvaient des aiguilles et le consulter longuement.

— Hégyr, dit-il enfin, toute ta pensée s'inscrit ici par l'effet des ondes que ton cerveau irradie. Nous savons qu'un doute t'oppresse, qu'une inquiétude t'étreint. La même an-

goisse s'enregistre sur ce récepteur magnétique qui s'auréole d'une lueur pourpre, réverbération de celle qui s'exhale de ta chair et que d'autres instruments pourraient nous révéler. Il n'en est pas besoin. Nous en connaissons assez. Il suffit, pour t'accuser, que ce trouble existe.

— Je ne cherche pas à le cacher, dit Hégyr.

— Jusqu'à présent, reprit le vieillard, tu as fait partie de ceux qui doivent atteindre un jour au rang suprême du commandement et remplacer l'un de nous quand le temps sera venu, comme chacun de nous a remplacé un ancêtre, lorsque celui-ci a jugé sa tâche achevée. Ta place t'a été assignée dans le corps social dès le jour où le contrôle méthodique de toutes tes facultés, de tout le potentiel qui est en toi a été effectué et a montré que tu pouvais, que tu devais, la tenir. Tu as reçu, pendant vingt ans, la culture qui convenait à ta personnalité. À tous ceux qui t'ont dirigé et observé, tu as donné pleine satisfaction.

Les Anciens approuvèrent d'un signe de tête. Le Maître poursuivit :

— Ce rôle où tu étais destiné, le plus élevé qu'un homme puisse tenir parmi ses semblables, n'est, d'un bout à l'autre de son existence, qu'une suite ininterrompue d'impérieux devoirs. Mais il comporte de telles satisfactions morales qu'afin de ne laisser aucune prise à l'orgueil, il doit être équilibré par une obéissance absolue à une règle inflexible. La moindre défaillance chez celui qui en est chargé équivaut à une défection totale. Tu as eu cette défaillance, Hégyr. Elle est irréparable. N'aurait-elle fait qu'effleurer ton esprit, elle l'a marqué d'une tache indélébile.

— Je ne le nie pas, répondit le jeune homme. Il est vrai qu'un doute s'est insinué en moi. Comment pourrais-je d'ailleurs ne pas l'avouer ? Mais, Père, s'il m'est permis de t'adresser une prière, dis-moi seulement de quelle manière je pourrais la dissiper, non pour m'en absoudre, mais pour ma propre consolation, avant de subir le châtiment.

— Il n'est pas encore question du châtiment, répliqua le vieillard, tandis que ses yeux se reportaient sur le cadran. Mais les effluves que dégage ta pensée expriment à la fois tant de sentiments contradictoires, tant de dévouement à côté de tant de rébellion, que nous consentons à discuter avec toi…

Il se retourna vers l'assemblée :

— Frères, reprit-il, en ceci, sommes-nous d'accord ?

— Nous consentons, dirent les vieillards.

Le Maître, de nouveau, s'adressa au disciple :

— Des temps nouveaux vont venir, dit-il. Tu as cru, dans ta jeune présomption, en reconnaître le premier les signes avant-coureurs. Mais tes anciens les ont pressentis, non seulement depuis que ceux qui sont présents ici en ont le contrôle, mais même depuis de lointaines générations. Ce fut ta faute d'avoir tenté d'épeler les premières lignes d'un livre dont nous connaissons toutes les pages. Et c'est la pitié que nous inspire ton ignorance qui nous fait condescendre à t'expliquer ce que tu n'as pas compris.

— J'ai cru surprendre un secret de la nature, dit Hégyr. Ce n'est pas de ma faute s'il m'a ému.

— La nature n'a pas de secrets pour notre science ! dit avec autorité le vieillard. Mais puisque tu as commencé de

soulever ce voile, que ton geste s'achève ! Ceci sera conforme à notre volonté. Écoute, et apprends. Ce qui va t'être découvert te montrera en même temps le sort que nous t'avons réservé.

Il se pencha vers un très vieil homme assis à sa gauche.

— Que la parole du Maître de la Terre soit entendue, dit-il.

L'ancêtre redressa son corps voûté.

Malgré les secours d'un art qui avait prolongé sa vie au-delà des limites normales, il semblait porter sur ses épaules le fardeau d'incalculables années. Son visage apparut dans la lumière pareil à un masque de pierre grise dévastée par le temps. Ses lèvres n'y creusaient qu'une ride un peu plus profonde. La vie ne se révélait que dans ses yeux.

— Voici, prononça-t-il lentement. Depuis vingt mille années dure la période géologique où nous sommes. Elle touche à son terme, à présent. Cinq ou six fois déjà depuis que les animaux supérieurs, les vertébrés, pour ne pas remonter au-delà, hantent ce monde, des périodes semblables se sont succédé, interrompues elles-mêmes par des phases d'une durée plus grande encore. Ces époques ont été caractérisées par un refroidissement presque général de la planète que, tour à tour, d'immenses glaciers ont recouverte, d'un hémisphère à l'autre, écrasant tout sous leur poids formidable, anéantissant les êtres qui s'y étaient développés, effaçant jusqu'au souvenir de leur existence dans le bouleversement de l'écorce terrestre, dont ils pétrissaient la matière pour la renouveler.

Les yeux noirs pointèrent leur flamme sur les yeux du jeune homme. La voix reprit :

— La cause de ces phénomènes fut toujours ignorée des anciens hommes, Hégyr. À peine ceux de la dernière période inter-glaciaire avaient-ils cru la deviner. Ils l'attribuaient à des passages de la terre, à un moment de sa course à travers l'espace, dans des régions de l'éther chargées de poussières cosmiques, de nuages de calcium, entre autres, qui interceptaient la chaleur du soleil et glaçaient notre sol jusqu'en ses entrailles. Ou bien, constatant que ce refroidissement avait succédé à la formation de vastes chaînes de montagnes, ils prenaient ceci pour la cause de cela. Et autres hypothèses dont aucune n'était la vérité. Cette vérité, nous la connaissons aujourd'hui. Mais ce n'est pas le temps, Hégyr, de te faire une leçon sur ces choses. Nous avons d'autres sujets dont t'entretenir.

Après s'être un moment recueilli, il continua :

— Chaque fois qu'une de ces glaciations a pris fin, le monde s'est réveillé transformé. Des mers nouvelles, issues de la fonte de l'immense banquise, ont déterminé de nouveaux continents qui, lentement, se sont repeuplés, parce que, toujours, il était demeuré, quelque part, quelque chose de vivant, accroché à la seule épave de terre où la vie était encore possible. Mais, jusqu'alors, ces survivants n'avaient été que des animaux ou des hommes tout à fait primitifs. Ces derniers n'avaient gardé aucune mémoire des époques qui avaient précédé la leur. Ils recommençaient d'exister, simplement, sans savoir d'où ils venaient, sans savoir ce qu'ils étaient, ayant tout à apprendre, dans un univers qu'ils croyaient créé avec eux pour la première fois.

La voix qui parlait se raffermit, monta d'un ton, se fit solennelle.

— Il n'en est plus de même aujourd'hui, Hégyr. Depuis plusieurs siècles, les Maîtres qui ont été les nôtres avaient annoncé que la période des glaces allait vers sa fin et que, quelque part, loin de ce dernier refuge où nous sommes et où toute l'humanité vivante s'est rassemblée, se dégagerait un jour une portion de sol habitable à sa surface, arrosée par les premières neiges fondues, fécondée par les premiers germes disséminés dans l'espace et ayant retrouvé un sol où ils puissent se développer. Or, voici que ces temps semblent venus. En un lieu du globe que nos calculs ont pu déterminer, vers le nord-ouest, et à une distance d'un tiers environ de sa circonférence, doit être surgi, depuis quelques dizaines d'années ou plus encore, un fragment de terrain libéré de glaces où le rythme des eaux a reconstitué une ébauche d'atmosphère, où les premières plantes ont pu reprendre racine et accomplir leurs échanges avec le milieu qui les environne. C'est dire que les temps anciens sont en voie de redevenir les temps nouveaux. La vie d'autrefois recommence, Hégyr… Mais la vie n'existe réellement que là où elle prend conscience d'elle-même. Et cette conscience n'est qu'en l'homme. Les terres nouvelles n'existeront que lorsque l'homme y aura repris pied. Et cette fois, la première depuis la naissance du monde, il y reviendra avec tout le bagage du passé, toute la science du présent, toute la connaissance de l'avenir !

Le vieillard, qui s'était levé pour prononcer ces derniers mots sur un ton prophétique, se rassit.

Sur les écrans enregistreurs, le Grand Maître n'avait cessé d'observer, pendant son discours, toutes les émotions ressenties par le jeune homme. Quand le silence se fut fait, il parla à son tour.

— Hégyr, dit-il, tu as compris. Ces dislocations de la banquise, dont tu croyais être seul témoin, voici de longues années qu'elles se manifestent avec une activité progressive, et ne sont pas, comme tu as osé le croire, le signe d'une dégradation finale, mais au contraire celui d'un rajeunissement. Là-bas, débute une vie nouvelle. Un destin, qu'à tort tu as supposé imprévu, t'a désigné pour en être l'observateur. C'est à cette heure que s'est affermi ton doute. Tu as voulu savoir. Maintenant, tu sais… Mais tu sais aussi que toute science s'acquiert aux prix d'un sacrifice. Puisque tu as absorbé le mystère, tu le dois pénétrer jusqu'au fond. C'est là que sera l'expiation dont tu as parlé.

Le jeune homme eut un tressaillement. Il murmura :

— Père, que veux-tu dire ? Si je dois comprendre le sens de tes paroles, tu ordonnes que, moi-même, j'aille explorer, reconnaître cette terre nouvelle, aussi lointaine, aussi différente de la nôtre que pourrait l'être un astre de l'espace infini ? N'est-ce pas ma mort que tu décrètes ?

— C'est peut-être ta mort, mon enfant, répondit gravement le vieillard. Mais c'est toi qui l'as cherchée. Tu as voulu te prouver ton indépendance. Cette liberté où tu aspirais, tu la possèdes. Ton devoir est maintenant d'en user jusqu'aux limites suprêmes où elle te peut conduire.

Hégyr demeura silencieux. Un violent combat se livrait en son âme. Une insurmontable appréhension l'étreignait. Mais en même temps naissait en lui une sorte d'enthousiasme mystique qui, s'il en avait connu l'histoire, lui aurait fait penser à l'ardeur des martyrs, dans les âges lointainement disparus.

— J'ai toujours obéi, dit-il enfin. Et l'on m'a enseigné ce qu'était la mort. Aussi n'est-ce pas elle qui m'effraie. Mais vous m'avez appris que nul ne devait se sacrifier si son sacrifice était inutile. À quoi pourrait donc servir le mien ?

— Notre frère te l'a dit, Hégyr : ce monde nouveau, l'humanité que nous représentons seuls doit le reprendre pour elle : c'est un honneur suprême que nous te décernons, en t'y envoyant en éclaireur.

— Si je pouvais y atteindre, sans doute ! Le châtiment ne serait alors qu'une triomphante récompense. Mais cela n'est-il pas impossible ? Comment pourrai-je voyager, me nourrir, respirer même, dans ce milieu extérieur qui n'est plus fait pour nos poitrines ? Je succomberai dès les premiers pas !

— Ceci regarde mon frère, le Maître des Sciences physiques, dit le vieillard. Il te répondra.

Un nouveau personnage se leva. Celui-ci était à l'apogée de ses forces, bien que d'un âge également très avancé. Une majesté souveraine se dégageait de son corps puissant.

— Autrefois, dit-il, à ces époques que nous appelons barbares, avec bien des raisons d'ailleurs, le problème eût été facilement résolu. Les hommes de ce temps n'avaient-ils pas conçu des appareils qui, si informes, si grossiers qu'ils fussent, leur permettaient de se déplacer à la surface de la terre avec une surprenant rapidité. Ils franchissaient l'air même, car l'air, alors, pouvait supporter leurs étranges engins et leur offrir une résistance suffisante où ils prenaient leur impulsion. Les conditions ne sont plus les mêmes et, en outre, depuis vingt mille ans, nous n'avons jamais eu besoin de rien de semblable. Il faut donc renoncer à ces moyens, de

même que ces hommes avaient renoncé à utiliser les instincts de fauves qui ont fait la force de leurs ancêtres tout à fait primitifs.

— Chaque âge abandonne ainsi de vieux usages dont l'utilité ne compense plus les inconvénients, dit quelqu'un. Mais, puisqu'on a déterminé à peu près la position géographique des terres libérées, n'y peut-on accéder rapidement par le sous-sol ?

— Ceci n'entre plus dans nos projets, dit le Grand Maître. Il ne s'agit pas seulement d'occuper ce territoire, mais de reconnaître tout l'espace extérieur qui nous en sépare et d'observer, chemin faisant, le travail de dislocation des glaciers. Enfin, ne l'oublions pas, Hégyr seul a commis une faute et, seul, doit l'expier. Aucune aide, autre que celles qui lui permettront de survivre, ne peut lui être apportée.

— C'est également mon opinion, dit le Maître des Choses physiques. Voici ce que je propose. Hégyr n'a rien à redouter de l'action du froid, la matière dont ses vêtements sont tissés étant impénétrable à la température extérieure. S'il est nécessaire, il se protégera le visage avec un masque ou un voile de même étoffe. La question de nourriture n'est pas en cause : la provision d'aliments synthétiques concentrés qu'il pourra porter lui suffira amplement pendant toute la durée de son voyage, même s'il doit se prolonger plus d'une année. Il n'a besoin d'aucune sorte d'arme pour se défendre, puisqu'il est évident qu'il ne rencontrera aucune sorte d'ennemi. Inutile d'ajouter que, n'importe où il se trouvera, il restera en communication directe avec nous par le moyen d'un léger appareil émetteur et récepteur d'ondes, que je vais faire immédiatement construire, avec les quelques modifications que comporte sa destination nou-

velle. Reste seul le problème de l'air respirable. Il ne faut pas en exagérer l'importance. Certes, l'atmosphère composée par nos soins dans le domaine où nous vivons est plus pure et plus favorable au jeu de nos organes que celle qui entoure librement le globe. Mais celle-ci ne sera un peu pénible à supporter qu'au début, le temps de s'y adapter, et, telle qu'elle est, on doit la considérer comme parfaitement propre à entretenir la vie. Il sera facile d'ailleurs d'en améliorer la nature en ne la laissant pénétrer dans les poumons qu'à travers des filtres portés sous le masque… Tous les moyens de réussir sont ainsi mis à la disposition du voyageur. Le reste ne dépendra plus que de son énergie et de la conscience qu'il aura de son devoir.

— Tu as entendu, Hégyr. Il ne te reste plus qu'à te préparer à l'épreuve, dit le Grand Maître.

Il considéra le jeune homme en disant ces mots et fut frappé de la transfiguration qui s'était opérée en lui.

Une joie l'illuminait, un rayonnement d'extase que les aiguilles du cadran enregistrèrent et qui fit virer au bleu-vert éclatant la lueur de pourpre sombre auréolant l'appareil magnétique. C'était le signe d'une exaltation sur le sens de laquelle il n'y avait pas à se méprendre. Le sentiment de l'œuvre à accomplir, des obstacles à vaincre, du dévouement à la cause humaine, y était sans doute pour une grande part. Mais tout cela se confondait dans l'ivresse indicible d'un bonheur inconnu mais pressenti : la liberté !

Le vieillard ne laissa rien paraître de ce qu'il avait deviné. Il dit simplement :

— Tu peux te retirer, Hégyr. Nous te rappellerons quand le temps sera venu.

Le jeune homme s'inclina devant les Maîtres et s'éloigna rapidement. Les Anciens demeurèrent seuls.

— Tout est juste, dit l'un d'eux. L'épreuve est terrible, mais terrible était la faute. Un disciple, aspirant au rang suprême, ne doit pas douter !

— Son doute est effacé, dit un autre. Il a compris que nous savions ce qu'il ignore et que vaine était sa rébellion.

— Il sera, s'il survit, un gardien fidèle de la loi, dit une voix encore. Nul meilleur que lui ne pouvait être désigné pour devenir un chef !

Tout en parlant, les vieillards s'étaient groupés autour du Grand Maître et semblaient attendre son avis.

Mais il demeurait silencieux, absorbé dans de profondes pensées.

Soudain, il releva le front, les regarda :

— Prenons garde, mes frères ! prononça-t-il.

Tous s'étonnèrent. Il insista :

— Prenons garde !… Maintenant, nous sommes seuls, et nous pouvons bien nous en faire l'aveu à nous-mêmes…

— Quel aveu ? dirent-ils ensemble. Quelle erreur avons-nous commise ? De quoi devons-nous nous défier ?

L'ancêtre les domina d'un grand geste :

— Prenons garde ! répéta-t-il pour la troisième fois. Car nous ignorons totalement quel est le monde nouveau que cet enfant va découvrir !

CHAPITRE IV

SEUL

Pour la première fois depuis des siècles, une des portes extérieures de la Cité s'ouvrit.

À peine avait-elle été entrebâillée que les souffles du dehors entrèrent.

L'impression qu'en ressentirent les assistants, venus en foule pour être présents au départ d'Hégyr, fut si vive qu'à plusieurs elle arracha une plainte. Aucun d'eux n'avait, de sa vie, éprouvé cette sensation de froid passant sur sa face et pénétrant dans ses poumons. D'un bout à l'autre du vaste souterrain la température demeurait éternellement égale et l'air n'avait jamais de mouvements. Ce qui venait de leur arriver leur causait une véritable douleur physique, phénomène auquel ils étaient peu habitués, car ils ignoraient les maladies et couraient rarement le risque d'une blessure dans leur existence sans accidents.

Tous s'émurent d'une grande pitié à l'égard de celui qui allait subir tant de souffrances. Ce sentiment aussi leur était presque inconnu, faute d'avoir sujet de s'exercer. Nul n'inspirait de commisération, puisque chacun était satisfait

de son sort approprié à ses facultés et à ses besoins. Cependant aucune protestation ne s'éleva. Du moment que les Maîtres en avaient décidé ainsi, c'est que l'événement qui se produisait était juste et nécessaire. On déplorait seulement le destin de ce beau jeune homme, exposé soudain à des périls inimaginables, pour une cause qu'on ne comprenait pas.

Très rapidement, l'ambiance s'équilibra. Contrairement aux lois ordinaires de la physique, ce furent les courants chauds qui se précipitèrent vers la zone froide, puisque l'air y était plus raréfié. Les tièdes effluves de l'intérieur enveloppèrent de nouveau l'assemblée. Seuls, les quelques ouvriers qui avaient manœuvré la herse et demeuraient encore hors du seuil respirèrent un instant l'étrange odeur de la banquise, cette brise, chargée d'ozone et de gaz inconnus, qui semblait venir d'une autre planète. Ils en étaient troublés comme d'une sorte d'ivresse malsaine. Ils se hâtèrent de rentrer.

Hégyr s'avança seul.

Il était équipé pour le pèlerinage formidable qu'il allait accomplir.

Une espèce de casque le coiffait, muni, comme un ancien heaume, d'une visière, présentement relevée, pouvant se rabattre en masque et isoler ainsi le visage du milieu extérieur. Il ne devait s'en servir qu'en cas de nécessité, du moins après les premières heures, quand son corps et ses organes se seraient lentement adaptés aux conditions nouvelles. Un sac, suspendu en sautoir, contenait les provisions alimentaires. Leur substance était à ce point condensée que, bien que prévues pour des mois, elles ne formaient qu'un bagage insignifiant, ainsi que les instruments qui permet-

traient de rester en relation avec les hommes et ceux qui serviraient à déterminer le chemin.

Le voyageur tenait à la main un long bâton de métal léger, à l'extrémité pointue, et qui était chargée de fluide électrique, par un procédé que notre science actuelle ne saurait concevoir. C'était, plutôt qu'une arme dont l'utilité n'apparaissait pas, un puissant outil contre les obstacles de toute nature que les hasards de la route pourraient présenter.

— L'heure est venue, mon enfant, dit le Grand Maître. Fais ton devoir.

— Je suis prêt, dit Hégyr.

Un mouvement agita la foule. Quelqu'un se frayait un passage entre les rangs. Aniela parut.

Le Maître la retint doucement, tandis qu'elle s'élançait vers le jeune homme.

— Il ne faut pas troubler par des larmes la solennité de cet instant, lui dit-il. Les larmes sont une faiblesse, à laquelle une fille de ton rang ne doit pas être accessible.

— Je ne viens pas pleurer ! répondit-elle. Mais je suis la fiancée d'Hégyr. Ma place est à côté de lui jusqu'à la minute suprême. Et, si telle pouvait être la décision de ta justice, ô Père, j'aurais voulu qu'il me fût donné l'ordre de l'accompagner !

— Demeure en paix, reprit le vieillard. Mieux que toi, nous savons quel est ton rôle. Ce n'est pas maintenant que ta présence est nécessaire auprès de l'homme que nous t'avons choisi. Patience ! Peut-être devras-tu le rejoindre

plus tôt que tu ne supposes. Crois-en notre sagesse et ne te permets pas de juger.

Elle le regarda avec étonnement, ne comprenant pas à quel avenir il faisait allusion. Mais elle était trop pliée à l'obéissance pour ne pas se soumettre. Elle se tut.

Seulement ses bras se tendirent avec désespoir vers celui qui s'en allait et qui ne s'était pas retourné.

La porte retomba, séparant Hégyr du reste des hommes. Il entendit derrière lui le déclic des joints de fer qui s'emboîtaient. L'air froid enveloppa son visage comme un revêtement de glace, en même temps que les durs rayons du soleil le brûlaient. Ses yeux, éblouis de l'éclatante blancheur des choses, se fermèrent à demi. Il s'arrêta un moment comme un peu étourdi de ces sensations nouvelles…

Mais son hésitation dura peu. Il abattit la visière de son casque, prit un instrument d'orientation, le consulta. Et, suivant la direction qu'il lui indiquait, il se mit en chemin.

Aucun regret n'occupait son esprit.

Avec une soudaineté dont il se serait étonné lui-même s'il l'avait analysée, tous les liens qui, depuis sa naissance, le rattachaient à la Cité et à l'existence qui avait été la sienne, s'étaient rompus, comme pour lui laisser toute sa liberté de pensée et d'action dans l'épreuve. Le sentiment qui le dominait était un intérêt vivement excité, une curiosité sans bornes.

Le paysage qui s'étendait devant lui, et qui était pourtant le même qu'il avait tant de fois contemplé, avait pris un surprenant relief, une sorte de réalité qu'il n'avait pas naguère, alors qu'il n'était qu'un décor, extérieur aux limites de

son univers étroitement fermé. Il lui semblait découvrir la troisième dimension de cet espace, par des perspectives dont chacun de ses pas dérangeait et reformait les plans. Ce n'était plus sur des images que s'arrêtait son regard, mais sur des masses solides, sur de la matière concrète qui ne se révélait plus seulement à la vue, et dont le contact affirmait l'existence. La glace crissait sous ses pas, tintait sous la pointe du bâton, dégageait on ne sait quelle odeur subtile. Et tout cela, les senteurs, les couleurs, les bruits, les formes, était, hors de cette immense chose morte, comme un peu de vie qui se dégageait.

Les difficultés mêmes de sa marche sur ce terrain nouveau contribuaient à renforcer l'attention qu'il y portait et aiguisaient sa curiosité. Le soleil était déjà haut dans le ciel quand il s'était mis en route et ses rayons, frappant la couche de glace superficielle, y formaient comme un vernis d'humidité qui s'écoulait lentement sur les pentes et en modifiait la structure, y dessinait de curieux réseaux givrés qui, dès qu'ils atteignaient une zone d'ombre, y regelaient aussitôt. Il était malaisé de progresser sur ce verglas, renouvelé sans cesse. Il fallait en outre faire de nombreux détours pour éviter des crevasses, des barrières hérissées, des obstacles de toute nature. Habitué au sol artificiel, souple comme un tapis, qui était celui de la Cité, Hégyr n'avançait qu'avec quelque peine. Et il s'étonnait du temps qu'il mettait à atteindre les buts divers dont sa route était jalonnée et qui, proches en apparence, avaient l'air de toujours reculer devant lui.

Mais ces embarras stimulaient son ardeur. L'éducation qu'il avait reçue dans la Cité, où, pour le développement et l'entretien harmonieux du corps, les exercices sportifs et les jeux de force et d'adresse tenaient une place importante,

l'avait habitué à lutter contre toutes sortes de résistances matérielles, à employer toutes les forces de sa volonté et de ses muscles à les vaincre et à trouver la récompense de sa victoire dans les joies saines qu'elle lui procurait. Ce n'était maintenant qu'un jeu plus difficile que les autres, plus dangereux aussi, entrepris dans des conditions plus désavantageuses. Raison de plus de s'y livrer avec enthousiasme et de mettre tout son amour-propre à triompher.

En même temps, il observait.

Tout ce qu'on lui avait appris naguère en leçons théoriques sur l'histoire de la planète était là présent sous ses yeux. Ce n'était plus à travers l'évocation des mots qu'il en avait connaissance, mais par l'exemple réel. Il s'émerveillait de se trouver transporté, en quelque sorte, sur l'autre face du monde, celle où personne ne s'était aventuré depuis des millénaires perdus dans la mémoire des hommes, la face du mystère. Cet attrait, mêlé d'une vague appréhension, que nous éprouvons, de nos jours, à explorer les entrailles de la terre, il le ressentait, d'en parcourir la superficie. Les cavernes, les abîmes, toutes les profondeurs fermées avaient toujours été son domaine, comme le nôtre est l'espace dans le ciel. Il s'était jeté dans l'air libre comme un plongeur s'enfonce sous les eaux.

*** ***

Tout de même, à mesure que la journée s'avançait, il lui semblait de plus en plus difficile à respirer, cet air.

Les conditions étaient si différentes des conditions habituelles qu'après l'élan des premières heures, une réaction

s'était faite, et Hégyr commençait d'éprouver un sentiment qu'il n'avait pour ainsi dire jamais connu auparavant : la lassitude, au fond de laquelle, sans qu'il s'en rendît compte encore, se condensait peu à peu l'ombre d'un découragement.

Il allait toujours, cependant, ignorant son trouble, ne sentant qu'un peu d'oppression et de gêne dans la poitrine, depuis que, d'un geste machinal, il avait relevé sa visière pour mieux jouir de la vue. Et même, lorsque la direction de sa route l'avait amené devant une énorme crevasse impossible à contourner, il avait ri de plaisir. C'était une épreuve telle qu'il n'en avait jamais rencontré encore et dans laquelle il allait falloir déployer toutes les ressources de son ingéniosité et de sa vigueur.

Il se pencha sur les bords du gouffre.

Le soleil, haut dans le ciel, en éclairait la profondeur. Jusqu'où pénétraient ses rayons, on ne voyait qu'une muraille verticale, de couleur bleue, passant au saphir sombre à mesure qu'elle s'enfonçait et s'effaçant dans d'insondables profondeurs.

À ce qu'on pouvait ainsi apercevoir, on jugeait de l'épaisseur formidable du glacier. Le sol n'apparaissait nulle part.

Hégyr, une fois de plus, s'étonna que jadis, dans des temps très anciens, la vie ait pu fleurir à cette place, qu'il y ait pu jamais avoir autre chose que cette énorme carapace d'eau solide qui paraissait exister de toute éternité.

Sa surprise était la même que celle des premiers géologues de notre époque qui étudièrent le sous-sol du Spitzberg et du Groenland et constatèrent qu'une luxuriante végétation tropicale couvrit autrefois ces contrées. Combien de

prodigieux changements a déjà subis ainsi notre planète au cours de son existence ? Et combien, peut-être, de civilisations se sont-elles succédé, dont nous n'avons aucun témoignage ni aucun souvenir ?

Cependant, il fallait franchir l'abîme.

Hégyr chercha longtemps un passage. Mais la muraille offrait partout la même paroi verticale, lisse comme un miroir, sans aucune saillie où pouvoir s'accrocher.

À force de chercher enfin, il arriva à un endroit où un gros bloc de glace, soulevé et repoussé par quelque lent mouvement de la banquise, s'était écroulé dans le précipice et était demeuré coincé entre les deux murailles, formant ainsi une sorte de pont naturel, en réalité d'accès peu facile et d'équilibre instable, mais sur lequel on pouvait du moins risquer le passage d'un bord à l'autre, puisque aucun autre moyen de traverser ne se présentait.

Pour atteindre le bloc, il fallait descendre le long de la muraille, sur une hauteur de plusieurs mètres. À l'aide de son bâton électrique, le jeune homme put assez facilement tailler quelques échelons dans la glace et s'y soutenir des pieds et des mains. Il arriva ainsi jusqu'au support, y prit pied, le traversa et se prépara à ouvrir un nouveau chemin d'escalade sur l'autre bord, par le même procédé.

Comme il s'y occupait, il sentit tout à coup son point d'appui se dérober lentement sous son poids.

Le bloc de glace ne tenait en équilibre que par une insignifiante saillie que les secousses subies et le surcroît de charge avaient brisée ou usée. Hégyr n'eut que le temps d'enfoncer dans la muraille la pointe de son outil et de s'y cramponner comme à une branche. Un instant après, le bloc

disparaissait avec fracas dans l'abîme. Hégyr, frissonnant, écouta l'écho de sa chute se perdre dans les profondeurs.

Sa situation restait périlleuse. Il s'en fallait de deux ou trois fois sa propre hauteur pour atteindre la surface, et il n'était plus libre de ses mouvements. Suspendu par les mains, il se balançait au-dessus du vide. Il ne savait comment se tirer de là.

D'un vigoureux rétablissement, il se hissa cependant sur la barre, dans une position moins incommode, et put examiner la paroi, que frappait le soleil, et où se dessinaient les ombres des moindres saillies. Deux ou trois de celles-ci, à portée, étaient suffisantes pour s'y soutenir, ne fût-ce qu'un instant.

Hégyr s'y accrocha comme il put, dégagea son bâton, le fixa plus haut, recommença la manœuvre.

Mais l'angoisse du péril qu'il courait prit soudain, pour lui, l'importance d'une torture, devint quelque chose d'impossible à supporter. Il faillit crier de détresse. Mais, au même instant, un sursaut l'électrisa, il redoubla d'efforts, s'élança, atteignit le faîte.

Quand il se vit sauvé enfin, il retomba, brisé !

Et, avec la même soudaineté que les souvenirs du passé s'étaient effacés en lui à l'heure du départ, ils revinrent tous à la fois.

Pour la première fois depuis qu'il était en route, il se retourna en arrière, moins, peut-être, pour revoir ce qu'il quittait que pour mesurer le chemin parcouru.

Tout de suite, il se sentit accablé.

Malgré tous les efforts qu'il avait faits, il avait avancé beaucoup moins qu'il ne le pensait. Les superstructures de la Cité étaient encore bien visibles, dressées sur le ciel comme des bras levés dans un geste d'adieu. De les voir ainsi, il se sentait encore plus séparé des siens, de tous les hommes, que s'il avait été complètement perdu dans la solitude. Ils étaient là, si près, et il n'avait pas le droit de les rejoindre. Et eux ne songeaient pas à le secourir.

Toute la lutte qu'il avait soutenue pour échapper au gouffre avait duré longtemps et maintenant venait le soir. L'ombre commençait d'envelopper les choses et appesantissait le mystère de ce monde de silence et de mort où il était exilé, tout seul. Par une réaction naturelle, consécutive à sa fatigue, il était découragé, désespéré. La tâche qu'on lui avait imposée lui paraissait au-dessus de ses forces, au-dessus des forces humaines. On l'avait sacrifié inutilement, pour une vaine entreprise… À quoi bon persévérer dans un effort qui n'aboutirait à rien ?

Le front dans les mains, il songeait, écrasé par un destin trop lourd.

Tout à coup, il tressaillit.

Ne lui avait-il pas semblé entendre une voix ?

Une voix ? Comment se pouvait-il ?

Mais la juste notion des choses lui revint subitement. Ces deux fines antennes qui tremblaient à son casque n'étaient-elles pas en communication avec l'appareil récepteur dissimulé dans les couvre-oreilles ? De quoi donc s'étonnait-il ?

Apaisé soudain, comme un enfant qui s'éveille d'un rêve et que berce un chant reconnu, il sentit comme une immatérielle caresse le pénétrer, jusqu'au fond de son être.

La voix disait :

— Hégyr ! Ma pensée est avec toi. Ma pensée est en toi. Toute mon âme est dans ton âme et, jusqu'où tu pourras aller ne te quittera pas. Aie confiance. Aie courage… Du haut de la tour, je t'ai suivi, tant que mes yeux ont pu te voir. Maintenant, je ne te vois plus, mais mon cœur te trouve encore. M'entends-tu, Hégyr ?

Il abaissa la visière de son heaume, établit le mécanisme d'émission :

— Aniela…, commença-t-il.

CHAPITRE V

LE VOYAGE

Voici de longs mois qu'Hégyr est en route, marchant de surprises en surprises, à travers des difficultés inouïes, renouvelées sans cesse, sans cesse vaincues.

Chacune de ses étapes a été la découverte d'un monde. Bien que le sol qu'il foule soit toujours cette monstrueuse carapace de glace qui semble envelopper la planète de toutes parts et en faire un astre mort, son aspect a changé à mesure que le voyageur a atteint de nouveaux horizons et lui a causé chaque fois une émotion neuve. Il a pu contrôler par l'expérience bien des faits qu'il ne connaissait que par l'enseignement. Ce qui le trouble le plus est, à mesure qu'il va, d'en observer certains autres auxquels personne n'a jamais fait allusion, comme si la possibilité même de leur existence était ignorée.

À chaque découverte, il avait éprouvé des joies d'enfant. La vue de la première chaîne de montagnes avait fait battre son cœur. En elles, c'était enfin la terre, la vraie terre, qu'il voyait, la substance du monde, sa chair nue, débarrassée de son manteau d'emprunt, qui n'avait pu partout s'y accrocher. D'énormes glaciers serpentaient à la base des pics,

mais, de place en place, la muraille de roches se dressait, apportant, pour le plaisir des yeux, la diversité de ses teintes parmi l'immensité blanche. Hégyr avait retrouvé avec émotion ces blocs de pierre, pareils à ceux du sous-sol, et qui lui rappelaient la Cité. Quand il avait pu les atteindre, il les avait caressés avec ferveur.

Un jour, il était parvenu dans une étrange région.

Autant qu'il en pouvait juger, le terrain qu'il abordait était un soulèvement récent, un vaste mouvement de l'écorce terrestre qui datait à peine de quelques dizaines de siècles et, peut-être, continuait encore sa lente évolution car il avait percé en maints endroits la banquise, qui faute sans doute de chutes de neige depuis cette époque, avait laissé libres ses points culminants.

Il était facile de reconnaître que c'était là le fond d'une ancienne mer. Des débris de coquilles, de coraux fossiles le parsemaient qu'il eût voulu pouvoir longuement étudier, car ils évoquaient pour lui le recul d'un passé fabuleux. Pendant de longs jours, il avait parcouru ces territoires, s'était efforcé d'en dévoiler les secrets. Ses efforts n'avaient pas été vains. Il avait dégagé une fois les vestiges d'un grand squelette d'animal marin, si bien conservé par l'action du froid que des lambeaux de chair racornie y adhéraient encore. Hégyr s'était émerveillé de contempler cette forme dont il pouvait à peine imaginer l'apparence vivante et qui avait été cependant contemporaine de l'antique humanité.

Plus tard, la nature du sol avait changé. On devinait que le même bouleversement l'avait élevé bien au-dessus de son ancien niveau, mais sans le faire surgir cette fois du sein des mers. Il semblait que c'eût été jadis une vallée creusée par un grand fleuve dans une plaine de sable, entourée elle-

même de plateaux montagneux. Les glaciers y avaient ensuite ouvert leurs sillons, puis avaient régressé sans doute, car leurs moraines indiquaient leurs anciens emplacements loin de leur limite actuelle. Ici, les prévisions des Maîtres et la raison même qui avait envoyé leur disciple dans sa mission périlleuse étaient justifiées. La période glaciaire touchait à sa fin. Des signes indéniables annonçaient une ère nouvelle. Une fois de plus, le monde se transformait.

Mais le voyageur n'était pas au bout de ses étonnements. Des découvertes plus troublantes lui étaient réservées. L'une d'elles était restée gravée dans sa mémoire, inoubliablement.

Ç'avait été au cours d'une nuit. La lune était à son plein, éclairant au loin l'étendue. Hégyr se sentait particulièrement dispos, sans en analyser la cause. Il lui semblait que l'air était plus respirable, qu'un indéfinissable effluve y flottait, émané on ne sait d'où, peut-être des radiations de l'astre nocturne, peut-être des reflets de la glace lointaine où se jouait sa lumière, peut-être du sol, dont s'exhalait une incompréhensible tiédeur. Quoi qu'il en fût, il avait décidé de continuer sa marche tant que durerait la clarté. L'aiguille de ses instruments lui désignait sa route, jalonnée dans le ciel par une éblouissante constellation, qu'il n'avait encore jamais vue.

Il allait ainsi depuis une heure ou deux, lorsque des formes étranges se dressèrent sur l'horizon.

On eût dit de petites collines. Mais leurs lignes étaient si régulières qu'il ne pouvait s'agir d'une excroissance naturelle du terrain. Elles paraissaient de loin triangulaires et quand il en approcha, il leur reconnut la figure d'une pyramide. Il y en avait deux semblables et, près d'elles, la base

d'une troisième, dont le sommet était écroulé. On pouvait constater que le lit de l'ancien fleuve passait non loin de leur pied.

Hégyr se sentait ému. C'était évidemment là l'œuvre des hommes. Mais de quels hommes, dont il n'avait jamais entendu parler, dont les Maîtres eux-mêmes ne paraissaient jamais avoir soupçonné l'existence ? Quand vivaient-ils ? Qui étaient-ils ? Tout ce qu'on pouvait dire d'après l'état de leurs monuments, c'est qu'ils avaient régné dans un passé infiniment lointain.

Et c'est alors que surgit de l'ombre quelque chose de plus fascinant encore.

C'était, cette fois, un être. Ou, plutôt, l'image de pierre d'un être qui avait certainement existé puisqu'on en avait fait le portrait, mais dont aucune forme possible ne permettait de déterminer l'identité.

Il avait le corps d'un grand quadrupède, de la même construction que les squelettes des puissants carnassiers retrouvés dans les cavernes, mais d'une taille géante. Il était couché sur le ventre, ses membres antérieurs allongés devant lui, dans une attitude d'éternel repos. Mais le plus fantastique était sa tête, rongée et usée par le temps, mais parfaitement discernable encore : une tête humaine, aux lèvres closes sur quelque secret formidable, aux yeux largement ouverts sur la nuit !

Qu'est-ce que cela pouvait être ? Quels monstres peuplaient donc autrefois la planète, si terribles que les hommes qui avaient vécu en même temps qu'eux en avaient reproduit les traits, sans doute pour en perpétuer l'épouvante jusqu'à la fin des générations ? Était-ce un fauve, comme le

prouvaient ce corps, ces membres griffus ? N'était-ce pas plutôt un homme, comme on pouvait le croire en contemplant cette face, ce front étroit que couronnait une bizarre coiffure et sous lequel semblait vivre encore une insondable pensée ?

Des sentiments qu'il n'avait jamais éprouvés agitèrent l'esprit du voyageur. Il n'avait jusqu'alors, comme tous ses concitoyens, comme ses éducateurs, interrogé que la logique de sa raison pour expliquer les faits ; et le mot de mystère n'existait pas dans sa langue. À force de science expérimentale, l'homme était arrivé à déterminer les causes de tous les phénomènes et n'avait jamais eu besoin d'en chercher l'origine dans le surnaturel. L'imagination même ne songeait pas à l'inventer. Et voici que tout à coup il se trouvait en présence du surnaturel et du mystère et se sentait dépassé par quelque chose d'incompréhensible, d'inaccessible, d'aussi déroutant pour son esprit que s'il avait vu les astres changer de route dans l'espace ou tomber du ciel.

Longtemps, il était demeuré là, considérant le Sphinx. Il savait que ce n'était qu'un rocher inerte, taillé par la main des hommes et auquel un travail semblable, ou celui du temps, aurait bien vite restitué son apparence de matière informe. Il savait aussi ce que c'était qu'une statue, puisqu'il y avait, dans la Cité, d'habiles sculpteurs. Mais jamais aucun d'eux n'aurait songé à reproduire une forme inexistante. Et la même certitude continuait à l'obséder : cette race a vécu, puis a disparu sans laisser de trace. Et cela a possédé un cerveau humain !

— Quand cette chose vivait, pensait Hégyr, elle devait être redoutable pour notre espèce. Sans doute, avec son attitude féroce et pourtant pensive, elle devait se tenir à l'affût,

guetter les voyageurs errants, et, peut-être, au lieu de se jeter sur eux comme on dit que faisaient les fauves, les arrêter et les glacer d'effroi par des paroles formidables. Il ne pouvait qu'en être ainsi, à en juger par l'expression de ces lèvres, par l'interrogation de ces yeux qui, même sculptés dans le granit, paraissaient questionner encore et attendre la réponse d'un problème dont nul n'a jamais trouvé la solution !

Il avait fallu le retour de l'aurore pour l'arracher à sa songerie.

Il avait repris sa route, inquiet, troublé, continuant de remuer des pensées incertaines, qu'il souffrait de ne pouvoir fixer sur rien de solide et de matériel.

Puis, les hasards du chemin avaient peu à peu détourné ses préoccupations. Il s'était bientôt retrouvé dans les grands espaces désertiques, encombrés de glaces. Les réalités de l'heure avaient ramené à elles tous les soins de son attention.

Et c'est ainsi qu'à force de parcourir l'espace, il était arrivé à des régions où l'aspect du globe tel qu'il l'avait toujours connu tendait de plus en plus vers un changement total, où il sentait de plus en plus que le monde qu'il avait quitté avait ses bornes, au-delà desquelles commençait un univers insoupçonné.

Le premier avertissement qu'il en reçut l'étonna comme un miracle.

Depuis quelques jours, le sol rocheux émergeait sur de plus grandes surfaces, parfois même au niveau du glacier, dont il trouait de ses reliefs l'épaisseur diminuée. Et voici qu'un jour, s'étant assis sur un de ces blocs à l'heure du re-

pos, tandis qu'Hégyr examinait la pierre, il aperçut, dans ses interstices, quelque chose qui ressemblait à une tache jaunâtre.

Il regarda de plus près et, soudain, sentit son cœur se serrer de stupeur indicible. Il avait reconnu, deviné plutôt, une plante, un infime lichen, misérablement accroché à son support, prêt à s'y confondre ou à s'y effacer en poussière. Et pourtant c'était là quelque chose d'infiniment splendide. C'était la vie, la vie qu'on croyait à tout jamais disparue de la surface de la planète et qui se révélait, dans son invincible vouloir d'immortalité !

Hégyr en cria d'enthousiasme, aussi ravi que s'il avait abordé sur un astre de l'espace, aussi triomphant que s'il avait créé de ses mains cette chétive vie. Puisqu'elle existait, il devait en exister d'autres, de plus puissantes, de plus élevées, pouvait-on même savoir jusqu'à quel point ?… Non, sa mission n'avait pas été inutile et quoi qu'il arrivât maintenant, son sacrifice n'aurait pas été vain. Non, le petit groupe d'humanité réfugié, tout là-bas, dans les profondeurs, n'était plus seul sur la terre. Et pour ranimer son activité arrivée au dernier terme de sa puissance, elle allait pouvoir maintenant conquérir de nouveaux espaces et s'y régénérer !

Dès lors, les événements s'étaient précipités.

Chaque jour amenait un changement, une découverte. Peu à peu, l'état de l'atmosphère s'était transformé. Des brumes y glissaient, des nuages, indiquant quelque part l'existence d'une nappe liquide. Le soleil s'y tamisait, mais en même temps égalisait sa chaleur, la prolongeait même dans les zones d'ombre, qu'une lumière plus douce pénétrait. Des souffles de brise passaient, entraînant des parfums, s'évanouissaient, renaissaient en murmures. Un jour, sur les

sommets d'une lointaine montagne, Hégyr vit la neige tomber.

Il commençait de s'aguerrir aux émotions nouvelles. Maintenant, il s'y attendait presque, les prévoyait, allait au-devant d'elles, impatient de les ressentir et trouvant parfois qu'elles tardaient trop. Déjà, il avait fini de s'émerveiller des plantes, bien modestes encore d'ailleurs, mais qui se multipliaient, rampaient où elles pouvaient, tapissaient les parois abritées, se cramponnaient aux fissures du roc. Il lui paraissait naturel maintenant de les rencontrer sous ses pas. Cela ne l'empêchait pas, malgré sa hâte d'avancer toujours plus vite, de se détourner de son chemin, pour éviter de les fouler en passant.

La vie animale se révéla pour la première fois par un vol d'oiseaux, si lointain, qu'il ne comprit pas d'abord et se frotta les yeux, se demandant quel était cet essaim de points noirs qui palpitaient dans le ciel. Puis ils s'approchèrent et il distingua le mouvement de leurs ailes. Il savait, par l'étude des fossiles, ce qu'était la faune ailée. Mais il fut aussi surpris que s'il avait vu ces vestiges d'un autre âge ressusciter soudain devant ses yeux. Et ce qui le troubla le plus fut d'entendre les cris de la horde errante. Il y avait donc, sous le ciel, d'autres voix ?

Plus tard, il découvrit des insectes. Ils couraient, de leurs longues pattes, sur la roche, s'aventuraient même sur la glace, où ils sautaient par petits bonds. Hégyr s'amusait des heures à les suivre. Ils n'avait jamais rien vu de si curieux.

Des jours, des jours encore passèrent.

Il accélérait sa marche, brûlait les étapes, abrégeait ses repos. Il savait qu'il allait à un but. Il voulait l'atteindre. Il ne s'arrêtait plus.

Et le but, soudain, parut lui échapper, au moment même où, pour ainsi dire, il se révélait à ses yeux.

Il venait de contourner un promontoire rocheux au pied duquel le glacier ouvrait sa route, lorsqu'en arrivant de l'autre côté, il aperçut un étonnant spectacle : une immense nappe d'eau, d'eau liquide, qui miroitait en frissonnant sous le soleil.

Ce lac était alimenté par le glacier, dont une zone plus chaude et, autant que Hégyr le comprit à une première observation, la position plus verticale du soleil favorisaient en cet endroit la fonte. Il se terminait en haute muraille au bord des eaux qui le rongeaient par-dessous. Des pierres écroulées avaient formé une sorte de grève où le voyageur put descendre. Mais là s'arrêta sa marche : il ne pouvait pas aller plus loin.

La déception qu'il en éprouva s'accrut de ce qu'il découvrit sur l'autre bord, après avoir erré quelque temps pour chercher un passage. Là-bas, c'en était vraiment fini du domaine de l'éternel froid et de l'éternel silence. De grandes formes frissonnantes s'élevaient haut, au-dessus du sol ; il était facile d'y reconnaître des arbres. À leur pied, des ondulations vertes, roses, grises, aux tons délicats, indiquaient l'herbe. Et, dans tout cela, devait errer la vie animale, car on apercevait, çà et là, de vagues ombres bondissantes. Le monde nouveau était là, et on n'y pouvait accéder !

Pour s'orienter, Hégyr fit l'ascension du plus haut rocher, domina ainsi une vaste étendue. Mais l'eau la séparait,

jusqu'où le regard pouvait s'étendre. À droite, le lac s'enfonçait dans un cirque montagneux, coupé de failles verticales, vernies de glace, impossibles à escalader. À gauche, il se déversait, par une série de chutes, dans un large torrent. Tous les chemins étaient fermés.

Il fallait cependant tenter la chance suprême. Il fallait vaincre ! Un seul espoir s'offrait : un point du mur montagneux dont l'ascension puisse être tentée. Hégyr connaissait l'épreuve. Plus d'une fois la glace lui avait joué de ces tours. Il pouvait, une fois encore, venir à bout du rocher.

Il redescendit sur la grève, pour profiter le plus possible de la facilité relative de son accès.

Elle bordait en partie la paroi verticale du glacier.

Comme il s'y avançait, un fracas assourdissant ébranla l'air.

Avant qu'Hégyr ait pu comprendre ce qui se passait, il vit le bord terminal du glacier osciller sur sa base, se balancer un instant, se déchirer, avec un craquement aigu, s'abattre.

Quand cette énorme masse toucha les eaux, elle y souleva une vague gigantesque.

Hégyr n'eut pas le temps de la voir.

Un bloc détaché l'avait atteint, abattu. Le remous de la vague arriva sur lui, l'emporta.

Il perdit toute conscience.

CHAPITRE VI

LES AUTRES

Un bruit de voix humaines réveilla le blessé.

Il lui fallut quelque temps pour reprendre conscience de sa situation.

Son corps éprouvait une sensation inconnue. Il était à demi étendu dans l'eau qui, pénétrant sous ses vêtements, le glaçait. La douleur lui parut intolérable. Il tremblait et ne comprenait pas pourquoi ses muscles tressaillaient ainsi, sans que sa volonté pût les maîtriser. Sa faiblesse était très grande. Il voulut se redresser et n'y réussit pas. Une souffrance d'un autre genre, une sorte de brûlure, lui fit porter la main au front. Il la retira rouge de sang.

Mais les voix se rapprochaient. Il n'avait pas la force de regarder d'où elles venaient. Il s'étonna seulement de leur sonorité bizarre et des syllabes qu'elles prononçaient. Il lui était impossible d'en deviner le sens.

Une autre rumeur s'y mêlait un clapotement rythmique, accompagné d'un grincement d'objets frottant les uns contre les autres. Cela s'interrompit tout à coup et le ton d'une des voix se haussa en un cri. Il y eut un instant de silence, puis

un éclat d'interjections précipitées et enfin un appel. Sans le comprendre, Hégyr eut l'intuition qu'il s'adressait à lui.

Il voulut y répondre, mais ne put qu'exhaler une plainte. Aussitôt, le clapotement reprit, beaucoup plus vif, et s'approcha rapidement.

Un corps lourd glissa sur les galets de la grève. Des pas coururent. Et soudain, au-dessus du regard d'Hégyr, le ciel se voila, obscurci par des ombres qui se penchaient. Il reconnut des visages humains.

L'émotion fut si forte qu'il pensa une seconde fois défaillir.

En arrivant sur le bord du lac, il avait eu le pressentiment que des êtres semblables à lui devaient vivre sur cette autre face de la terre et que, contrairement à l'opinion qu'on lui avait inculquée, l'humanité n'était pas tout entière réfugiée là-bas – là-bas, si loin ! – dans les profondeurs du sol.

Les voix, tout à l'heure, lui avaient confirmé cette intuition. Il ne pouvait plus garder aucun doute. Et, cependant, voir lui semblait maintenant une certitude plus absolue, inéluctable, comme si ces créatures révélées n'avaient existé jusqu'alors qu'en puissance dans l'espace et s'étaient subitement matérialisées. Il avait fermé les yeux, tant elles lui avaient paru terribles. Il n'osa les rouvrir que lorsqu'il s'entendit de nouveau interpeller.

L'angoisse qu'il avait ressentie s'apaisa.

Ces visages n'étaient pas aussi redoutables qu'il les avait jugés d'abord. Une expression de sympathie, une certaine douceur apitoyée, se dégageaient même de leurs regards. Ils n'étaient un peu inquiétants que parce qu'ils

étaient un peu étranges. Leur type était différent de celui des hommes de la Cité. Leur peau était d'un blanc moins pâle, avait de chauds tons cuivrés, et cependant leurs yeux étaient très clairs, d'un bleu-gris limpide. Leurs cheveux ressemblaient à des crinières fauves. Quelques-uns les portaient relevés en torsade au-dessus de la tête, d'autres nattés le long des joues. Des ornements de métal y brillaient, çà et là.

Hégyr tressaillit, parce qu'une main touchait son front et réveillait cette pénible sensation de brûlure qu'il avait déjà éprouvée. Mais elle se transforma soudain en fraîcheur vive, qui s'étendit autour, ruissela le long de sa joue. Puis la même fraîcheur mouilla ses lèvres. Il l'aspira avec avidité.

Il n'avait qu'à demi-conscience de ce qui se passait. Les voix lui parvenaient assourdies. Il devinait qu'elles s'adressaient à lui. Mais, si même il en avait compris le sens, il n'aurait pas eu la force de parler pour répondre. Cela l'étonnait plus que tout. Il n'avait jamais rien éprouvé de pareil, sinon, parfois, en rêve. Mais il savait bien qu'il ne rêvait pas, car tous les faits s'enchaînaient devant lui dans un ordre logique. Seulement, il ne pouvait pas s'y mêler. Il les suivait en spectateur, avec une curiosité qui n'était pas sans plaisir.

Des bras le soulevèrent. On l'emporta.

Bientôt après on l'étendit sur quelque chose de moelleux et de doux, qu'on replia sur son corps et qui l'enveloppa d'une agréable chaleur. Il cessa de frissonner. Les étrangers prirent place autour de lui, s'assirent en ligne, prirent dans leurs mains des sortes de grandes barres terminées par une palette qu'ils plongèrent dans l'eau. Et Hégyr, sans bouger de sa couchette, se sentit emporté délicieusement.

Il se serait laissé aller au sommeil, si l'intérêt de tout ce qu'il voyait ne l'avait tenu éveillé. Ses souffrances s'apaisaient et, comme on l'avait placé à demi assis, il pouvait mieux observer ce qui l'entourait. Tout y était nouveau pour lui.

La vue de l'embarcation et de son équipage lui causait une grande surprise. Il ne comprenait pas comment cela pouvait flotter. Les hommes se penchaient en cadence et l'entraînaient sans apparent effort. Elle allait rapidement.

Hégyr les examina avec plus d'attention.

Ils étaient une dizaine ; tous de jeunes hommes. Leurs vêtements étaient faits d'une matière semblable au lit où on l'avait couché et que, sans en avoir jamais vu, il devinait être une peau d'animal. Ils n'étaient pas ajustés comme les siens à son corps, mais largement taillés. Hégyr pensa qu'ils devaient gêner leurs mouvement. Mais il n'y paraissait guère. Tous ces hommes étaient robustes et alertes. Cependant, à d'indéfinissables signes, rudesse de leurs traits, légers plis qui marquaient leurs joues ou leurs fronts, il pressentait qu'ils devaient mener une vie assez dure, tout à fait différente de ce qu'avait été la sienne, vie de lutte continuelle contre une nature insoumise et dont son pénible et long voyage lui avait donné l'avant-goût.

Pourtant, ils paraissaient gais, d'une gaieté qu'Hégyr ne s'expliquait pas, lui et tous les siens n'ayant jamais manifesté la joie sous cette forme. Dans l'existence de la Cité, le bonheur ne consistait qu'en une sorte de bien-être moral et physique, qu'on n'avait aucune raison d'extérioriser à un moment donné, puisqu'il était permanent. Aussi, sauf en de rares circonstances, les visages y étaient-ils toujours souriants, jamais rieurs. Tandis que ces gens passaient du sé-

rieux ou du grave au franc rire en un instant, pour le moindre motif.

En les observant mieux, Hégyr s'aperçut que presque tous portaient des traces d'anciennes ou récentes blessures. Malgré le vent froid qui soufflait du glacier et le voisinage des blocs de glace qui dérivaient sur le lac, ils avaient écarté un peu leurs lourds vêtements pour faciliter leurs efforts, et, sur leurs épaules ou leurs bras nus, comme sur leur visage, on distinguait des cicatrices, dont quelques-unes indiquaient des déchirures profondes. Chez l'un d'eux, même, la plaie, à la base du cou, était encore fraîche. Et Hégyr se demandait quelle pouvait être l'existence d'êtres exposés continuellement à de pareils accidents.

Cependant, l'embarcation avançait toujours et les rameurs maintenant chantaient, pour marquer leur cadence. Leur chant ne ressemblait en rien aux subtiles et savantes harmonies qu'Hégyr avait pu jusqu'alors entendre et dont l'étude avait constitué une difficile et importante part de son éducation. Son oreille affinée y relevait d'étranges accents, des assonances, des combinaisons d'accords ou des développements mélodiques, que ceux qui l'avaient enseigné auraient compté comme des fautes, et qui pourtant exerçaient sur sa sensibilité un charme où il se laissait prendre voluptueusement.

Il aurait voulu que ce singulier voyage continuât sans fin, jusqu'à l'heure, au moins, où il aurait repris ses forces. Et, de fait, il ne semblait pas devoir s'arrêter de sitôt ; car, après s'être éloignée du glacier, l'embarcation ne s'était pas dirigée vers la rive qui lui faisait face. Mais, suivant le mouvement des eaux, elle s'éloignait vers l'ouest, où l'on voyait au loin les remous du rapide écumer et bondir.

À mesure qu'on s'en approchait, leur bruit augmentait et bientôt domina la voix des hommes. Ils se turent et commencèrent de modifier leur manœuvre. La régularité de leur marche se brisa et leur élan se ralentit. À demi tournés sur leurs bancs étroits, ils semblaient guetter quelque chose dont ils se méfiaient. Il parut à Hégyr que ce fut ce tumulte des eaux, qui l'effrayait lui-même. Mais alors, s'ils le redoutaient, pourquoi ne tentaient-ils pas de s'en écarter ?

Ils s'y laissèrent entraîner, pourtant, et bientôt la barque fut prise dans les tourbillons. Hégyr faillit crier de peur en la voyant plonger dans l'écume, au milieu d'un vacarme assourdissant. Mais il savait se maîtriser et son voyage l'avait aguerri contre toutes les embûches des choses. Il s'efforça de ne porter son attention que sur la manœuvre. Et, peu à peu, l'inquiétude fit place à l'admiration.

La pirogue, à chaque instant, paraissait près d'être engloutie et, chaque fois, ces hommes la redressaient, d'un mouvement habile, qui la faisait se cabrer au-dessus des vagues ou s'insinuer entre elles et s'élancer avec une rapidité nouvelle. Ils ne la tiraient plus à l'aide de leurs engins de bois, mais la laissaient emporter par le courant et se contentaient de la faire évoluer entre les obstacles. Quand ils évitaient, de justesse, un accident, Hégyr ne pouvait maîtriser un frisson. Mais eux, au contraire, se mettaient à rire, avec une gaieté proportionnée au danger couru.

Cependant, une lame plus forte, ayant à demi rempli d'eau l'embarcation, leur arracha quelques exclamations de dépit. Ils déplacèrent alors en hâte des objets qui se trouvaient à l'avant et que le jeune homme n'avait pas remarqués encore. Il reconnut avec dégoût de gros corps sanglants, inertes ; des corps, évidemment, de bêtes tuées, qui

lui parurent horribles. Il essaya de se remémorer les études qu'il avait faites sur des fossiles, pour comparer ces formes pantelantes aux squelettes qu'il avait vus. Il n'y réussit guère, soupçonna seulement que ces êtres devaient vivre dans l'eau. C'étaient, en réalité, des phoques. Malgré le vent qui passait en rafales, leur odeur était pénible à supporter.

L'enseignement du passé lui avait appris que les hommes anciens se nourrissaient de chair. Ceux-ci faisaient-ils donc de même ? Étaient-ce des aliments que ces affreux cadavres ? Et comment alors, les mangeait-on ?

Hégyr regarda, instinctivement, les dents des hommes, qu'ils montraient à chaque rire. Elles étaient puissantes, éclatantes de blancheur, portées sur des mâchoires solides et carrées. Les canines semblaient anormalement longues et pointues. Elles étaient un peu effrayantes à voir.

Mais tant d'événements se succédaient devant son attention qu'elle se détourna une fois de plus. Après avoir plongé dans l'écume d'une cascade, l'embarcation avait pénétré dans des eaux moins remuées et, bien qu'elle glissât sans effort, les hommes avaient repris leur manœuvre pour la faire avancer. Elle allait très rapidement. Il en comprenait les raisons. Mais en même temps, il se demandait comment ceux qui la conduisaient avaient pu la mener en sens contraire, jusqu'à l'endroit où on l'avait recueilli. Avaient-ils dû, pendant d'interminables heures, lutter contre ces courants, ces tourbillons, qui venaient de les emporter ? Disposaient-ils de forces plus puissantes que celles de leurs bras ? Ou ceux-ci étaient-ils d'une telle vigueur qu'ils triomphaient de la violence des choses, sous l'effet d'une impérieuse volonté ?

Le paysage qui bordait la rivière semblait courir en sens inverse de la dérive. À gauche, s'élevaient de hautes murailles, dominées elles-mêmes par des crêtes neigeuses. Mais de l'autre côté, l'étendue était plate, couverte d'herbes rousses et de bouquets d'arbres dont les cimes s'agitaient au loin sous le souffle du vent. Les nuances diverses de toute cette verdure produisaient une sensation agréable au regard.

Malgré l'intérêt qu'il éprouvait, Hégyr se sentait épuisé. Il ne souffrait pas, mais il lui semblait tomber dans un invincible sommeil, peuplé d'étranges rêves. Il se demandait si tout ce qu'il voyait était bien réel. Les voix, les bruits, ne parvenaient plus à ses oreilles que comme un murmure assourdi. Quand l'homme qui était le plus près de lui se penchait en avant, dans son effort rythmique, son visage paraissait démesurément grandir. Ses yeux fixaient un instant les yeux d'Hégyr avec une curiosité avide. Sur son front, les cheveux se collaient, mouillés de sueur. À chaque épaulée, une sorte de collier tressaillait sur la poitrine de l'homme. Des ornements bizarres le composaient. Pour les avoir observées sur des squelettes fossiles, Hégyr y reconnaissait des dents de grands carnassiers.

L'embarcation filait toujours. La rivière semblait s'élargir, les berges reculer. En même temps le ciel s'obscurcissait de la venue du soir.

Hégyr ferma les yeux. Une sensation d'infini repos le pénétra. Puis, des visions de songes se superposèrent dans sa conscience aux impressions réelles. Bientôt il ne les distingua plus.

CHAPITRE VII

RETOUR À LA VIE

À son début, la convalescence d'une très longue maladie est voisine du réveil d'un rêve. Une grande lassitude s'y mêla avec une sensation de repos et de sécurité. Puis, peu à peu, le souvenir se dégage de choses qui se sont passées, dont beaucoup s'estompent dans l'incertitude, mais dont quelques-unes se détachent avec un singulier relief. La pensée semble renaître avant le corps et reprend d'autant plus d'activité qu'elle se sent libre et débarrassée de toute préoccupation du moment actuel.

Ce matin-là, quand il reconnut le lit de fourrures sur lequel il gisait et la muraille de peaux qui constituaient la demeure où il était enfermé, Hégyr se souvint tout à coup qu'il était couché en ce lieu depuis un nombre de jours incalculable et qu'il avait longuement souffert.

Mais cette souffrance semblait définitivement disparue. Il avait même l'impression d'un profond bien-être répandu dans toute sa chair, si allégée, qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, se mettre debout et bondir. Mais il ne le voulait aucunement, trop heureux de n'avoir aucun effort à faire et de laisser aller sa rêverie souriante au-devant d'un bonheur dont il

ignorait la nature et la cause et où il s'abandonnait, sans chercher à le définir.

Peu à peu, cependant, son attention s'accrochait aux objets dont il était entouré et qu'il retrouvait un à un comme s'ils étaient revenus à lui après une disparition très longue. Un filet de jour, passant dans l'interstice de la paroi de la tente, lui rappela toute une série de réveils, non plus paisibles comme celui-ci, mais douloureux et pleins d'amertume, et aussi de lourds accablements, à d'autres heures, quand ce trait de lumière rose s'assombrissait de pourpre à la venue du soir et que son corps se mettait à lutter désespérément contre d'invisibles puissances qui l'étreignaient, le brûlaient ou l'inondaient de froid tour à tour, semblaient vouloir l'emporter, le rejetaient enfin brisé sur les fourrures moites, ne lui laissaient de refuge que dans un sommeil peuplé d'atroces cauchemars…

Non, dans son existence passée, si lointaine aujourd'hui qu'elle lui paraissait appartenir à une vie antérieure, jamais il n'aurait pu même imaginer qu'on pouvait semblablement souffrir. Et ce qui l'étonnait encore à présent était que cette souffrance n'avait pas eu de causes visibles, qu'elle était en lui, que son corps avait paru la créer par une révolte de tous ses organes. À mesure que la mémoire lui revenait, il se rappelait bien que la blessure qu'il avait reçue, lors de l'effondrement de la muraille de glace, n'avait été pour rien dans le désarroi de tout son être. Le mal avait été en lui, s'était développé en lui, sans qu'il puisse rien faire pour le combattre, sans qu'il ait pu lui donner une forme ou un nom. Et le plus terrible est qu'il n'avait même pas pu se lever pour le fuir.

Comment cela avait-il fini ? Sur ce point, les souvenirs de la réalité se confondaient avec les souvenirs du rêve, et ceux-ci n'étaient pas toujours les plus étranges. Les hommes, les hommes nouveaux, ceux qui l'avaient recueilli, s'en étaient mêlés, c'est certain. Mais dans quelles proportions ? Hégyr revoyait des scènes qui avaient confondu sa raison, des formes mystérieuses qui s'étaient penchées sur lui, avaient tournoyé autour de lui, lancé d'effrayants appels, engagé d'inexplicables luttes contre des combattants invisibles, au milieu de sonores rumeurs grondantes, des chocs profonds et sourds, d'incantations de voix aiguës. D'autres fois – non, sûrement, il n'avait pas rêvé – il avait vu des objets brillants s'approcher de sa poitrine ou de ses bras, ressenti une vive piqûre… Puis un homme, il en était certain, un homme au visage inoubliable, marqué de signes rouges et noirs, s'était courbé, avait posé ses lèvres sur le point piqué, et il avait paru à Hégyr qu'il buvait son sang, avec d'effrayants gestes… D'autres fois encore, on lui avait soulevé la tête et versé dans la bouche des breuvages d'un goût inconnu.

Souvent, il aurait voulu s'échapper, bien qu'il eût gardé la conscience qu'on ne lui cherchait point de mal. Mais tout ce qui s'était passé en lui, autour de lui, avait été trop différent des lois normales de l'existence pour ne pas lui inspirer la terreur. Souvent aussi il avait imploré le secours des siens, demandé grâce des tortures où ils l'avaient exposé. Souvent, le nom d'Aniela avait jailli de ses lèvres, aux instants suprêmes où il sentait bien qu'elle seule aurait pu le sauver. Mais ceux de la Cité et Aniela elle-même avaient gardé le silence. Ce n'est que maintenant que Hégyr en comprenait la raison. Les moyens matériels de communiquer avec eux n'étaient plus à sa disposition. Son casque, avec les appareils de transmission, avait disparu. Les armes toutes-puissantes

qu'une science parfaite lui avait confiées, n'étaient plus sous sa main. Il était redevenu tout à coup un être fragile, un pauvre corps animal, retombé au pouvoir de la nature, qui avait pris sa revanche, cruellement.

Cruellement, se répétait Hégyr, en récapitulant dans sa songerie ce passé de douleur. Et pourtant, il en avait triomphé !

À quoi devait-il cette inexplicable victoire ? Sur ce sujet, ses souvenirs ne le servaient pas, ni tout son savoir. Il en éprouvait une vague irritation, qui se compliquait d'un reproche à ceux qui l'avaient éduqué, puis abandonné sans préparation à un destin dont eux-mêmes, peut-être, n'avaient pas la notion précise. S'ils l'avaient prévu, auraient-ils dû l'y exposer sans au moins l'avertir ? Et s'ils l'ignoraient complètement, que devenaient leur science universelle et leur infaillibilité ?

Mais la pensée du jeune homme était trop lasse encore pour s'attarder longtemps à la recherche de ces problèmes. Il préférait la laisser aller à son gré, au hasard des sollicitations qu'elle recevait de toutes parts.

Hégyr examina, comme s'il le voyait pour la première fois, l'asile où s'était réfugiée sa détresse.

C'était une grande tente circulaire faite de peaux tannées, tendues sur des pieux, courbés à leur sommet de façon à constituer une voûte surbaissée. D'autres peaux, suspendues librement, formaient un rideau devant le seuil. C'est par leur intervalle insuffisamment masqué que filtrait le jour.

Aux parois étaient pendues des armes. Hégyr les reconnut. Il en avait vu de semblables aux mains des hommes qui l'avaient transporté. C'étaient pour la plupart de grandes

tiges de bois, terminées par une pointe d'os ou de cuivre barbelé. Il en était de plus petites, réunies en faisceau. À côté s'en trouvaient d'autres, courbées par une corde tendue entre leurs extrémités.

À terre, étaient rangés divers ustensiles, de bronze ou d'argile cuite. Il n'y avait d'autres meubles que des tabourets de bois curieusement taillés en figures d'animaux et peints de couleurs vives ; et aussi le lit sur lequel Hégyr était étendu, un amas de peaux recouvert d'une épaisse fourrure grise ou brune, d'où semblait se dégager une chaleur.

Le jeune homme écarta la toison qui était jetée sur son corps et qui semblait un peu lourde à ses membres las. Une sensation de froid l'effleura. Il s'aperçut alors qu'on l'avait dépouillé de ses vêtements et, soudain, s'effraya de l'amaigrissement de son corps. Jamais il n'aurait eu l'idée qu'un changement semblable pouvait s'opérer sur un être.

Dans les conditions où il avait vécu, de telles transformations n'avaient aucune raison de se produire. Libéré des influences extérieures, entretenu par des soins rigoureusement déterminés, le corps ne se modifiait que selon les lois de son développement normal. Hégyr se voyait lui-même et ne se reconnaissait plus.

Un bruit de voix lui parvint du dehors. Il écouta distraitement, sans s'en rendre compte ; puis, bientôt, s'étonna d'avoir à demi compris, deviné plutôt, le sens des paroles qui s'échangeaient.

Mais, en y réfléchissant, il s'en expliqua la cause. Tout le temps qu'avait duré sa lutte avec le mal, de longs et longs jours, à ce qu'il lui semblait, combien de fois avait-il dû percevoir des conversations analogues, dont son inconscience

avait retenu les mots essentiels et les objets où ils s'appliquaient. Sans doute n'aurait-il pas été capable de parler lui-même la langue de ces hommes, ni même de suivre longtemps l'expression de leur pensée. Mais quelques inflexions, cueillies au passage, étaient des jalons qui le guidaient pour l'interpréter avec une fidélité relative. Il crut comprendre qu'il s'agissait de lui, de son mal, d'un instant du temps, marqué par un signe de l'espace, pour accomplir un acte déterminé. Il reconnut aussi le nom de la boisson qu'on avait, à maintes reprises, versée entre ses lèvres. Celle-ci n'avait pas, comme d'autres qu'on lui avait imposées, un goût désagréable. Un peu fade, peut-être, mais qui faisait pénétrer dans son corps brûlant une sensation d'apaisante fraîcheur… C'était une boisson blanche, opaque, plus épaisse que l'eau, et d'une saveur, eût-on dit, vivante…

Sans analyser son sentiment, Hégyr éprouva un vague plaisir à entendre nommer cette chose, et le désir d'y goûter encore se réveilla en lui. Puis une autre impression se mêla à la première, mais tellement plus confuse, plus subtile encore, qu'il ne l'en sépara pas. C'était une impression de sécurité, de refuge, de protection invisible penchée sur sa faiblesse, de confiance…

Une impression très douce. Douce comme la voix qui, en ce moment, parlait.

La portière se souleva et une ombre humaine s'interposa devant l'éclat de lumière. Mais la clarté lui parut si vive tout de même, que Hégyr ferma les yeux. Et comme la tenture restait écartée et qu'il se sentait infiniment las encore, il ne les rouvrit pas.

Mais il écoutait, malgré lui, attentif.

Des pas s'approchèrent. Ils se faisaient légers pour ne pas éveiller ce qui semblait son sommeil. Bientôt ils s'arrêtèrent, au bord du lit. Puis il y eut un temps de silence, pendant lequel il se sentit craintivement observé. Puis ce fut un frôlement de corps qui se penche, avec le très frêle cliquetis de menus objets – colliers peut-être – qui s'entrechoquent. On posa quelque chose à terre. Le corps se releva. Un autre répit d'observation muette s'attarda un peu plus longtemps que le premier…

Et les pas s'éloignèrent avec la même prudence, s'arrêtèrent un court instant au seuil. Une main froissa la portière, prête à retomber.

Hégyr ouvrit les yeux.

L'ombre visiteuse n'était pas encore disparue.

Une exclamation légère révéla qu'elle avait constaté le réveil. Mais elle demeura sur le seuil, attendant. Hégyr remarqua que la clarté du matin qui inondait l'espace derrière elle, la nimbait d'une lumière d'or. Mais cette lueur empêchait de distinguer son visage, dans le contre-jour. On voyait seulement la forme de son bras levé, long et souple, qui tenait toujours la tenture et que deux anneaux d'argent enserraient.

Les lèvres d'Hégyr s'agitèrent. Il lui fallut un effort pour proférer un son. Il prononça le nom du breuvage qu'il attendait.

L'exclamation se répéta, plus appuyée, suivie d'un rire clair. La portière retomba brusquement et l'ombre se fit plus ombre. Mais elle s'approcha avec vivacité et se pencha sur le visage de l'homme étendu.

Hégyr reconnut une jeune fille.

Dans la pénombre, il distinguait mal ses traits. Il remarqua seulement qu'elle n'était pas vêtue de lourdes fourrures, comme les hommes qui l'avaient emporté sur la rivière. Une tunique lui tombait jusqu'aux pieds. Elle paraissait tissée d'une matière souple dont la substance lui était inconnue. Elle était aussi blanche que les robes des Maîtres, dans la Cité. Une ceinture en brisait les plis aux hanches. Les manches larges laissaient les bras à demi nus.

L'étrangère répéta le nom de la boisson, puis articula lentement une courte phrase. Hégyr devina qu'on offrait de la lui présenter. Il accepta.

Une main prudente soutint sa tête. Une autre lui tendit le récipient. Il but avec plaisir.

Quand il eut repris haleine, après l'effort, il vit la visiteuse toujours penchée vers lui, avec inquiétude. Pour la rassurer, et n'ayant pas d'autres mots à sa disposition, il nomma quelques-uns des objets familiers qui l'entouraient.

Elle approuvait chaque fois, avec son même rire clair.

Lorsqu'il eut épuisé toutes les ressources de sa connaissance, le jeune homme se désigna lui-même et prononça son nom :

— Hégyr.

Elle répéta :

— Hégyr…

Alors, il tourna sa main vers elle, et fit un signe de tête interrogatif :

— Ève, dit-elle.

CHAPITRE VIII

JOURS QUI PASSENT

Les interminables loisirs dus à un repos forcé, ainsi que l'entraînement d'une éducation antérieure, aux méthodes infaillibles, avaient permis à Hégyr d'acquérir peu à peu l'essentiel des notions qui lui étaient nécessaires dans sa situation nouvelle. Il parlait couramment, maintenant, la langue des étrangers qui l'avaient recueilli et en savait assez sur eux, bien qu'il ne sût pas encore grand-chose, pour ne plus considérer comme autant de faits incohérents et inexplicables, ainsi qu'il l'avait fait au début, les manifestations ordinaires de leur vie.

Cette expérience lui avait coûté plus d'efforts, de méditations et de raisonnements que tout le reste de son instruction. Plus de surprises aussi, car tout ce qu'il avait appris avait à peu près contredit tout ce qu'il croyait savoir. Il en avait éprouvé d'abord un profond découragement. Comme toute découverte scientifique, la révélation qui se faisait dans son esprit y bouleversait tout ce qu'il y croyait définitivement classé dans un ordre immuable. L'enseignement qu'il avait reçu lui avait donné tant de preuves de certitude, qu'il n'avait même jamais songé à les contrôler. Et voici que toutes ces preuves s'écroulaient l'une après l'autre. Il

s'apercevait avec terreur que des trésors de savoir, accumulés pendant des millénaires par les soins incessants des ancêtres qui lui en avaient transmis l'héritage, n'avaient plus cours et le laissaient, parmi ces barbares, aussi ignorant et aussi désarmé qu'un enfant.

Dès qu'il avait été capable de soutenir avec quelque suite une conversation, il avait tâché de reprendre son avantage, en essayant de démontrer, à lui-même autant qu'aux autres, ce qu'il était et ce qu'il valait.

Ils l'avaient écouté d'abord avec curiosité et intérêt. Cependant, ils avaient été moins étonnés de ses explications qu'il ne l'avait été des leurs. C'est qu'ils étaient prêts à accepter tout ce qu'on leur disait, sans contrôle. Ils n'avaient pas le sentiment de l'invraisemblable, de l'impossible, parce qu'ils étaient partout enveloppés de mystères qu'ils avaient depuis longtemps renoncé à pénétrer ou qu'ils interprétaient selon les ressources de leur imagination. Celle-ci, toujours, avait réponse à tout.

Hégyr, au contraire, avait toujours besoin de contrôle et de preuves logiques. Et, chaque fois qu'il interrogeait, il ne se contentait pas des éclaircissements donnés, mais les soumettait à l'épreuve de son analyse personnelle, les transposait, les disséquait, tâchait d'en extraire la vérité tangible. La plupart du temps, il n'arrivait pas jusqu'à elle et se perdait en chemin.

Ses premières tentatives avaient été des balbutiements d'enfant qui prend contact avec le monde extérieur, s'irrite de ne pas obtenir tout ce qu'il demande, brise ses jouets pour en découvrir le mécanisme et, de tous ces résultats négatifs, finit quand même par tirer quelque profit. Aujourd'hui que sa santé était revenue et que son esprit avait repris son

équilibre en même temps que son corps reprenait ses forces, il ne pouvait s'empêcher de se rappeler cette période avec un peu d'émotion attendrie.

Tant qu'avait duré sa convalescence, il avait eu pour gardienne cette jeune fille, désignée par les siens pour ce rôle et qui l'avait tenu jusqu'au bout avec une maternelle patience. Hégyr, auprès d'elle, avait en toutes choses recommencé l'apprentissage de la vie.

Pour ses essais de conversation, comme pour leur premier échange de paroles, il avait pris comme thème le nom de l'étrangère et le sien.

Selon les coutumes de la Cité, chaque citoyen n'avait pour nom propre qu'un nombre. Le mot « hégyr » était un chiffre, comme le mot « aniela » en était un autre. Quelques précisions secondaires s'y ajoutaient, mais elles étaient du même ordre classificateur.

— Et ton nom, Ève, qu'est-ce qu'il signifie ? demandait Hégyr.

— Je ne sais pas, répondait la jeune fille. La mère de ma mère le portait, et elle le tenait elle-même d'aïeules éloignées. Il paraît que c'est un nom très ancien.

— Tu as donc le souvenir de tes ancêtres dans un lointain passé ?

— Non, disait-elle. Mais les sorciers de la tribu savent là-dessus des choses…

— Les sorciers ?

— Oui, ceux qui sont en relation avec les esprits invisibles !

— Qu’appelles-tu les esprits invisibles ?

Généralement, à des questions de ce genre, les réponses de la jeune fille s’arrêtaient. Elle exprimait une grande stupéfaction de l’ignorance de l’étranger, puis mettait cette lacune sur le compte de sa faiblesse physique encore très grande. Elle essayait alors, avec douceur, de lui donner des explications. Mais les mots qu’elle employait étaient intraduisibles pour lui, parce qu’elle ne pouvait plus en compléter le sens par des comparaisons ou des images matérielles. Il fallait alors changer de sujet, ou renoncer à poursuivre l’entretien.

Parfois, c’est elle qui l’interrogeait :

— D’où viens-tu ? Qui es-tu ? Quel est ton pays ?

Mais, dans ces circonstances, la conversation tombait plus rapidement encore. Ève arrivait bien à concevoir, quoique difficilement, que des hommes puissent vivre sous terre. Mais le genre de vie qu’ils menaient lui apparaissait absolument incompréhensible. Et quand Hégyr lui disait qu’au cours de son voyage il avait fait une partie du tour de la terre ronde, elle pensait qu’un reste de délire le faisait un peu divaguer. Elle finissait par conclure en lui conseillant de parler de tout cela plus tard, avec les sorciers, qui savaient beaucoup de choses… Plus tard, quand ils auraient achevé de le guérir.

— Comment m’ont-ils guéri ?

— En chassant les démons qui étaient en toi. Tu étais plein de démons, Hégyr, quand on t’a conduit ici !

— Non, protestait le jeune homme, heureux de retrouva enfin le plancher solide de sa science. Ce qui était en moi était une certaine catégorie de germes morbides disséminés

dans l'air, que mes poumons ont absorbé en même temps qu'ils respiraient et qui ont fait beaucoup plus de ravages en moi que sur un autre, parce que je n'y étais pas préparé. Je pense même que j'aurais succombé si, au cours de mon voyage, des attaques semblables, quoique beaucoup plus faibles, en raison de la grande pureté de l'air sur la banquise, n'avaient peu à peu appris à mon corps à réagir… Mais ces germes n'ont rien à faire avec ce que tu appelles les démons. Les démons n'existent pas, petite fille ! Tandis que les germes existent bien. On les voit, quand on sait voir !

— On voit aussi les démons, répliquait Ève avec tranquillité. Tu en avais au moins quatre en toi ; le démon de feu de la fièvre, le démon de glace du froid, le démon rouge du délire et le petit démon noir et vert de la méchanceté, qui te faisait arracher de mes mains et jeter par terre la jatte de lait…

— Le lait, c'est une douce chose, interrompait en souriant Hégyr, pour détourner la conversation. C'est la seule de vos étonnantes nourritures que j'aie acceptée avec plaisir. Il est vrai qu'il me permettait de vivre pour la seconde fois ; puisque, comme tous les petits enfants, c'est le lait maternel qui m'a d'abord versé la vie… Et cela, Ève, est une chose admirable quand j'y songe, une chose que je voudrais bien discuter avec nos Maîtres… Mais j'ai tant de sujets de discussions avec eux, depuis que je suis ici !…

— Je ne sais pas ce que tu veux dire !

— Peu importe. Cela ne t'intéresserait guère. Veux-tu, plutôt, me donner de ce bon lait, dont tu parles, et que je boirais avec plaisir ?

— J'étais venue t'en apporter et je l'oubliais ! Prends-le vite, pendant qu'il est tiède encore !

— Pourquoi est-il tiède ?

Des questions de ce genre avaient toujours le don de faire rire aux larmes la jeune fille. Elle ne pouvait comprendre comment Hégyr, qui semblait pourtant savoir tant de choses mystérieuses, était sur d'autres d'une ignorance si incroyable.

Et sa surprise, lorsqu'on lui donnait l'explication, était un nouveau sujet de gaieté.

Une scène tout à fait amusante s'était produite le jour où, pour renforcer sa démonstration, Ève avait voulu joindre l'exemple à la parole et poussé sous la tente une femelle de renne effarée, qu'elle avait traite sous les yeux du jeune homme.

Hégyr, à l'apparition de la bête, avait réellement eu peur. Mais il avait trop de maîtrise de soi pour en rien laisser paraître, et trop de raison pour n'en pas triompher aussitôt. Il avait suivi l'opération avec beaucoup de curiosité, un peu de dégoût aussi, vite réprimé à son tour. Et il s'était réjoui ensuite de la leçon qu'il venait de prendre, comme s'il avait fait un pas immense dans la connaissance de l'univers. Ses plus grandes stupéfactions venaient de constater l'effort démesuré qu'il fallait accomplir pour obtenir le moindre résultat. Quelquefois, pour le veiller, car sa faiblesse avait encore besoin d'une surveillance continuelle, Ève s'asseyait à son chevet et entreprenait quelque ouvrage ; tressage de vannerie, assemblages de pièces de cuir ou d'étoffe, pilage de grains dans un mortier. Il l'interrogeait alors sur le but et les

méthodes de son travail et s'étonnait chaque fois du monde d'opérations qu'il représentait.

Ces simples sandales qui chaussaient les pieds de la jeune fille et dont une machine, dans la Cité, aurait fabriqué en dix minutes l'équivalent, beaucoup mieux adapté à son rôle, avaient ici toute une histoire. Il avait fallu tuer une bête sauvage, arracher sa peau, lui faire subir, pendant de longs jours, des traitements sans nombre, astreindre à cette besogne plusieurs personnes, employer à la réaliser toutes sortes d'instruments, d'outils, de substances, obtenues elles-mêmes par une série d'épreuves aussi compliquées. Et il en était de même pour toutes choses. Rien ne pouvait se faire sans une peine disproportionnée au bénéfice qu'on en tirait.

Quand il exprimait son étonnement, c'était au tour d'Ève d'être surprise :

— Si tous ces travaux sont inconnus de ton peuple, disait-elle, comment pouvez-vous donc occuper votre temps ?

Il avait tenté alors de lui expliquer l'organisation de la Cité.

Contrairement à ce qu'elle semblait penser, nul n'y demeurait inactif. Pour tirer de l'air, de la terre, de l'eau, tous les éléments essentiels nécessaires à l'entretien de la vie, il fallait un labeur d'autant plus incessant, que ces éléments devenaient de plus en plus rares, à force d'avoir été épuisés par les générations précédentes. Mais ce n'est pas directement que les hommes les recueillaient. Leurs équipes, disséminées au loin dans les entrailles du sol, n'avaient qu'à conduire, diriger et surveiller des machines parfaites qui se chargeaient de toute la besogne. Des ingénieurs découvraient des gisements, à l'aide d'instruments de contrôle très

précis, les signalaient aux ouvriers qui, chacun selon sa spécialisation, les exploitaient sans fatigue. Les seuls travaux qui exigeaient parfois un effort soutenu étaient ceux de l'esprit, toujours tendu vers des problèmes de plus en plus difficiles à résoudre. Mais c'était la tâche d'une faible minorité.

— Et les femmes, que font-elles ? demandait la jeune fille.

— Elles sont épouses et mères, elle éduquent les enfants, elles sont chargées, en somme, de tout l'avenir, matériel et moral, de l'espèce, répondait Hégyr. N'est-ce pas un rôle suffisant pour remplir toutes les heures ?

— Ici aussi, nous sommes cela, disait-elle. Et cela ne nous empêche pas de trouver du temps pour tous nos autres humbles travaux !

Hégyr ne répliquait pas. Comme toujours, les mots finissaient par lui manquer, dans cette langue qu'il commençait de savoir parler à peine. Il revenait à des sujets d'entretiens plus familiers.

Un jour, Ève lui demanda :

— Quel est le nom de ton épouse ?

— Je n'ai pas d'épouse. Je n'ai qu'une fiancée. Elle s'appelle Aniela.

— Aniela ? Pourquoi l'as-tu choisie ? Pourquoi l'as-tu préférée à toutes les autres ?

— Je ne l'ai pas choisie. Elle m'a été désignée. Je n'ai eu qu'à obéir !

Cette réponse avait paru beaucoup surprendre la jeune fille. Elle l'avait méditée depuis, approfondie, scrutée. Et le résultat d'une si longue songerie avait été cette question :

— Si tu avais été absolument libre, aurais-tu choisi Aniela, tout de même ?

— Tout de même ! avait répondu en toute sincérité Hégyr.

CHAPITRE IX

LE PACTE

— Étranger, dit Yagh, j'ai appris des sorciers que tu étais redevenu un homme. Ta place est désormais parmi nous !

Hégyr reconnut avec plaisir le jeune chef.

Il était un de ceux qui l'avaient recueilli. Pendant toute la durée de sa maladie, il était venu, à maintes reprises, le visiter. Sans savoir pourquoi, par reconnaissance peut-être, Hégyr éprouvait une grande sympathie à son égard.

— Toutes mes forces ne sont pas revenues encore, répondit-il en se levant. Mais il est vrai que les médecins de ton peuple sont d'habiles guérisseurs et que je leur dois la vie. Je ne saurai jamais l'oublier !

— Pour le retour de tes forces, reprit gaiement le chasseur roux, ce n'est plus l'affaire de leur magie ! Elles te reviendront toutes seules, dans la vie libre de la forêt. Viens !

— Pas plus que je n'oublierai, ajouta gravement Hégyr, la vigilance et le dévouement de notre sœur Ève…

— Une autre sorcellerie, désormais plus inutile encore ! interrompit Yagh, en riant de tout son cœur. S'il te faut des

enchantements, nous en connaissons de plus subtils… Viens avec nous !

D’un large geste, il écarta la porte de la tente, si violemment, qu’il l’arracha. La lumière d’un jour d’éblouissant soleil l’enveloppa tout entier.

Hégyr l’admira, pour l’expression de sauvage puissance qui se dégageait de lui.

Il n’était plus couvert de fourrures comme à leur première rencontre, mais son torse était nu, sous les colliers de dents, de griffes ou d’écailles, et les baudriers de cuir incrustés de métal qui le sillonnaient en tous sens. Le bas du corps était vêtu de peaux brutes, maintenues serrées par des croisements de lanières. Dans ses cheveux fauves, relevés en panache, l’homme avait planté une grande plume d’oiseau. À son côté, pendait un carquois et une épée courte. Il tenait un arc à la main.

Peu de temps avant, on avait apporté à Hégyr des vêtements analogues. Mais il avait redemandé les siens, qu’on avait retrouvés à grand-peine, mais si intacts, que cela avait été un sujet d’étonnement et de discussion pour toute la tribu. Il avait fallu qu’il expliquât tout au long les procédés de fabrication de cette étoffe incroyable. On ne l’avait, d’ailleurs, pas très bien compris.

— Viens ! répétait Yagh. Nos frères t’attendent, pour se réjouir avec toi.

Hégyr s’avança, d’un pas encore un peu incertain.

Quand il parut sur le seuil, l’éclat de la lumière et la clameur des hommes le frappèrent comme un double choc.

Il s’étonna d’abord du paysage qu’il avait sous les yeux.

Le dernier souvenir visuel qu'il avait gardé du monde extérieur concernait la rivière où la pirogue l'avait emporté. Mais il avait eu conscience de voyager longtemps encore, sans rien voir, ou rien se rappeler, des régions parcourues.

Ce qu'il découvrait maintenant n'avait plus aucun rapport avec ce qu'il avait jamais connu. Nulle part, sinon comme une brume au fond d'un horizon si éloigné qu'il se confondait avec le ciel, il ne voyait la glace ou la neige. Toutes les ondulations du sol, toutes les vallées, toutes les hauteurs, paraissaient, elles aussi, habillées, comme les hommes, de fourrures, où toutes les nuances du vert se jouaient.

L'ensemble de ce vêtement vivant était sombre, en comparaison avec les éclatantes blancheurs de la banquise. Et pourtant comme il semblait plus joyeux, plus animé, plus pénétré de soleil ! Hégyr, sans en avoir jamais vu, reconnaissait de l'herbe, des arbres, toutes choses dont il savait que le monde ancien avait été paré et dont ses nouveaux hôtes lui avaient fait plus d'une description. Mais il n'avait pu imaginer l'impression qu'il en ressentirait. Elle lui procurait un très vif plaisir.

Ce n'étaient là, cependant encore, que des plantes de régions froides, de vastes champs de bruyères et d'arbrisseaux rampants, parsemés de bouquets de conifères qui, plus loin, se réunissaient en masses sombres qui couvraient l'étendue. Mais, çà et là, des blancheurs, des roseurs s'y étalaient, que Hégyr, cette fois, reconnaissait bien, car il avait une inoubliable raison de les reconnaître. C'étaient des fleurs. Et l'émotion lui était restée au cœur du jour où il avait vu des fleurs pour la première fois.

Un matin, Ève était entrée sous la tente, portant dans ses bras ce qui avait semblé à Hégyr une gerbe d'étoiles. C'étaient des narcisses de montagne, dont toute la demeure avait été en un instant parfumée. Il en avait pris quelques-uns, presque avec crainte, tant ils lui paraissaient délicats et fragiles et les avait examinés, comme s'il n'avait jamais dû rien revoir de semblable. Il s'était émerveillé.

La beauté, le parfum de ces fleurs, n'avaient pas été les seules causes de son étonnement.

Il avait d'abord demandé à la jeune fille pourquoi elle avait fait cette récolte et à quel usage pouvaient servir de si frêles objets. Et il n'avait pas tout de suite compris la réponse… Ne servir à rien ? Pouvait-on dépenser du temps et s'occuper à une besogne qui ne servît à rien ? Du moment que ces fleurs n'avaient aucune utilité, pourquoi Ève les avait-elle cueillies ? Il lui était impossible de concevoir un pareil acte, dont il n'avait jamais vu l'équivalent, ni même soupçonné la possibilité, dans son existence d'autrefois et les mœurs de sa race.

Ce n'est pas que lui et les siens n'eussent la notion de l'utilité des choses, simplement parce qu'elles sont belles. Leur civilisation était trop avancée et trop parfaite pour ne pas l'admettre comme l'une des lois les plus nécessaires au développement humain. Mais l'expression de la beauté se traduisait chez eux par des formes si différentes, tellement plus abstraites, s'adressant tellement plus à la raison, à l'instinct d'équilibre et d'harmonie qu'aux sons, qu'il n'avait pas vu de rapport entre leurs conceptions esthétiques et celles des étrangers. Et puis, chez lui, l'œuvre de beauté était une œuvre durable, définitive, presque immortelle. Et il avait

été presque scandalisé que ces fleurs si charmantes n'eussent été créées que pour durer un jour.

— Demain, elles seront mortes, avait dit Ève. Mais qu'importe ? D'autres revivent et d'autres, plus tard, les remplaceront !

Maintenant, il les voyait, dans tout leur épanouissement. Elles couvraient les collines, dans leur hâte de fleurir. On les foulait aux pieds, les troupeaux les arrachaient sans y prendre garde. Mais il en renaissait d'autres, toujours. Et il y en avait tant qu'on en pouvait toujours détruire, sans que leur nombre parût diminuer.

Conduit par son guide, Hégyr s'avança.

Dans un grand tumulte de cris, de rires et d'objets entrechoqués, les chefs l'accueillirent.

C'étaient tous de jeunes hommes. Il eut l'impression en les voyant que, comme les fleurs, ils se hâtaient de vivre, profitant de quelques heures fugitives de force et de joie pour s'épanouir, sans souci des jours qui viendraient. Ils occupaient dans le monde le plus de place qu'ils pouvaient tenir, avec une sorte d'insolent orgueil. Il n'était pas besoin de longuement réfléchir ni de connaître beaucoup des conditions de leur existence, pour comprendre que tels qu'ils étaient, au plus haut degré de leur développement moral et physique, ils étaient déjà marqués de la mort qui les menaçait de toutes parts, qui était en eux, commençait déjà son œuvre sans s'inquiéter de leur résistance vitale, sachant que son heure viendrait. Mais ils ne s'en préoccupaient guère, trop confiants dans leur puissance actuelle, pour songer qu'elle pût jamais s'amoindrir. N'avaient-ils pas, jusqu'à présent, triomphé de tous les ennemis, de toutes les embûches ?

En voyant de quelle façon ils fermaient leur poing sur la garde de leurs épées, on les devinait sûrs de vaincre et sans souci des jours à venir.

— Leurs jours sont comptés, pensait Hégyr en les observant, et pourtant ils les gaspillent comme s'ils étaient maîtres de l'éternité. Tandis que les mois que je viens de passer dans l'inaction me paraissent une perte irréparable, puisque rien ne les peut remplacer, ils n'ont pas plus l'inquiétude de ce qui fut que de ce qui sera. Le présent pour eux existe seul. Et le plus extraordinaire est qu'ils semblent heureux, d'une sorte de bonheur que je n'ai jamais connu.

Sa songerie s'interrompit. Les voix qui, jusqu'alors, s'étaient heurtées en désordre, s'étaient subitement tues. Puis soudain elles s'unirent, disciplinées par un rythme. Un chant s'éleva.

Hégyr s'effara d'abord de son harmonie barbare. Cela était tout à fait en désaccord avec les lois musicales qu'on lui avait enseignées et qui, établies selon des principes qui ont des nombres et des rapports de nombres pour base, lui avaient toujours paru dépendre d'un équilibre logique dont il était impossible de s'affranchir. Et voici que tous ces rapports, ces équations, ces règles infrangibles, étaient furieusement brisés, disloqués, méconnus. Il ne s'en dégageait pas moins une forme d'harmonie nouvelle, qui pénétrait la chair d'une espèce de frisson de fièvre, dont, pas plus que de la fièvre, on ne pouvait maîtriser ou diriger la possession.

Ils chantaient la vie. Le soleil en est l'essence et ils chantaient la splendeur du soleil, en s'offrant tout entiers à sa lumière, comme si le soleil avait été une personnalité vivante, capable de les entendre et de les exaucer. Ils chantaient leurs joies violentes, leurs luttes perpétuelles contre

les éléments, contre les êtres, contre les choses, leur formidable bonheur d'avoir toujours des ennemis à vaincre et d'en provoquer d'autres, comme si leur nombre n'eût jamais été assez grand. Ils chantaient – et dès ce moment Hégyr ne pouvait plus les suivre – les féroces émotions de la guerre et de la chasse, les combats, sans autres raisons que de combattre, les carnages de bêtes fauves, sans même l'excuse de la faim à assouvir. Détruire pour détruire, faire de la mort avec cette vie qu'ils considéraient pourtant comme le plus grand des biens, semblait le seul idéal de ces hommes. Hégyr éprouva pour eux de l'horreur.

Mais les sonorités tumultueuses qui mêlaient leurs voix comme se mêlaient les remous du torrent soudainement s'exaltèrent en un cri unique, jailli dans l'espace comme un trait de clarté, brusquement éteint sous un unanime silence. Et toutes les mains se tendirent à la fois vers l'étranger, pour lui faire accueil.

Il n'en pouvait refuser l'hommage. Ces sauvages chasseurs lui avaient rendu la vie, sans que rien les y obligeât, sans aucun avantage matériel pour eux. Quel sentiment les avait donc guidés, en pleine opposition avec eux, que révélaient leurs paroles ? Décidément, avant de les juger, il fallait d'abord s'efforcer de les connaître. Hégyr répondit fraternellement à leur salut.

Ils le firent asseoir parmi eux. Toutes les impressions qu'ils éprouvaient étaient immédiatement visibles sur leurs visages et il n'était pas douteux qu'ils fussent heureux de la guérison de leur hôte, comme s'il se fût agi de leur propre santé. Avec leur perpétuel rire satisfait, ils le félicitèrent.

Mais une nouvelle sorte d'inquiétude étreignit le jeune homme. Yagh, qui s'était un moment écarté, revenait, por-

tant sur un plat quelque chose qu'il venait de détacher, à l'aide d'une lame de bronze, d'un corps… Car c'était bien un corps, un cadavre, celui d'un grand animal forestier, reconnaissable encore à ses membres tronqués, et qui pendait là, au-dessus d'un brasier, traversé par une longue tige de métal. Hégyr savait ce que cela voulait dire. Cette chose était faite pour être mangée. Et refuser était, cette fois, impossible. Tous attendaient qu'il commençât pour se partager l'horrible dépouille et faire comme lui.

Il surmonta son dégoût, déchira de ses dents la venaison chaude. Les voix s'interpellaient de nouveau, et chacun était trop occupé de son festin pour faire attention à ses répugnances. Le goût de ce qu'il absorbait lui paraissait moins désagréable, d'ailleurs, qu'il se l'était imaginé.

Mais Yagh revenait à lui une fois encore et, maintenant, tendait une coupe :

— Frère, dit-il, avec une solennité qui ne lui était pas habituelle ; frère, prends et bois ceci, qui doit sceller pour toujours notre pacte d'alliance. Nous te jurons fidélité dans le péril comme dans la paix, dans la maladie comme dans la santé, dans le malheur comme dans la joie, jusqu'à la mort, pourvu que tu jures de même…

— Nous jurons tous ! dirent les chefs, en levant leurs coupes.

Hégyr prit celle qu'on lui offrait et, comme eux, l'éleva.

— Bois ! dit Yagh. Ceci est le pur vin de notre terre, le sang de notre soleil !

Hégyr obéit.

Un parfum subtil, caressant, tiède comme la lumière, monta du liquide, d'un rouge doré d'aurore, qu'il portait à ses lèvres. Cette tiédeur, ce parfum, entrèrent en lui, semblèrent se répandre dans tout son être, lui infuser une vie nouvelle, le pénétrer de bien-être, d'indulgence, d'optimisme, de fraternité, se mêler vraiment au sang de ses veines comme un sang immatériel…

Il vida la coupe. Et, la brandissant en un geste d'offrande :

— Jusqu'à la mort ! dit-il, dans le péril comme dans la paix, je jure…

CHAPITRE X

LA FORÊT

— Nul ne sait où la forêt se termine, dit Yagh. Telle que tu la vois ici, telle tu la verrais encore si tu marchais pendant de longs jours ! Peut-être même n'a-t-elle pas de fin !

Hégyr ne releva pas la naïveté de cette dernière affirmation. Il commençait à s'habituer à démêler, parmi tous les renseignements qu'il obtenait de ses compagnons, la part de la vérité et la part de la légende. Celle-ci l'avait un peu irrité au début, dans son ardent effort de parfaire sa connaissance et d'enrichir son savoir.

D'ailleurs, le spectacle qu'il avait sous les yeux lui causait une telle émotion que toute son attention en était captivée.

En route depuis l'aube avec quelques jeunes hommes, il était parti pour une expédition de chasse.

Depuis quelque temps, il s'y préparait, avec une impatience fiévreuse. On lui avait fourni des armes, et son habileté à s'en servir, lorsqu'il s'y était exercé, lui avait valu rapidement l'estime de ses amis. Il s'était adapté de mieux en mieux à leur existence et, toutes ses forces maintenant reve-

nues, lui trouvait chaque jour un intérêt nouveau. Ce perpétuel effort qu'il fallait faire pour vivre, après lui avoir paru inutilement rude, finissait par lui plaire. Les résultats qu'il permettait d'obtenir devenaient une récompense, ardemment attendue et joyeusement accueillie.

Aujourd'hui, cependant, il s'agissait d'une épreuve à laquelle le nom de jeu ne semblait qu'à demi convenir. Hégyr ne pouvait s'empêcher d'y songer avec quelque appréhension.

Peu de temps auparavant, un chasseur était revenu au camp en y apportant une nouvelle extraordinaire : il avait relevé les traces d'un animal énorme, dont l'espèce lui était inconnue. D'après la description qu'il en avait faite et les renseignements qu'il avait ajoutés, les vieillards de la tribu avaient fini par tomber d'accord sur l'identité de l'être mystérieux : ce ne pouvait être qu'un ours.

— Qu'est-ce qu'un ours ? avait demandé Hégyr.

On lui avait dépeint le carnassier. Et il s'était trouvé qu'il le connaissait presque aussi bien que ses compagnons, car la plupart d'entre eux, comme lui, n'avaient guère vu l'animal qu'à l'état de squelette ou même de fossile. Le bouleversement que le monde avait subi avait fait disparaître de sa surface la plupart des grands fauves.

— En ce cas, s'était écrié Hégyr, il ne faut pas détruire ce fauve, mais au contraire le protéger !

Sa protestation n'avait pas eu d'écho. Personne même ne l'avait comprise. Quand une proie pareille s'offrait, pouvait-on songer à ne pas tout faire pour s'en emparer ? On avait aussitôt décidé d'entreprendre la chasse. Par curiosité,

beaucoup plus que par plaisir, Hégyr avait accepté de faire partie de l'expédition.

Un sentiment pénible l'opprimait. Non pas qu'il eût peur, d'aucune manière, bien que conscient du danger. Mais l'action qu'on lui proposait d'accomplir lui semblait injuste. Et il avait pris la résolution de ne rester qu'un témoin de l'affaire, sans y prendre part activement.

D'ailleurs, le dénouement qu'il redoutait était éloigné encore et il n'était même pas prouvé qu'il se réalisât. À mesure qu'on avançait, les difficultés de la poursuite devenaient de plus en plus grandes. Et cette recherche n'étant qu'efforts de sagacité et d'endurance, Hégyr y participait avec un intérêt grandissant.

Mais malgré toute la logique de ses déductions et la méthode qu'il apportait à son travail, comme s'il se fût agi d'une expérience de laboratoire, combien il se sentait inférieur à ses camarades ! Eux, sans raisonner, sans paraître réfléchir même, tiraient soudain d'une observation insignifiante une conclusion définitive et découvraient à chaque moment des signes, des indices, auprès desquels il était passé sans les voir et qui, même quand il les avait vus, après tous les autres, ne lui semblaient d'aucune utilité.

Il avait eu une vive émotion lorsque, après des heures d'allées et venues dans la forêt, on lui avait montré l'empreinte même de l'ours, largement imprimée dans un creux de terre boueuse. On eût dit un énorme pied humain, maladroitement posé sur le sol, les doigts en dedans… Hégyr rapprocha cette image d'images semblables, vieilles de centaines de siècles, conservées dans les collections de la Cité, et qu'il avait contemplées bien des fois comme des souvenirs d'un âge à jamais disparu. Il se sentait revenir au

fond de ces âges, dans un incommensurable passé. L'attrait de la piste s'accrut pour lui.

Bientôt, il cessa d'analyser ses sensations pour s'abandonner de plus en plus aux impulsions irraisonnées qui s'emparaient de lui. De vieux instincts, hérités d'un atavisme si lointain qu'il n'en avait même pas conscience, s'éveillaient en lui, ressuscitant du fond d'insondables ténèbres, lui dictaient des actes, des gestes, auxquels sa volonté ne prenait aucune part. Son regard s'aiguisait à scruter l'ombre, il s'efforçait d'écouter tous les murmures de la solitude, d'en interpréter la signification. À un moment donné, faisant retour sur lui-même, il sourit de s'apercevoir qu'il respirait avec ardeur les chauds parfums qui montaient de la terre, comme s'il avait été réellement capable de les reconnaître et de les définir.

Autour de lui, la forêt se faisait de plus en plus sombre. Hégyr ne pouvait se défendre d'une vague inquiétude, en la contemplant. La vie prodigieuse des arbres n'avait pas cessé de l'étonner. Il lui fallait un effort de réflexion pour comprendre la nature de ces grandes formes silencieuses et immobiles, en apparence inertes, et qu'une extraordinaire puissance, cependant, animait.

Il ne devait pas tarder à en acquérir une preuve étonnante. Tandis qu'ils pénétraient dans un hallier, une masse grisâtre lui apparut, à demi cachée sous les feuilles. Il s'arrêta pour l'examiner, ne sachant pas ce que c'était.

— Le mur d'enceinte de la ville morte, dit Yagh, qui passait à ce moment près de lui.

Hégyr le retint :

— Une ville s'est donc élevée ici ? demanda-t-il. Qu'est-elle devenue ?

— La forêt l'a reprise, répondit le chasseur. Elle est aujourd'hui tout entière recouverte par les arbres et par la terre, que les arbres ont faite, au bout d'hivers sans nombre ! Il ne subsiste, çà et là, que quelques ruines qui s'écroulent un peu plus chaque jour et marquent son emplacement. C'était une très grande ville !

— Quel peuple l'habitait ?

— Nous ne le savons pas ! Il y a trop longtemps que la ville est morte et plus longtemps encore que ses habitants ont disparu. Peut-être était-ce un peuple comme ton peuple, qui savait des choses étonnantes, car on retrouve parfois, dans ce sol, des objets mystérieux dont l'usage est inexplicable. Peut-être même n'était-ce pas un peuple humain, mais un peuple de génies de l'air ou de l'abîme. Car s'il faut en croire les traditions de nos sorciers, ces êtres volaient dans les airs et parcouraient la terre dans des chars de feu qui se mouvaient d'eux-mêmes, et étaient plus rapides que le vent !… Mais cela est une chose difficile à croire, je l'avoue ; et peut-être, une fois de plus, vas-tu rire de ma crédulité, bien qu'à ce point de vue, je n'aie pas la naïveté des femmes !

— Ces choses ont existé, dit gravement Hégyr. Mais elles n'étaient qu'œuvre d'hommes, et non de génies, comme tu le supposes… Mais dis-moi encore, Yagh : comment les sorciers savent-ils cela, puisque vous autres l'ignorez ?

— Les sorciers se transmettent, de génération en génération, des secrets qu'ils ne trahissent guère et qu'ils traînent

d'un très lointain passé. Ils prétendent qu'ils sont les descendants directs de ces hommes ailés et qu'ils possèdent leur science. C'est possible, car ils font parfois des choses merveilleuses ! Ils ensorcellent même les objets. Tu ne me croiras pas sans doute, mais il est un vieux sorcier de notre clan, qui, lorsque nous nous déplaçons pour les migrations d'été, consulte, pour nous diriger, un morceau de métal qu'il a doué d'un pouvoir magique et qui, de quelque côté qu'on le tourne, revient toujours dans la même direction !… Aussi, ces hommes tirent-ils de leur science un grand profit.

— J'aimerais causer avec les sorciers, dit Hégyr.

— Cela te sera facile, car ton savoir paraît presque égal au leur !

— J'aimerais aussi explorer avec toi cette ville ensevelie… N'a-t-elle jamais eu de nom ?

— Nous ne l'appelons que la ville morte. Mais nul ne sait comment les hommes la nommèrent… Il y a trop longtemps de cela… Si quelqu'un en a gardé le souvenir, c'est la forêt seule. Parce qu'elle est éternelle, tandis que les hommes passent. Sans doute aussi aimerais-tu interroger la forêt. Mais pour comprendre son langage, il faut être très savant… Savant, comme tu dis que sont tes Maîtres.

— Mes Maîtres ne comprendraient pas le langage de la forêt ! dit Hégyr…

Il s'interrompit sur cette réponse, qu'une imperceptible amertume avait accentuée. Un cri d'alerte le rappelait, ainsi que son compagnon, aux faits actuels.

Ils pressèrent le pas et rejoignirent le reste de la petite troupe.

Ils la trouvèrent, disposée en demi-cercle autour d'un amoncellement rocheux, où aboutissait une sorte de fossé étroit, bordé de talus, enchevêtrés de racines et de ronces. Sous les rochers, un trou noir s'ouvrait, comme une porte dont les montants étaient faits de blocs inclinés et retenus dans leur chute par un équilibre mutuel. Au-delà de ce seuil, on devinait qu'une galerie s'enfonçait assez profondément. Devant lui, la terre était marquée d'empreintes qu'Hégyr, cette fois, reconnut de lui-même.

— L'ours est là ! s'écria-t-il, très ému.

Yagh approuva, d'un signe de tête.

Il était beaucoup plus calme que son compagnon. Il considérait avec attention l'entrée de la caverne, réfléchissant. Il serrait dans sa main droite un épieu court, terminé par une large lame de bronze, et venait de suspendre à son épaule son arc, pour garder libre l'autre main.

— L'ours est là, répéta-t-il enfin. Il s'agit maintenant de le faire sortir.

Il arrêta d'un geste un des chasseurs qui s'était avancé et commençait de jeter de grosses pierres dans la galerie. Elles heurtaient les parois avec sonorité, mais tombaient à peu de distance, vite arrêtées par les détours de la muraille. Elles semblaient ne produire aucun effet, car rien ne bougeait à l'intérieur.

Yagh se hissa sur le talus et examina les alentours de l'abri de roches. Puis il redescendit et chercha d'où venait le vent.

Il dit alors :

— Le feu !

Hégyr ne comprit pas tout de suite. Mais les autres n'attendaient que l'ordre et se hâtèrent. En un instant, ils entassèrent devant l'ouverture de la caverne un monceau de broussailles sèches, cependant que l'un d'eux ramassait des mousses, des herbes mortes et de menues brindilles et en faisait une sorte de nid d'oiseau, à la base du bûcher.

Il s'agenouilla devant. Peu après, Hégyr le vit tirer de sa ceinture deux objets qu'il heurta avec force. Enfin, il se pencha, souffla… Une faible lueur orangée courut parmi les herbes, d'où s'éleva un nuage bleuâtre. L'homme se releva.

Un instant plus tard, la lueur avait grandi et, comme une chose vivante, jaillissait en grondant parmi les branchages. Quand la flamme fut haute, les chasseurs la couvrirent d'herbes fraîches. Une épaisse fumée s'en dégagea. Une partie en pénétra dans l'intérieur de la galerie.

Sans s'être concertés, les hommes étaient remontés sur les talus et solidement postés en s'aidant des grosses racines qui jaillissaient du sol. Ils avaient, pour la plupart, saisi leurs arcs et les tenaient prêts, une flèche en travers. Quant à Yagh, il n'avait pas bougé.

Hégyr était resté à son côté, ne sachant au juste que faire.

Mais le chef lui conseilla de s'éloigner et de s'abriter, comme les autres, et de les imiter en tout ce qu'ils feraient.

— Mais toi, demanda le jeune homme, pourquoi restes-tu seul ici ?

— Il faut quelqu'un pour barrer la route du fauve, s'il tente de fuir… Mais va vite ! Les instants, maintenant, sont précieux !

Hégyr obéit et se mit à l'affût, au-dessus du fossé. Cependant, oubli ou décision volontaire, il négligea de prendre son arc. Ses mains restaient vides. Il les appuya sur une branche basse, afin de se pencher pour mieux voir. Il était prodigieusement intéressé.

De longues minutes passèrent.

Une attente formidable pesa sur le silence de la forêt.

CHAPITRE XI

LA MORT DE L'OURS

Pendant un espace de temps qui parut interminable, on n'entendit que le crépitement du feu.

L'attention énervée de Hégyr s'attachait en vain à en analyser les phénomènes. Il s'émerveillait de cette force du fluide qui faisait éclater de grosses branches et dévorait tout ce qu'il touchait. Il aspirait avec plaisir l'odeur de la fumée. Il ne pouvait se défendre d'une joie enfantine à regarder les petits serpents de flamme courir. Mais bientôt il était repris par l'angoisse de ce qui allait venir. Et ses yeux se reportaient avec anxiété sur ce seuil noir, où quelque chose d'inconnu et de terrible demeurait caché.

Il essayait d'imaginer ce qui se passerait, la brusque sortie de la bête furieuse, son élan, son attaque probable. Mais les visions qu'il se forgeait restaient confuses. Il n'arrivait pas à se figurer l'aspect que pouvait avoir un ours, n'ayant pas assez d'éléments de comparaison dans sa mémoire, et ne pouvait chasser de son esprit, malgré les efforts de son raisonnement, le seul souvenir matériel qu'il eût du fauve : un lourd crâne aux os rongés par les siècles, incrustés de

calcaire, objet d'étude de son enfance et qui, en ce temps-là, lui faisait un peu peur.

Soudain, tandis qu'il méditait, la forme se réalisa devant lui, si inattendue, qu'il ne sut pas d'où elle venait, comme si elle s'était créée sur place. L'écroulement du brasier, un cri qui avait rempli d'horreur toute la forêt. La ruée d'une énorme masse brune, le sifflement des flèches, un bond de Yagh, tout cela paraissait s'être produit exactement à la même seconde…

Et tout cela, au même instant, s'était évanoui dans l'esprit de Hégyr. Parce qu'il n'y avait plus qu'une chose qui comptait à ses yeux, qui occupait, dans l'angle de sa vision et de tous ses sens, tout l'espace : Yagh et l'ours, corps à corps !

Il cria d'effroi. D'indignation, plutôt, car ce qu'il voyait lui paraissait profondément injuste. La lutte était trop inégale, le dénouement trop certain. L'homme dont jusqu'à présent il avait admiré l'audace et la force, semblait tout d'un coup transformé en enfant chétif. Le monstre s'était levé et le dépassait de toutes les épaules. Il semblait lui-même une sorte d'homme brutalement ébauché, lourdement vêtu de fourrures trop amples, uniquement fait pour tuer. Il poussait des hurlements qui déchiraient comme des griffes. Il était si puissant, que rien ne pouvait lui résister.

Quelques flèches l'avaient atteint, mais n'avaient fait qu'exaspérer sa rage. Ses bras s'étaient refermés sur l'homme, l'avaient ramené contre lui, comme pour l'étouffer dans sa toison, où il disparaissait à demi. Les chasseurs, étonnés par cet ennemi dont ils ne connaissaient pas les mœurs et dont l'aspect était effroyable, hésitaient…

Il sembla à Hégyr que l'ours fût devenu soudain gigantesque. Ses formes se brouillaient en une masse confuse qui masquait tout le ciel. Une odeur insoutenable s'en dégageait, en même temps qu'une sorte de rayonnement de chaleur moite. Un souffle rauque, qui était peut-être le râle de l'homme étouffé, marquait le rythme du temps. Depuis quand durait-il ? Jusqu'à quand durerait-il ?… Hégyr recevait toutes ces impressions sans en avoir conscience. Il ne savait pas qu'il était à côté du fauve. Il ne savait pas comment il y était venu, ni quel élan l'avait précipité, ni quel instinct lui dictait des actes dont il n'avait plus le contrôle. Dans toute cette confusion de délire, une seule chose nette lui apparaissait : un point du corps de la bête, un peu en dessous du coude gauche, et où il fallait enfoncer l'épée, enfoncer, jusqu'à la garde, en remontant !

Il ne reprit notion des événements et de lui-même, que lorsqu'il vit l'énorme patte griffue qui, par deux fois, l'avait frappé d'un revers, se relever encore pour s'abattre, puis retomber inerte. Un sursaut d'énergie lui fit pousser l'arme qu'il tenait de ses deux mains baignées d'un ruissellement pourpre ! La masse fauve chancelait. Il poussa encore. Elle tomba.

Hégyr demeura debout, considérant avec stupeur la lame reparue, fumante. Tout était rouge autour de lui. Il pensa : « J'ai tué l'ours ! » Mais cette pensée tomba en lui comme une pierre dans le vide, sans éveiller d'écho, sans rien atteindre…

Soudain, il se rappela Yagh.

Dès ce moment, l'ordre se rétablit peu à peu dans son esprit ; les faits, au lieu de se superposer hors du temps et de l'espace, reprirent leur rythme. Ce fut comme s'il s'éveillait.

Yagh était déjà emporté à l'écart par ses compagnons. Il vivait. Ses blessures étaient sérieuses, mais non mortelles. L'intervention de son sauveur s'était faite si rapidement, qu'il avait pu échapper.

Au milieu des acclamations qui saluaient sa victoire, Hégyr recueillit ces premiers renseignements. Bientôt après, on le conduisit auprès du chef. Leurs regards se croisèrent. Puis tous deux éclatèrent de rire, de ce rire qui, à l'un était familier comme la parole, mais que l'autre faisait entendre pour la première fois.

Une joie immense emplit le cœur de Hégyr. Jamais, dans son souvenir, il n'avait éprouvé une sensation d'une telle intensité, ni surtout d'une telle nature. Elle lui semblait presque plus physique que morale, comme un épanouissement de tout son être hors de lui, comme un rayonnement de sa chair. Il se répétait : « J'ai tué l'ours ! » Mais les mots, maintenant, reprenaient tout leur sens, le dépassaient même, car ils lui procuraient une satisfaction démesurée. Il continuait de rire en regardant le sang qui se figeait sur ses mains en écailles noires. Et il rit encore quand ses camarades vinrent essuyer sur sa face son propre sang, qui ruisselait de ses plaies.

— Tu m'as sauvé la vie, lui dit Yagh.

— Tu m'avais sauvé la vie, répondit-il. Et j'étais alors un inconnu pour toi, un étranger venu d'un autre monde, un ennemi possible, puisque tu ne savais rien de moi. Mon secours ne vaut donc pas ton secours !

— Il a demandé plus de courage, répliqua le chef. Je n'ai fait que relever un corps évanoui, et toi tu as risqué la mort pour me venir en aide ! Comment peux-tu comparer nos

actes ?… Mais il n'importe pas de les discuter. Nous avons vidé ensemble la coupe fraternelle et ceci resserre encore plus étroitement nos liens. J'en suis très heureux, Hégyr, car te voici maintenant des nôtres, indissolublement !

— Je suis des vôtres depuis que je l'ai juré, répondit, avec une gravité soudaine, Hégyr.

Cependant qu'ils devisaient ainsi, les chasseurs s'affairaient autour du cadavre du fauve. Ils l'avaient éventré, en arrachant les viscères. Puis ils firent un brancard, où ils l'attachèrent par les pieds.

Ensuite, ils préparèrent une civière pour les blessés. Mais Hégyr refusa de s'y étendre. Il se sentait capable de refaire la route. Une ardeur d'enthousiasme le soutenait.

Bientôt, le cortège se mit en marche.

Mais son allure était moins vive qu'au départ. La nuit le surprit alors qu'il était loin encore du but. On décida de camper.

L'installation du campement fut pour Hégyr un nouveau sujet de surprise. Malgré l'habitude qu'il commençait d'en prendre, il s'étonnait de voir toujours avec quels faibles moyens ces hommes obtenaient des réalisations difficiles, impossibles, eût-il dit, avant de les constater. Et il se demandait comment lui-même, avec toute sa science, pourrait se tirer d'affaire en pareil cas.

— Qu'on m'abandonne dans cette forêt, songeait-il, et je ne saurais même pas y retrouver mon chemin. Et pour ce qui est d'y récolter de quoi vivre, il n'y faut même pas penser !

Autour de lui s'édifiaient les abris de branchages. Une partie de terrain débroussaillé fut le centre de leur groupe-

ment. On y alluma un foyer. Peu de temps après, Hégyr aspira avec plaisir un parfum de chair rôtie.

Après le repas, les hommes allèrent s'étendre sur leurs lits de feuilles et bientôt s'endormirent.

Mais Hégyr ne pouvait trouver le sommeil. Ses blessures étaient plus douloureuses, par suite de la fatigue. Et, surtout, une impression morale des plus étranges le tenait éveillé.

Il se sentait enveloppé comme d'une étreinte par le mystère et la forêt nocturne.

Elle était plus puissante que toute la science des hommes.

Elle n'était faite que de choses inertes, sans âme, sans conscience, sans pensée, et pourtant elle était dominée par une pensée, par une conscience supérieures. Elle n'avait pas de volonté ni de but apparent, et pourtant c'est une volonté qui l'avait créée pour un but qui échappait à l'intelligence des êtres les mieux doués pour l'expliquer et le comprendre. Elle était antérieure à l'humanité et elle demeurerait encore, telle qu'elle existait aux premiers âges du monde, quand l'humanité ne serait plus rien qu'un peu de matière désagrégée dont elle reprendrait les éléments pour assurer sa survivance. Elle avait été cent fois anéantie pour laisser sa place à des œuvres conçues et réalisées pour être immortelles et qu'elle avait chaque fois remplacées avec la même sérénité patiente, reprenant ce qu'on lui avait pris et tirant de la destruction universelle les principes de sa résurrection.

Ici même, elle ensevelissait une ville. Des palais, des temples, des usines, des forteresses inviolables s'étaient emparés de sa propre substance pour se construire et avaient abrité des générations humaines qui n'avaient gardé d'elle

aucun souvenir. Elle n'était plus nulle part sur son territoire dépossédé. Mais ce qui était éternel en elle veillait ailleurs. Des germes invisibles perdus dans le vent qui passe, d'informes semences entraînées comme des déchets, dans un peu de boue, par des oiseaux errants, étaient venus retomber sur la terre conquise. Cela avait suffi. Ils l'avaient tout entière reprise. Ils l'occupaient maintenant comme s'ils ne l'avaient jamais quittée.

Toute cette vie de la forêt s'était refaite avec des choses mortes. Elle l'affirmait insolemment. Des effluves montaient de son sol, qui n'étaient que des émanations de choses décomposées, cadavres d'animaux retournés en poussière, cadavres de plantes retournées en poussière, poussières même redevenues d'autres formes de poussière où d'immenses forces latentes s'accumulaient en réserves pour s'épanouir une fois encore sous le soleil, tant que le soleil dispenserait sa chaleur. Mais à l'encontre de ceux qui l'avaient furieusement assassinée, dans la hâte d'être seuls à exploiter son domaine légitime, elle avait dédaigné de leur résister et de les combattre, sûre de son heure, et prête à se sacrifier encore, pour ceux qui n'étaient que des hôtes d'un instant, dans son éternelle hospitalité.

Maintenant qu'elle avait effacé leurs demeures, leurs abris, leurs murailles, elle redevenait pour eux la muraille et l'abri, la demeure toujours accueillante où ils pouvaient réfugier leur détresse et trouver leur subsistance, la maison maternelle qui avait été le berceau de leur enfance effarée et serait l'asile suprême de leur décrépitude. Et peut-être n'était-elle si terrible que pour qu'ils soient rassurés d'être protégés d'elle. Peut-être n'avait-elle tant d'ombre et tant de silence, que pour moins troubler leur sommeil.

Toute la nuit, Hégyr veilla, songea à ces choses.

Les braises du foyer s'étaient peu à peu éteintes sans qu'il pensât à les entretenir, et quand le vent de l'aube passa en chantant à travers les fougères, il ne souleva que des cendres froides. Mais le feu n'était plus utile, puisque la lumière le remplaçait et, bientôt, la tiédeur d'un doux matin d'été.

Les préparatifs du départ furent vite réalisés. On se remit en route. En tête du cortège s'avançaient les porteurs de la civière où Yagh se tenait assis, par force, car ses blessures étaient sérieuses, mais n'ayant rien perdu de son entrain et de sa gaieté. Hégyr marchait à côté de lui. Les hommes chargés du cadavre de l'ours venaient à la fin du convoi et se relayaient tour à tour.

Quand on approcha des lisières, le chef tendit à son compagnon un cor de corne qu'il portait au côté et lui dit :

— Souffle dedans, une fois, puis deux fois, puis trois fois encore. C'est le grand signal de victoire. Ils comprendront !

Hégyr exécuta l'ordre. Rythmiquement, le hurlement rauque traversa le silence. Quand sa dernière vibration se fut éteinte, on écouta. Un cri pareil, étouffé par l'éloignement, monta du fond de la vallée.

— Hâtons-nous maintenant ! dit Yagh.

La petite troupe repartit d'un pas plus rapide, comme allégé. Les paroles, les rires s'entre-croisèrent. Puis bientôt un chant s'éleva, un de ces chants sauvages que Hégyr ne pouvait entendre sans être secoué d'un frisson qui le galvanisait.

À l'orée de la forêt, tout le paysage se découvrit. Mais les chasseurs n'y virent d'abord qu'une horde tumultueuse

qui courait à leur rencontre, en poussant des clameurs de joie.

Un cortège triomphal se forma.

Bien avant qu'on fût arrivé au village, tout le monde aurait pu répéter par cœur le récit de la chasse, dans ses moindres péripéties, y compris un certain nombre d'enjolivements dus à l'imagination des narrateurs, renforcée par celle de leurs interprètes… Quand on fit halte enfin au milieu des tentes, l'ours était devenu un monstre de cauchemar et Hégyr un héros surnaturel.

On fit cercle autour de la bête morte ; et les petits enfants, épouvantés d'abord, s'enhardirent jusqu'à venir la toucher. Puis, une fois encore après cent autres, on acclama le vainqueur.

Hégyr, heureux, souriait en recevant ces naïfs hommages, serrait toutes les mains tendues, remerciait.

Soudain, une légère douleur le fit tressaillir. Quelqu'un, d'une caresse craintive, effleurait ses blessures.

Il leva les yeux, reconnut Ève.

Quand leurs regards se joignirent, elle rougit, sous sa peau plus blonde que l'or de ses cheveux.

— Ceci est encore pour mes soins, Hégyr, dit-elle avec timidité.

CHAPITRE XII

LES SORCIERS

Était-ce un homme ?

Il fallait un instant d'attention pour s'en convaincre, tellement ce corps trapu, aux bras trop longs, aux jambes trop courtes, cette face camuse aux angles saillants, donnaient une impression d'animalité. Mais le plus effrayant était ces yeux d'aveugle, entièrement blancs et qui, toujours fixés sur le même point de l'espace, semblaient y regarder des choses dont les yeux clairvoyants n'ont pas la notion.

L'homme était nu, des pieds à la tête. Mais ce n'était pas non plus du premier regard que l'on constatait sa nudité, masquée sous un enduit de couleurs où le rouge et le noir dominaient. Deux traits blancs, allongés du nez à l'oreille, complétaient l'horreur de cette face qui eût été grotesque si elle n'avait été épouvantable. Une étoile de même nuance marquait le front.

Hégyr s'irrita de la vénération craintive dont ce personnage était entouré.

À plusieurs reprises, il avait essayé de raisonner ses compagnons, de leur démontrer l'inanité de leurs croyances

superstitieuses. Mais bien vite il avait compris que ses arguments, non seulement ne convainquaient personne, mais nuisaient même à l'amitié et à la confiance qu'on lui témoignait. Il avait renoncé à la discussion.

D'autres raisons le retenaient d'exprimer son dédain au sorcier, et à ses acolytes. D'abord, ce n'étaient pas des imposteurs, en ce sens qu'ils étaient convaincus de leur pouvoir. Ensuite, ils l'avaient soigné, avec incohérence sans doute, mais avec un zèle si ardent que, plus d'une fois, ils étaient tombés au pied de son lit, ruisselants de sueur, épuisés, et l'écume aux dents. Une certaine nuit même, où tout espoir, paraît-il, était perdu, l'un d'eux s'était laissé vider à demi de son sang pour ranimer le moribond. Si tout ce dévouement avait été maladroit et fanatique, il en fallait tout de même garder reconnaissance, et n'y pas répondre par la dérision.

Enfin, Hégyr tenait à conserver la bonne entente avec les sorciers, parce qu'il désirait être admis dans leur cénacle et connaître quelques-uns de leurs secrets. Ces hommes, à n'en pas douter, savaient des choses ignorées du reste de la population. Ils avaient des traditions, une histoire, possédaient d'importants souvenirs d'un lointain passé. Et pour obtenir d'eux ces renseignements, il fallait gagner leur confiance. Les résultats qu'on atteindrait valaient quelques légers sacrifices d'amour-propre, simples témoignages de déférence, qui n'engageaient à rien.

Les sorciers eux-mêmes attendaient des confidences réciproques. Il ne leur avait pas été difficile de comprendre que Hégyr en savait beaucoup plus long qu'eux sur l'origine et la destinée des hommes et possédait une science qui avait d'indéniables pouvoirs. Mais ils étaient trop orgueilleux de

leur prestige pour faire les premiers pas. Ils attendaient d'être sollicités avant d'interroger à leur tour. En ce cas encore, on pouvait flatter leur vanité naïve, sans déchoir.

Hégyr, son premier mouvement de recul surmonté, se prêta donc de bonne grâce à prendre part à la cérémonie qui allait se dérouler en son honneur.

Il s'agissait de se rendre favorable l'esprit de l'ours qu'il avait tué. L'animal, selon la conviction de tous, était un dieu de la forêt, dont le corps seul avait été vaincu, mais dont l'âme continuait de vivre, d'autant plus redoutable à présent qu'elle était devenue invisible. Il fallait capturer cette âme en lui offrant un asile digne d'elle. Le sorcier voulait bien assumer ce rôle. Son propre corps deviendrait la demeure où l'esprit désincarné se réfugierait.

Autour du cadavre du fauve, il se mit à danser.

Sa danse reproduisait toutes les allures de la bête. L'homme ne l'avait jamais vue puisque ses yeux, dès toujours, étaient aveugles aux choses matérielles. Mais ses mains l'avaient longuement palpé et une sorte d'intuition, d'ailleurs peu facilement explicable, lui avait fait deviner son apparence réelle, avec autant d'exactitude que s'il l'avait longtemps observée.

Il dansa le fauve au printemps, quand il s'éveille après l'hivernage et rôde sous les branches où s'attarde la neige, à la recherche des proies misérables dont il nourrira son corps amaigri.

Il dansa ses courses par les matins d'été, quand il écoute dans la brise le bourdonnement des abeilles et se guide jusqu'à leur ruche pour y piller le miel.

Il dansa ses prudentes incursions vers le fond des vallées où jaillissent les sources, ses haltes essoufflées à l'abreuvoir, ses voluptueux plongeons dans l'eau fraîche, ses jeux ingénus, ses fureurs irraisonnées.

Il dansa ses chasses, ses patients affûts pour surprendre les chèvres, ses poursuites infatigables, ses exaspérations de brute quand la proie échappe, ses assouvissements forcenés quand il l'atteint, ses repos assommés quand il est ivre de carnage.

Il dansa ses combats.

Il dansa le combat unique. Il fut tour à tour l'homme, les hommes, courbés sur la piste, marchant vers la lutte suprême comme vers une fatalité. Et il fut le fauve endormi dans sa bauge, éveillé par la rumeur hostile, traqué par l'insidieuse fumée, bientôt fou de terreur et de rage, et se ruant.

Hégyr frissonna, comme toute l'assistance, du rugissement qui jaillit des entrailles de l'homme. Par suite de quelle divination ce cri était-il le cri même de la bête ? Il en avait trop le souvenir précis pour ne pas le reconnaître, dans son absolue identité.

Maintenant, l'ours est mort et c'est l'âme de l'ours qui rôde. Figure terrible, évoquée par quel pouvoir inconnu de l'imagination ? Ceci dépasse la raison des hommes. Il est des mécanismes secrets de la pensée dont l'analyse expérimentale ne saurait démontrer les rouages. Le sorcier est inconscient de ses gestes. Sa volonté n'y prend aucune part. Il obéit à des impulsions qui lui sont étrangères et auxquelles il ne peut résister. Tout son corps tremble et ruisselle, sa voix n'est plus sa voix, son visage n'est plus celui d'un homme. Si

Hégyr avait à sa disposition tels appareils de contrôle dont on s'est servi pour l'examiner lui-même, il verrait jaillir de ce corps des radiations non classées, enregistrerait sur des diagrammes des oscillations inconnues.

Il ne regarde plus. Il médite. Le drame, d'ailleurs, touche à son dénouement. L'homme, épuisé, s'est abattu sur le sol. Il est pareil à un mort. On ne perçoit même plus sa respiration.

C'est alors au tour de ses confrères de dérouler leurs incantations en présence de ce vivant cadavre. Des chants déchirants s'élèvent, scandés par de funèbres tambours. Puis le rythme peu à peu s'anime, s'exaspère, se brise bientôt en accès de délire. Et l'on sent passer dans l'air un tel souffle de vertige que Hégyr s'enferme le visage dans ses bras repliés, pour ne plus entendre et ne plus voir !

— Que mon frère vienne s'asseoir à nos côtés dans la maison magique. Nous serons heureux de l'y accueillir.

Hégyr entra.

C'était une vaste case circulaire, aux murs faits de troncs d'arbres, grossièrement équarris. Des peintures la couvraient, du toit au sol. Elles représentaient toutes sortes de figures d'hommes ou d'animaux. Beaucoup n'étaient que des formes géométriques. Mais dans plusieurs de celles-ci, on reconnaissait l'apparence des êtres qu'elles schématisaient.

Tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent sur un ensemble de cercles concentriques, dont chacun portait, à différentes places, un disque coloré. Ces cercles entouraient un disque

plus grand d'où partaient des rayons. Il était facile de reconnaître là une représentation graphique du système planétaire. Et cela n'eût rien eu d'invraisemblable si telles de ces planètes n'avaient été environnées de leurs exacts satellites et si l'une d'elles n'avait été entourée d'un anneau.

Il ne put retenir la question qui lui venait aux lèvres :

— Vous possédez donc des instruments qui vous permettent d'observer les astres, en les grossissant ?

Ils ne parurent pas comprendre ce qu'il demandait. Il interrogea d'une autre manière. Après un long et difficile échange de paroles, il finit par obtenir l'aveu que ces signes et leur disposition étaient un secret de magie transmis de générations en générations par leurs ancêtres et qu'ils les avaient toujours reproduits ainsi, sans bien savoir ce qu'ils signifiaient, sinon qu'ils correspondaient à tels astres du ciel dont le mouvement était indépendant de celui des autres constellations.

— Mais qu'est-ce que le ciel ? demanda Hégyr.

— Une voûte de glace, née de la grande banquise, dit le sorcier. C'est le premier loup qui l'a construite, pour se protéger du Serpent. Et les étoiles sont les trous par où le Serpent regarde la terre de ses yeux d'or, quand le soleil n'est plus là pour l'éblouir.

— Ainsi, pensa Hégyr ces hommes ont peut-être possédé une science égale à la nôtre, égale, au moins, à celle de nos ancêtres. Mais au lieu de la perfectionner, ils l'ont perdue.

Il continua d'interroger encore et n'eut pas de peine à se confirmer dans son opinion. Il n'était pas douteux qu'une ca-

tégorie privilégiée de la population s'était transmis l'héritage d'une civilisation avancée, mais en avait, l'un après l'autre, laissé tomber tous les trésors en chemin.

Un sentiment de profonde tristesse l'envahit. Pourquoi, pendant plus de cent mille ans, l'humanité avait-elle accumulé tant de richesses, puisqu'elles ne devaient, au bout de tous ces efforts, servir à personne ? Un hasard exceptionnel avait permis que quelques-uns, là-bas, de l'autre côté du monde, en fussent dépositaires. Mais combien de temps encore les garderaient-ils, et les feraient-ils fructifier ? Et qui sait même s'ils les possédaient dans toute leur valeur, comme ils le croyaient ? Depuis qu'il était ici, Hégyr avait pu se convaincre que la science de ses maîtres n'était pas toute la science, la Science absolue, définitive, ainsi qu'eux-mêmes le prétendaient. En ce qui concernait l'existence de ces autres hommes, ils s'étaient lourdement trompés. Ne pouvaient-ils pas s'être trompés ailleurs ? Une seule preuve d'erreur anéantissait leur infaillibilité.

Il reprit ses questions. Il était avide de savoir, d'approfondir, d'explorer cet univers nouveau où il s'était égaré, et où toutes les valeurs, morales et matérielles, avaient un sens différent. Le but de la vie est-il le bonheur ? Mais alors, ses compagnons d'aujourd'hui paraissaient au moins aussi heureux que ses frères d'hier. Et l'on ne pouvait plus dire, comme ses maîtres de philosophie le lui avaient enseigné, que le bonheur est l'absence de souffrance. Car les hommes du nouveau monde étaient dans un perpétuel état de souffrance et pourtant une éternelle joie rayonnait d'eux.

Mais c'étaient là des questions trop complexes pour tâcher de les élucider à l'instant même. Avant de construire des théories, il fallait rassembler des matériaux d'étude. La

première chose à connaître était le passé de cette race, son histoire, ses origines. En dépouillant les réponses qu'il obtenait de leur fatras de superstitions et de légendes, il espérait arriver patiemment à la vérité.

Ses interlocuteurs le renseignaient de bonne grâce et employaient tous leurs soins à le contenter. Il put ainsi réunir un certain nombre de preuves, de documents, qui lui semblèrent précieux. Mais eux-mêmes, en dévoilant ce qu'ils considéraient comme leurs secrets, paraissaient attendre des confidences réciproques. À mesure que la conversation se prolongeait, Hégyr en avait de plus en plus l'impression.

Pour les remercier de leur bon vouloir, il les encouragea à l'interroger à leur tour.

Le sorcier aveugle hésita un instant. Puis il se décida :

— Mon frère, dit-il, il est un grand mystère qui nous préoccupe, depuis que tu es ici… Nous n'osions pas t'en parler, parce qu'il nous semble terrible. Mais, puisque tu nous y invites, nous aurons maintenant ce courage… Voici : par suite de quelle magie prodigieuse les choses qui t'appartiennent ont-elles une voix ?

— Que veux-tu dire ?

— Ceci : Quand nos chasseurs t'ont recueilli, ils ont ramassé, près de toi, une sorte de casque. Et celui-ci, lorsque…

— Le casque ? s'écria Hégyr. Il n'est donc pas perdu ?

— Nous le possédons, dit le sorcier. Nous l'avons jusqu'à présent tenu bien caché, parce qu'il nous épouvante. Tous les soirs, vers cette heure, une voix sort de lui… Nous n'en comprenons pas le sens, mais…

— Donne ! Donne-le-moi ! s'exclama Hégyr avec une émotion violente… Aie confiance en moi… Je te dirai… Mais donne !…

Il prit avec un frémissement le heaume qu'on lui tendait et qui était demeuré intact. Il le coiffa fiévreusement.

— C'est vers cette heure, répéta le sorcier. Chaque soir…

Tous se groupèrent dans un religieux silence, et attendirent.

Hégyr avait peine à se maîtriser. Son cœur battait avec violence. Toute son attention se concentrait en lui-même, dans une vigilance à la fois pleine de crainte et d'espoir.

Un craquement imperceptible vibra à son tympan, comme une membrane qui se déchire…

— Hégyr ! prononça gravement la voix, la voix reconnue, la voie venue de l'autre face du monde : Hégyr, ce soir, comme tous les soirs depuis ton silence, à travers le silence et le néant de l'espace, je t'appelle, Hégyr ! J'ai confiance ! Je sais, je sens, que tu vis toujours… Où que tu sois, si loin que tu sois, si perdu que tu sois, au fond d'une immensité que j'ignore, j'attends que tu me répondes. Et j'attendrai toujours ainsi, et je t'appellerai toujours, tant qu'il me sera permis de t'appeler et de t'attendre encore, tant que je ne serai pas condamnée moi-même à me taire, tant qu'il ne me sera pas défendu d'espérer !

CHAPITRE XIII

Quand, dans la Cité souterraine, le Conseil des Anciens se réunit ce jour-là, convoqué d'urgence par le Grand Maître, chacun vit bien que celui-ci avait à faire de graves révélations, et que de soucieuses pensées le préoccupaient.

Il attendit que l'assemblée eût pris place. Et, négligeant cette fois le protocole d'usage qui réglait l'ouverture des séances, il aborda aussitôt le sujet dont il voulait entretenir ses compagnons.

— Depuis la nouvelle que nous a apportée cette jeune fille, dit-il, c'est-à-dire depuis que, par nos ordres, lançant chaque soir un appel dans l'espace, elle a réussi enfin à se faire entendre et répondre de Hégyr, bien des faits se sont passés. Vous n'ignorez pas que, dès que j'ai su que l'échange des messages était établi, j'en ai assuré moi-même le contrôle. Les révélations que pouvait avoir à faire l'exilé n'étaient pas de celles qu'on laisse se propager au hasard. Cette précaution était utile, comme vous allez le savoir.

— Nous le savons déjà ! dit, avec dépit, un des Maîtres. L'existence de ce peuple inconnu peut être considérée comme un affront à l'orgueil de notre science. Les siècles de recherches, de calculs et de déductions subtiles ont conduit nos ancêtres, et nous ont conduits à conclure que la planète

tout entière n'était qu'un astre mort, aussi mort que le monde lunaire… Nous vivons sur cette conviction depuis des milliers d'années. Et depuis des milliers d'années, la vie a continué de s'épanouir à la surface, narguant tous nos systèmes et toutes nos théories !

— Le dogme de notre infaillibilité est atteint ! s'écria un autre. C'est un coup dont il ne se relèvera pas.

— Il ne s'en relèverait pas, observa le Maître des Choses physiques, si quelqu'un dans notre peuple, possédait les éléments nécessaires pour le juger. Mais des problèmes de ce genre préoccupent peu l'opinion publique. Et pour ce qui est des théories en question, nuls autres que nous n'en ont affaire…

Le Maître de la Terre redressa avec effort sa taille courbée.

— Mon frère oublie les générations qui nous suivent ! s'exclama-t-il. Si le menu peuple s'inquiète peu, en effet, de nos opinions scientifiques, tout le collège des néophytes que nous abreuvons de savoir, goutte à goutte, en leur assurant que la source est en nous, tous ceux-là sont en droit de nous demander compte, maintenant que deux d'entre eux, au moins, connaissent notre erreur : Aniela et Hégyr…

— Hégyr est loin !

— Mais, l'autre, la jeune fille ? Que raconte-t-elle en ce moment à ses compagnes ? Et n'est-ce pas une imprudence de notre part, d'avoir justement choisi cette fiancée pour…

— Paix, mes frères ! Silence, je vous en prie ! interrompit le Grand Maître, d'une voix qui domina la discussion. Avant de vous quereller sur ces choses, écoutez-moi : si j'ai

à vous faire entendre des paroles d'alarme, j'en apporte aussi qui vont vous rassurer.

L'agitation se calmant sur ces mots, il reprit :

— Vous parliez d'Aniela et de ce qu'elle sait. Nous ne devons avoir au sujet de cette enfant aucune inquiétude. Sa soumission à la Loi est telle que, la Loi ne fût-elle que mensonge et tromperie, elle ne songerait même pas à la possibilité de la discuter. J'ai donné l'ordre à Aniela de garder le silence, et Aniela est désormais aussi muette que si elle était morte. Abandonnez donc toute appréhension à son propos.

— Nous tenons sa parole, objecta quelqu'un. Mais sa pensée ? Maître des Maîtres, comment soutiendras-tu le regard de cette enfant lorsqu'elle saura que l'ordre que tu lui donnes de se taire équivaut à l'ordre de mentir ?

— Elle ne le saura pas ! Sa confiance est telle, je le répète, que si elle s'aperçoit un jour d'une erreur dans l'enseignement qu'elle a reçu, elle la mettra sur le compte d'une leçon mal apprise par l'élève, mais bien donnée par l'éducateur.

— Mais Hégyr ?

— Quelqu'un l'a dit : Hégyr est loin ! Et puis, reprit le Grand Maître avec véhémence, que signifient ces questions ? Sommes-nous des enfants nous-mêmes pour nous inquiéter de la pensée d'un enfant ? Et sommes-nous désormais incapables de nous faire obéir ? Si Hégyr ne se soumettait pas, lui aussi, à la loi, ne saurions-nous pas l'y contraindre ? Qui donc jusqu'à présent ne s'est pas plié sous notre autorité ?

— Personne ! reconnut le Maître de la Terre. Mais alors, frère, d'où te vient, à toi-même, ton inquiétude ? Car tu ne peux nous la cacher…

— Elle a des raisons plus profondes, répondit le vieillard. Et c'est de cela que je suis venu vous entretenir. Laissons de côté cette dispute sans intérêt. Écoutez-moi.

Il rassembla quelques documents qu'il avait apportés, et reprit :

— D'après les renseignements que j'ai obtenus de Hégyr et les recherches qu'a faites à ce sujet l'un de vous, le peuple chez lequel s'est réfugié notre disciple a, avec nous, une commune origine. Mais nous avons évolué dans des directions opposées, et tandis que nous avons accru sans cesse le trésor de science et de culture hérité de nos lointains ancêtres, ces hommes ont gaspillé leur part et, à l'heure actuelle, l'ont presque entièrement perdue. Ce sont, au sens que nous attribuons à ce mot, des barbares. Et si nous ne considérons que notre état d'existence actuel, nous n'avons qu'à les laisser à leur barbarie. Nous pouvons les ignorer aujourd'hui comme nous les ignorions hier. Rien dans notre vie ne serait changé.

— Sauf la connaissance que nous pouvions avoir du monde, observa le Maître de la Terre.

— Tout progrès d'une science modifie la connaissance qu'on en avait, répondit le Grand Maître. Nous ajouterions un chapitre à notre livre, et nous serions riches d'une notion de plus… Mais il ne s'agit pas que de cela. Nous ne travaillons pas pour nous-mêmes, mais pour l'avenir. Et maintenant que nous savons que ces hommes existent, c'est

l'avenir de ce que nous avons considéré jusqu'à présent comme l'humanité tout entière qui est en jeu.

— L'avenir de l'humanité n'est que dans une civilisation toujours plus haute. Des barbares ne le compromettent pas.

— Ils ne le compromettraient pas s'ils n'étaient absolument que des barbares. Mais je vous l'ai dit, ils ont hérité de traditions qui furent les nôtres. S'ils n'en ont gardé qu'une faible part, le peu qui leur reste est, par malheur, ce que nous avons égaré ou négligé nous-mêmes…

— Ils le perdront à leur tour !

— Ils le perdraient si le monde se maintenait dans l'état où il est actuellement. Mais toute la question est là désormais.

« Je vous prie de m'entendre dans ce que je vais vous exposer.

Ils se groupèrent plus étroitement autour de lui.

Il continua :

— Si nous avons envoyé Hégyr vers ces lointaines découvertes, c'est parce que nous savions que l'histoire de la terre allait entrer dans une phase nouvelle et que notre planète allait parcourir un cycle d'âges pareils à ceux qu'elle a parcourus dans le passé. Nous nous sommes trompés sur le monde et la date de ce recommencement, parce que les faits ont devancé notre prévision. Mais nous savions bien que l'espèce humaine allait reconquérir la surface libre de la planète et y reprendre la même vie qu'autrefois. Seulement, nous croyions que nos descendants seraient les artisans de cette conquête, et notre seul but était de leur préparer le territoire où ils continueraient d'appliquer notre loi. Or, voici

que la place est prise et qu'une autre loi, absurde si vous voulez, mais solidement établie, la gouverne. La question, mes frères, est celle-ci : devons-nous tolérer cette loi étrangère, la laisser se développer, s'épanouir, conquérir le monde ? Ou devons-nous la refouler alors qu'elle est encore incertaine, la remplacer par la nôtre et reprendre possession d'un univers qui, tout entier, n'est pas trop grand pour nous seuls ?

— La réponse ne fait pas de doute ! s'écria le Maître de la Terre. Nous seuls devons gouverner le monde. Il nous appartient, et nous sommes responsables de sa destinée.

— À quoi nous aurait servi de progresser, pendant des siècles de siècles, dit un autre, si nous devions redescendre désormais plus bas que notre point de départ ? Nous avons soumis la matière à notre pouvoir. Nous faudra-t-il de nouveau dépendre d'elle ? Nous qui ne savons que commander, allons-nous être obligés d'apprendre à obéir ?

Un des Maîtres – celui qui était chargé de la direction des travaux dans la Cité – objecta :

— S'agit-il réellement de cette seule alternative ? En quoi l'existence de l'autre peuple nous empêche-t-elle de commander ? Nous sommes assez forts, je suppose, pour imposer notre puissance. Dès qu'ils en auront senti les effets, les barbares se soumettront. Il n'est pas besoin, pour cela, de les détruire.

— D'autant plus qu'ils peuvent nous être utiles, dit le Grand Maître. Pour cette adaptation à un genre de vie si différent du nôtre et qui sera celui des générations futures, qu'on le veuille ou non, il nous faut des initiateurs, ou si,

vous préférez, des sujets d'expérience. Qui, mieux que ces hommes, pourrait remplir ce rôle ?

— À condition de les maintenir toujours en infériorité, répliqua le Maître de la Terre. Mais on nous les a décrits comme farouchement indépendants, et orgueilleux de leur sauvagerie même. Accepteront-ils sans résistance notre domination ? Et sinon, comment les obligerez-vous à s'y plier ?

— En leur en démontrant les bienfaits. Quand ils comprendront qu'ils ont tout à gagner en observant notre Loi, ils ne refuseront pas de s'y soumettre.

— Je n'en suis pas sûr ! L'expérience cependant peut être tentée. Mais à condition, si elle échoue, d'employer la force !

— C'est-à-dire d'anéantir ceux qui résisteront ?

— N'est-ce pas ainsi qu'ont agi nos ancêtres avec notre peuple même, quand celui-ci, tout encore livré à ses appétits matériels, ne savait pas subordonner, au bien de tous, l'égoïsme individuel ?

— Ne souhaitons pas revivre de pareilles époques ! dit le Grand Maître.

Un vieillard, au visage empreint de sérénité, qui jusqu'alors avait écouté en silence, se leva.

C'était le Maître de la Justice. Il prit la parole :

— Ce temps fut implacable, j'en conviens, dit-il gravement. Mais ce serait une illusion de croire qu'il n'est plus. Ce serait surtout une dangereuse erreur de penser que la loi sans pitié qu'il appliquait est périmée. N'est-ce pas en son nom que nous avons condamné Hégyr ? Car l'exil où nous

l’avons envoyé équivalait à un arrêt de mort. Et nous l’avons exposé à la mort, non pas même parce qu’il nous résistait, mais simplement parce qu’il avait douté de nous !

— Hégyr savait ce qu’il faisait, répliqua le Grand Maître. Mais les barbares dont nous parlons ne sont pas responsables de leur ignorance.

— Ce n’est pas une raison pour laisser cette ignorance triompher ! reprit avec insistance le Maître de la Terre. Il n’y a pas d’accommodement avec notre Loi. La pitié, l’indulgence, pouvaient être admis aux temps où l’incertitude dominait le monde. Il valait mieux absoudre que frapper par erreur. Mais aujourd’hui nous connaissons notre but et nous devons tendre vers lui sans détours. Malheur à qui se met en travers de notre chemin !

— Malheur à qui est un obstacle au triomphe de l’homme sur la nature ! dit le Maître des Forces mécaniques. Chaque jour, nous nous affranchissons d’elle ; malheur à qui retarde cet affranchissement !

— Malheur aux barbares ! s’écria le Maître de l’ordre dans la Cité.

— Malheur à l’ignorance ! dit le Maître du Savoir.

— Malheur ! Malheur ! répétèrent un grand nombre de voix.

— Prenez garde ! répliqua le Grand Maître. Ne condamnez pas par dépit. Ne souhaitez pas de supprimer ces hommes simplement parce qu’ils sont un vivant témoignage de votre erreur !

— Je le répète, dit le Maître du Travail, il ne s'agit pas de les supprimer, mais de les soumettre. Ne sommes-nous pas tous d'accord sur ce point ?

— Sans doute ! Mais de quelle manière les soumettre ? Qui s'en chargera ?

— Hégyr ! dit avec force le Grand Maître. J'ai déjà pensé à lui pour ce rôle. Il a conquis l'amitié, la confiance des étrangers. Il n'est pas douteux, quoi qu'il n'en ait rien dit, qu'il ait su s'imposer à eux par la supériorité de sa science. Il est mieux placé que quiconque pour entreprendre la conquête pacifique du peuple qui l'a accueilli. Resté en communication avec nous, il n'agira que par nos ordres et devra nous rendre compte des résultats obtenus. À mesure que les événements se présenteront, ils dicteront notre conduite. Nous n'aurons qu'à nous faire obéir.

— De Hégyr, soit ! accepte le Maître de la Terre. Nous en avons le pouvoir. Mais, lui-même, saura-t-il se faire obéir de son peuple ?

— Il faudra qu'il le sache ! répondit le Grand Maître. Et, d'ailleurs, nous lui en donnerons tous les moyens !

CHAPITRE XIV

CETTE NUIT-LA…

Un cri farouche, au timbre grave, pareil à celui que les chasseurs tiraient de leurs cors de corne pour signaler le gibier, traversa le silence nocturne.

Hégyr, qu'un peu de fièvre, consécutive à ses blessures, tenait éveillé, se dressa à demi pour l'écouter. Puis, comme l'appel se renouvelait, de plus en plus âpre, exprimant une irritation grandissante, il se leva, vint au seuil de la tente, souleva la portière et regarda dans la nuit.

La lune était à son plein. Sa lueur baignait d'argent l'herbe de la prairie et, par contraste, teintait d'une étrange couleur, où le bleu se mêlait au pourpre sombre, les arbres de la forêt que l'automne commençait de rougir. Cette clarté semblait répandre sur les choses un vaste apaisement, comme si elle eût été solidaire du silence, son expression visible. Et le parfum mouillé qui montait du sol se mêlait à cette harmonie, faisait également corps avec elle. C'était, eût-on dit, une seule et même sensation, sous une triple forme, auditive, visuelle, olfactive. Hégyr en éprouva une vague émotion.

Une fois encore le cri vibra. Puis, de très loin, à peine perceptible à cause de la distance, une voix pareille répondit. Le jeune homme ignorait totalement ce que cela pouvait être. Il pensait connaître toutes les clameurs des animaux sauvages. Poussé par la curiosité, il s'avança.

L'impression de charme un peu inquiet qui l'avait saisi sur le seuil s'accentua, à mesure qu'il s'éloignait. Bientôt, même il s'y laissa entraîner, prit plaisir à cheminer ainsi sous cette lumière incertaine qui semblait se dégager des objets presque autant qu'elle leur venait du ciel. Au pied de la colline, le torrent étincelait, d'un éclat aussi vif que celui de l'astre. Et les masses de feuillage éclairées se détachaient sur les masses sombres en franges phosphorescentes, qui les délimitaient d'un trait de feu blanc.

Hégyr descendit la colline et traversa le torrent en sautant de pierre en pierre. Il pénétra dans la forêt.

À mesure qu'il s'était avancé, l'appel qui avait provoqué sa démarche semblait s'être reculé dans les profondeurs. Il comprit que ce n'était pas une illusion. L'être qui le proférait avait dû se déplacer, s'enfoncer sous la futaie où l'attirait peut-être l'autre clameur. D'ailleurs, ce cri le préoccupait moins qu'au début. Il avait fini par se convaincre que ce ne pouvait être que celui d'une bête fauve. Du moment qu'elle fuyait, il n'y avait plus de raison de s'en alarmer. Et cette promenade dans la nuit avait tant d'attraits qu'il était inutile de la troubler par de vaines investigations.

Cependant, les dramatiques souvenirs de la chasse à l'ours, qui avait eu la même forêt pour théâtre, ainsi que la crainte de s'égarer, lui faisaient inconsciemment suivre les lisières et leur rassurante clarté. Une ébauche de sentier y était amorcée, où ses pas s'engageaient naturellement. Il

éprouvait un grand bien-être de la fraîcheur qui l'enveloppait, après l'accès fébrile qui l'avait agité. Son inaction forcée lui avait été une fatigue ; la marche lui était un repos.

Maintenant, il atteignait une zone où les arbres étaient plus clairsemés, parmi de très hautes herbes, si blanches sous la lune qu'elles semblaient une brume épaisse étendue sur le sol. Le sentier y traçait un sillon d'un vert sombre que le regard pouvait suivre assez loin. Ce passage devait être habituellement fréquenté, pour avoir laissé une piste aussi nette. Cependant, Hégyr ne se rappelait pas l'avoir jamais suivi avec ses compagnons.

Comme il scrutait l'espace autour de lui pour s'orienter, il crut apercevoir, dans toute cette blancheur, une forme plus pâle encore qui se mouvait lentement, se courbait parfois jusqu'à disparaître, se relevait bientôt. Il continua d'avancer, distingua un être humain. Tandis qu'il approchait encore, un chant très doux, murmuré, parvint jusqu'à lui.

Il ne put réprimer un mouvement de surprise en reconnaissant la voix d'Ève.

Il s'arrêta, hésitant.

Que pouvait faire la jeune fille, si loin du village, seule, à cette heure ?

Depuis quelque temps, il la voyait tous les jours, le matin et le soir, selon le rôle qui lui était confié et la promesse qu'elle avait faite de venir panser ses blessures. Chacune de ces entrevues était un amusement pour Hégyr, à cause des ingénus bavardages de la visiteuse, qui le mettait au courant des plus menus faits de son existence et de celle de ses compagnons et qu'il écoutait en souriant, comme on écoute

le chant d'un oiseau ou le frisson d'une source, comme on écoute dans la solitude, la rumeur rassurante de la vie. Mais jamais, au cours de ces entretiens, Ève n'avait fait allusion à la nécessité ou à la possibilité même d'une telle sortie nocturne, dangereuse, malgré tout, dans ces parages. Il craignit d'être indiscret, d'avoir l'air de se mêler de ses actions. Il décida de revenir sur ses pas.

Mais au moment où il allait se retourner, il la vit se dresser de toute sa taille, regarder dans sa direction.

Et l'ayant aperçu, elle se mit à rire et lui fit signe.

Puis elle courut à lui, plus vite qu'il ne marchait vers elle. Quand ils se rejoignirent, elle riait toujours.

— Je t'attendais ! dit-elle.

Ce fut à son tour de rire.

— Tu risquais alors d'attendre bien longtemps ! répondit-il. Il a fallu une circonstance extraordinaire pour me donner l'idée de sortir de la tente. Et si…

— Quelle circonstance ? interrompit-elle.

— N'as-tu pas entendu, comme moi, ces sauvages appels ?

— Veux-tu parler du bramement des cerfs qui se provoquent ? S'il fallait chaque fois courir dans la forêt pour cela !

— Des cerfs ?… Mais j'ai rencontré souvent des cerfs, avec Yagh. Et c'est la première fois que j'entends ces cris.

— Naturellement, puisque les cerfs ne commencent leurs combats qu'à cette époque !

— Je l'ignorais. Mais tu as dû les entendre toi-même ?

— Sans doute.

— Et tu as deviné que la curiosité me pousserait à m'aventurer jusqu'ici ?

— Oh ! pas à cause de cela, Hégyr !

— Pourquoi, alors ?

Elle secoua la tête.

— À quoi bon t'expliquer ? Tu te moquerais de moi encore… Réponds-moi plutôt : comment te sens-tu de tes blessures ?

— Elles vont beaucoup mieux, grâce à tes soins, petite fille !

— Eh bien ! voici qui les guérira tout à fait, dit-elle, en désignant la gerbe qu'elle soutenait de son bras. J'ai pu enfin trouver les trois sortes de plantes qu'il fallait, et je les ai trouvées juste à l'instant favorable, en ce second jour de la pleine lune…

— Quoi ? s'écria Hégyr. Est-ce pour cette raison que je te rencontre, si loin de tous, à pareille heure ?

— Pour quelle autre raison serait-ce ?

— Mais n'était-il pas suffisant de venir, pendant le jour, et…

Elle eut un léger haussement d'épaules.

— Tu me surprends, Hégyr ! dit-elle. Toi qui sais tant de choses, et de si merveilleuses, sur tous les secrets de

l'univers, il est impossible que tu ne saches pas l'influence de la lune sur la destinée des hommes et de tous les êtres !

— Le saurais-tu vraiment toi-même, Ève ? À ton tour, tu m'étonnerais fort. Car tout ce que nous enseigne notre science, au point suprême de connaissance où elle est arrivée, est que, très probablement, cette influence existe, mais qu'il est impossible à l'homme de déterminer pourquoi et comment elle agit, et même en quoi elle consiste, et même si elle n'est pas une illusion !

— Alors, notre ignorance en sait parfois plus long que tout votre savoir, Hégyr, car ces choses-là sont, pour nous évidentes.

— Explique-les-moi donc !

Elle eut une moue d'enfant contrariée.

— Cela ne s'explique pas, répondit-elle. Je ne saurais pas d'ailleurs les mots qu'il faut dire pour exprimer ce que je sens au fond de moi comme une certitude… Et puis, les saurais-je que je n'aurais pas envie de les prononcer, pas plus que toi, je suppose, de les entendre.

— Mais… si !

— Mais non ! Ce sont des paroles graves, et j'ai justement envie maintenant de paroles joyeuses… Et, de plus, je veux que ce soit toi, Hégyr, qui me les dises !

— Est-ce aussi l'influence du clair de lune ? demanda en riant le jeune homme. Car, sans reproche, Ève, tu préfères généralement me raconter beaucoup d'histoires, avant de t'intéresser à une seule des miennes ?

— C’est parce que tu me parles de ton pays, de ta cité ensevelie sous la banquise, des tiens…

— Je te parle de ce que je connais, et ne réponds guère qu’à tes questions…

— C’est vrai ! Mais j’en sais assez, trop, déjà, sur ces choses, sur ces êtres, qui me font peur !

— Peur ?

— Oui. Ne demande pas pourquoi… Parlons d’autre chose !

— À ton gré !… Choisis le sujet de notre conversation…

— Ne saurais-tu le trouver toi-même ?

— C’est que j’hésite maintenant ! répliqua le jeune homme, en riant toujours. Je crains de te déplaire ou de t’ennuyer.

— Il ne me déplaît jamais de t’entendre. Quant aux sujets d’entretiens, il n’est pas besoin, je pense, de les aller chercher aussi loin que ton royaume de glace, lorsque ici même…

— C’est vrai ! s’écria Hégyr avec conviction. Jamais, autant que cette nuit, je ne me suis senti ému de la beauté de ce monde qui me devient, de jour en jour, plus familier. Mais il ne faut pas m’en vouloir si j’ai été long à le comprendre. Tout est si différent de ce que je connaissais !

— Et maintenant ?

— Maintenant, il me semble que j’ouvre sur l’espace des regards d’une sensibilité particulière, nouvelle, qui perçoivent des rayons, des formes, des couleurs, auxquels mes

yeux étaient aveugles. J'apprends à voir. Je découvre… Et, de plus en plus, je m'émerveille.

— Dis-moi donc ce que tu vois, Hégyr.

— Comment pourrais-je te l'exprimer, puisque tu le conçois mieux que moi-même, y étant mieux que moi, et depuis toujours, adaptée ? D'ailleurs, ce n'est pas simplement ce que je vois qui m'enchante ainsi, mais plutôt ce que je ressens. Cette lumière m'émeut comme une harmonie, ce silence me pénètre comme une chaleur, ces parfums qui montent de la terre me frôlent comme une caresse, et je ne connais pas assez les mots subtils de ton langage pour définir tout cela. Je suis heureux de vivre, Ève, et je ne sais pas d'où me vient ce bonheur.

— Est-ce la première fois que tu l'éprouves ?

— Je te l'ai dit, jamais autant que cette nuit. Combien de fois ai-je contemplé l'immensité lunaire, sans me sentir étreint d'un tel trouble. Une grande joie m'envahit et pourtant, j'ose à peine te l'avouer, il me semble que si je m'y abandonnais, elle jaillirait en larmes de mon cœur. Tout est si beau, tout est si pur ! C'est comme si cette lumière, au lieu de m'envelopper, émanait de moi-même et de toutes les choses, des arbres silencieux, des herbes vaporeuses, et de ta robe blanche, et des fleurs que tu portes, et de tes cheveux d'où rayonne une vapeur d'or !

— Hégyr !

— Ève, je suis content de t'avoir rencontrée. Peut-être la nuit me paraîtrait-elle moins splendide sans ta présence. Il semble que toute sa grâce soit concentrée en toi. Quand j'entendais ta voix, tout à l'heure, c'est comme si les branches de la forêt s'étaient mises à chanter. C'est comme

si les murmures du torrent s'étaient exprimés soudain par tes paroles humaines. Et lorsque tu dis que tu m'attendais, je crois maintenant te comprendre : mon délice eût été moins parfait si je l'avais éprouvé seul.

Il s'interrompit. L'appel farouche qui avait été la cause première de son excursion nocturne venait de retentir, tout à coup rapproché. Une fureur inexprimable s'en dégageait, un souffle de haine qui n'était pas tout à l'heure perceptible à travers la distance et qui, maintenant, s'exhalait comme une menace, d'un cœur inassouvi. Puis les halliers craquèrent, se déchirèrent. Une grande forme rousse en jaillit, franchit l'espace libre d'un bond prodigieux. Hégyr reconnut un cerf. Il fuyait, la tête haute, les bois renversés sur les épaules. Aussitôt derrière lui en parut un second, front bas, celui-ci, les empaumures pointées comme des lances, râlant de rage, une flamme de phosphore dans les yeux. Tous deux, en un instant, disparurent, évanouis dans les profondeurs noires.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Hégyr. Pourquoi l'un poursuit-il l'autre avec cet acharnement ?

— À cause d'elles, dit la jeune fille.

Elle désigna une harde de biches qui s'étaient timidement arrêtées sur la lisière.

— À cause d'elles ? Que lui veut-il ?

Ève répondit :

— Il veut le tuer.

CHAPITRE XV

DES PROBLÈMES QUE HÉGYR NE S'ÉTAIT JAMAIS POSÉS

L'aventure de la nuit avait laissé un trouble profond dans l'esprit de Hégyr.

Habitué au contrôle de soi-même, il essayait d'analyser les raisons de cette inquiétude et s'étonnait de n'en pas trouver qui lui parussent satisfaisantes. Tout cela était trop loin, trop différent de ce qu'il avait jamais éprouvé au cours de son existence dans la Cité. Là, tous les événements de la vie étaient tellement prévus, réglés d'avance, qu'ils ne laissaient de place à aucune surprise. Surtout, à aucune surprise de cette nature où tout était arrivé sous l'effet d'influences extérieures et fragiles, qualité de la lumière, degré d'humidité atmosphérique, émanations matérielles des plantes et du sol… De si faibles causes pouvaient-elles ébranler les forces de la conscience humaine à ce point ?

— Toute mon éducation a été de me donner la maîtrise, sur moi et tout ce qui m'entoure, songeait-il. Jusqu'ici je n'avais obéi qu'à une loi morale dont j'avais appris à connaître l'infaillibilité, ce qui me dispensait de tout contrôle et me procurait une sécurité parfaite. Ma pensée seule com-

mandait mes actes et ne se laissait commander que par une pensée supérieure. Mais qui aurait pu me faire prévoir qu'une petite variation dans la douceur de l'air ou le parfum de la nuit transformerait toute ma volonté, se substituerait à elle, prendrait la direction de mon corps et de mon âme, sans même me laisser le pouvoir de résister ?

Cette énigme, qu'il n'arrivait pas à résoudre, l'irritait. En même temps, le souvenir seul de ces événements lui procurait un indicible charme. Mais ce double sentiment était une nouvelle cause d'émoi. Des larmes lui montaient aux yeux, des sanglots lui étreignaient la gorge. Et tous ces signes de douleur n'étaient que l'expression d'une joie si grande qu'il ne la pouvait pas contenir.

Il se demandait d'où lui venait cet étrange bonheur. Jusqu'à son départ il avait été heureux pour ainsi dire sans s'en douter, à cause d'un parfait équilibre physique qu'aucun malaise n'avait jamais troublé. Il n'en avait eu conscience que plus tard, quand il avait appris la souffrance, au cours de ses épreuves.

Et voici maintenant qu'il souffrait encore, mais d'une telle manière qu'il préférait son état actuel à son ancienne béatitude impassible. Quelle était donc la nature de ce mal, pour qu'il lui semblât un bien si précieux ?

Il s'interrompit dans ses réflexions. Ève venait d'entrer sous la tente, comme chaque jour, pour lui donner ses soins. Sans savoir non plus pourquoi, il se sentit, plus que de coutume, content de sa présence. Il lui semblait que la jeune fille apportait avec elle, avait gardé sur elle, quelque chose de l'enchantement de cette nuit unique. Elle en dégageait la douce lumière, des plis de sa robe et du rayonnement de sa

chevelure ; et les fleurs qu'elle avait cueillies en exhalaient le parfum.

Il s'étonna du changement survenu dans sa physionomie. Elle était habituellement rieuse et insouciante. Et voici maintenant qu'elle paraissait grave. Mais aucune tristesse n'assombrissait son visage. On eût dit qu'une émotion pareille à celle qu'il éprouvait lui-même l'étreignait et s'exprimait dans son regard.

Au moment où il allait l'interroger à ce propos, une inexplicable timidité arrêta les paroles sur ses lèvres. Il se contenta de lui sourire. Elle baissa les yeux et, à son tour, parut gênée.

— Tes plaies sont presque guéries, dit-elle enfin, après avoir examiné les blessures. Mais c'est égal. Les herbes que j'ai trouvées dans…

Elle se tut brusquement, comme si elle avait craint d'évoquer les circonstances où ils s'étaient rencontrés. Elle acheva de le panser sans rien dire. Et il ne trouvait non plus rien à dire, pour rompre ce silence qui s'appesantissait sur eux.

Ce fut elle qui reparla la première, quand le traitement fut terminé.

— Je n'aurai plus besoin de revenir, dit-elle. Il faut laisser ces compresses en place pendant deux jours, sans y toucher, et la cicatrisation se fera toute seule. Mon aide, désormais, ne t'est plus utile, Hégyr.

— Je m'habituais cependant à la recevoir, répondit-il, en s'efforçant de rire. Et… comment expliques-tu cela ? Tu me

faisais mal, lorsque tu posais ces sucs brûlants sur mes blessures vives… et pourtant… j'en éprouvais du bien.

— Parce qu'ils te guérissaient.

— Peut-être… Mais ce n'est pas cela seulement. Je me rappelle, lors de mon premier accident, quand les tiens m'ont recueilli, inanimé… Yagh, alors, a voulu me porter secours. Il a pris beaucoup de précautions, mais, quand même… il m'a si bien torturé que je me suis éveillé d'un sursaut et que j'ai failli crier comme un enfant !

Ils rirent tous deux à ce souvenir. Ève observa :

— Les grandes mains de Yagh sont mieux faites pour briser que pour réparer ! Encore a-t-il fait preuve, avec toi, de prudence. Mais quand il veut se soigner lui-même, il se déchire !

— À ce propos, que devient-il ? Ses blessures étaient plus graves que les miennes.

— Aussi n'est-il pas guéri encore. D'autant moins qu'il n'a pas ta patience et entretient sa fièvre par sa permanente fureur d'être immobilisé. Il gronde toute la journée comme un loup.

— Qui le soigne ?

— Sa mère est auprès de lui, et son rôle n'est pas facile. Car dès qu'elle s'éloigne il l'appelle comme un nourrisson perdu, et dès qu'elle applique les pansements, il les arrache !

— Il est fort et brave, pourtant. Il devrait savoir se dominer !

— Il est comme tous les hommes de notre race, toujours prêt à la violence.

— Cependant, il m'a fraternellement secouru, et je lui dois la vie.

— Parce qu'il t'a trouvé évanoui et sans défense. S'il t'avait rencontré, en armes, sur ses terrains de chasse, peut-être les choses se seraient-elles passées autrement !

— Qu'aurait-il fait ?

— Il t'aurait provoqué et aurait cherché à te tuer, je pense.

— Me tuer, sans raison ?

— Empiéter sur son domaine aurait été pour lui une raison suffisante.

— Ne suis-je pas encore aujourd'hui sur son domaine ?

— Vous avez échangé les serments et, de plus, tu lui as sauvé la vie, à ton tour. Maintenant, il mourrait, sur un signe de toi.

— Je ne puis arriver à comprendre ces sentiments, murmura pensivement Hégyr, après un silence. Non pas, bien entendu, cette amitié que m'a vouée Yagh et que je lui rends avec la même fidélité ardente. Mais cette haine qui s'allume sans aucun motif, à la simple vue d'un être pourtant semblable à soi ! Que pouvaient craindre de moi tes frères, sur ce territoire dont ils ne connaissent même pas les limites ?

— Je ne saurais pas t'expliquer, répondit Ève avec douceur. Car, ajouta-t-elle ingénument, la première fois que je

t'ai vu je n'ai pas du tout ressenti de haine. Mais si j'avais été un homme, j'aurais agi sans doute comme tous les hommes, comme tous les mâles de toutes les espèces vivantes qui, dès qu'ils s'affrontent, sont prêts à s'égorger.

Brusquement, une scène du drame dont il avait été témoin en même temps que la jeune fille, la nuit précédente, revint à l'esprit de Hégyr.

Il revit la clairière, baignée de lune, les masses sombres du hallier, l'apparition soudaine des farouches bêtes rousses, acharnées à se poursuivre.

Deux mâles. Hier encore ils broutaient côte à côte les mêmes feuillages. Pourquoi cette inimitié subite ? Pourquoi cet ouragan de violence passionné, au milieu de la sérénité des choses ? Au moment où lui-même se sentait transporté d'affectivité et d'indulgence, pourquoi cette fureur frénétique ? Il avait senti la mort passer près de lui…

Non, décidément, ce qu'il découvrait chaque jour sur cette autre face du monde lui était aussi mystérieux que la révélation d'un univers inconnu !

Il aurait voulu approfondir cette question qui l'obsédait. Mais une hésitation le retint. Il lui déplaisait d'évoquer devant la jeune fille ces délires meurtriers, de l'obliger à en scruter les mobiles. Yagh était mieux désigné qu'elle pour parler de sang et de tuerie. Il l'interrogerait dès qu'il pourrait le voir.

Il s'efforça d'oublier ces visions sauvages, de renouer le fragile réseau de confiance heureuse où son esprit tout à l'heure était captivé. Mais il en reconstituait difficilement la trame, rompue comme si une aile noire l'avait traversée. Il

se sentit triste tout à coup, sans mieux s'expliquer les raisons de sa tristesse que celles de son bonheur.

— Je dois te quitter maintenant, Hégyr…

La jeune fille avait repris sa corbeille et sa cruche d'argile.

Mais elle demeurait là, pensive aussi, et incertaine.

— Pourquoi t'enfuir si vite ? dit-il, faisant effort sur lui-même pour reprendre un ton enjoué. D'habitude, tu me racontes tous les menus faits du village. Tu ne m'en as rien dit encore. Ne s'est-il passé aucun événement ? Nul chevreau ne s'est-il échappé ? Nul aigle n'est-il venu voler le poisson sous le nez du pêcheur ?

Elle secoua doucement la tête, sans répondre, toujours songeuse, froissant du pied une fleur qui était tombée sur le sol.

— Eh bien ? dit-il.

Elle se redressa, eut un geste du front qui rejetait loin d'elle sa rêverie.

— Non, répondit-elle, il ne s'est rien passé.

Il vit une ombre dure barrer son visage. Elle ajouta :

— Et puis, ce n'est pas l'heure de t'importuner avec mes humbles petites histoires.

— Que veux-tu dire ?

— Le moment n'est-il pas venu pour toi d'entendre d'autres paroles que les miennes, et d'y répondre ?

— Fais-tu allusion au message que j'échange chaque jour avec ceux que j'ai laissés là-bas, de l'autre côté du monde ?

— Les oublierais-tu aujourd'hui ! Leur voix, cependant, t'est chère !

— Comme peut être chère la voix de son propre sang… Séparée des tiens, Ève, renoncerais-tu à recevoir de leurs nouvelles ?

— Si les miens m'avaient chassée, je ne voudrais plus les connaître !

— Tous ne m'ont pas chassé.

— Mais tous t'ont laissé partir, cela revient au même !

— Il leur était impossible de s'opposer à mon départ.

— Leur était-il impossible de te suivre ?

— Tu ne connais pas les lois de mon pays pour parler de la sorte !

— Je ne connais que les lois de mon cœur ! Aucune force humaine ne pourrait me contraindre, Hégyr, quand mon cœur ordonne. Si j'avais un fiancé et qu'on l'eût exilé à l'autre bout de la terre, peut-être m'aurait-on empêchée de partir avec lui. Mais, à moins de me tuer, personne ne m'aurait empêchée de le rejoindre !

— Tu parles comme une petite enfant sauvage, qui ne sait rien des forces qui nous dominent, ni de l'immensité du monde. Mais pourquoi insister sur ce sujet qui t'irrite, sans que j'en devine la raison ? Ton doux visage, tout d'un coup, s'est durci, Ève. Pourquoi ? Je préférais ta gaieté, qui m'était

un apaisement. Serais-tu par hasard, comme tes frères, et sans plus de motifs qu'ils n'en ont, capable de haïr ?

Elle le regarda sans répondre, visiblement agitée. Puis, peu à peu, il parut qu'elle se calmait. Avec une légère contrainte, elle parvint à sourire et plaisanta :

— Je dis ce que j'aurais fait, moi, à la place de… des autres… mais je n'oblige personne à le faire, bien sûr !

Elle s'avança vers le seuil, se retourna :

— Adieu, Hégyr !

Il la vit disparaître, sans essayer cette fois de la retenir.

Il éprouva un bizarre sentiment de vide, de solitude, lorsque la portière retomba, l'enveloppant d'obscurité.

Seul, un filet de lumière passait sous ses plis, au ras du sol.

Il éclairait une fleur à demi écrasée, effeuillée dans la poussière.

Le regard de Hégyr s'y attacha longuement, tandis que, décrochant son casque d'écoute, il s'en coiffait, d'un geste machinal.

CHAPITRE XVI

LES LOISIRS DE YAGH

Yagh s'étira, puis bâilla, comme un loup qui a faim. Puis, sans transition, il se mit à rire de contentement, en montrant à Hégyr, venu le visiter, l'objet qu'il tenait à la main.

— C'est un ennuyeux travail, lui dit-il. Il demande trop de patience et de soins attentifs… Mais c'est égal, je crois qu'il prend forme et sera ce que j'ai voulu qu'il soit, quand j'aurai terminé.

— J'admire ton habileté, répondit Hégyr.

Il reconnaissait, dans ce morceau de bois grossièrement équarri, la vague silhouette d'un ours, telle qu'un enfant aurait pu l'ébaucher.

Yagh réprima une grimace de douleur, parce qu'un mouvement un peu brusque avait eu sa répercussion sur une cicatrice mal fermée. Il grommela :

— J'aurais plaisir de communiquer la vie à cette image, pour pouvoir tuer de nouveau l'être qu'il représente, en châtiment des tourments qu'il m'a fait subir ! Comment as-tu fait, toi, Hégyr, pour guérir aussi vite ?

— J'étais moins gravement blessé. Et puis, ajouta en souriant le jeune homme, je me suis peut-être laissé soigner plus docilement !

— À mon tour, j'admire ta sagesse ! C'est plus fort que moi, je ne peux pas rester en place !

Hégyr vint s'asseoir près de lui.

Il était visiblement préoccupé.

Depuis plusieurs jours, il avait reçu des siens une série de messages dont le dernier était un ordre formel. Le Grand Maître en personne le lui avait exprimé. Il s'agissait, sans délai, d'avertir ses hôtes de la décision du Conseil des Anciens : la soumission totale, sans conditions, du peuple de la Forêt au peuple de la Cité, son acceptation de la Loi unique, son obéissance absolue à la volonté des Maîtres. Et Hégyr ne savait comment faire admettre ce décret par son farouche ami, dont il ne connaissait que trop le caractère indompté.

Il cherchait un prétexte d'aborder la question et ne le trouvait pas.

Yagh, penché sur son ouvrage, y consacrait une attention de plus en plus soutenue. La sueur en perlait à son front.

— Je m'étonne, dit Hégyr, après un long temps de silence, que tu t'attaches avec tant d'ardeur à une besogne si différente de tes travaux habituels.

— Il faut bien que je m'occupe, dans mon inaction forcée. Je suis, depuis des jours, impotent comme un vieillard !

Cette remarque fut l'occasion de nouvelles injures adressées à la mémoire de l'ours. Hégyr les interrompit :

— Tu sais donc tout faire ? demanda-t-il.

— Quand la nécessité l'y oblige, un chasseur doit savoir tout faire. Que deviendrait-il, lorsqu'il est seul ?

— C'est là une étonnante vertu de votre race. Ceux de notre peuple ne sauraient aussi bien se plier à toutes les circonstances. Chez nous, chacun est spécialisé dans son métier et ne pourrait en exercer un autre, même peu différent.

— Cependant, toi-même, tu as dû, ici, accomplir des travaux auxquels tu n'étais pas préparé.

— Mais au prix de quelles difficultés et de quelles maladresses !

— C'est vrai que tu n'étais pas très habile à tes débuts, convint Yagh en riant. Et ce fut notre étonnement, d'abord, de te voir si savant en certaines choses et si ignorant en d'autres, beaucoup plus simples pourtant.

— Ma science vient justement de ce que je me suis voué tout entier à elle. Je te le dis sans orgueil, Yagh ; c'est à de telles méthodes que nous devons notre supériorité.

Le chasseur prit une pierre pour aiguiser sa lame et exécuta l'opération avec soin.

— Tu dois avoir raison, répondit-il évasivement.

On devinait que son esprit n'était plus à la conversation. Une sorte de fièvre l'avait saisi qui l'envahissait de plus en plus à mesure que s'affirmait son œuvre. La force d'un désir créateur l'animait, montait en chaleur à son visage, l'emplissait d'une joie comprimée.

Maintenant, il avait placé l'ébauche entre ses genoux, comme en un étau, et, à l'aide du couteau tenu à deux mains, abattait doucement les parties anguleuses, arrondissait les saillies, polissait les contours. Par moments, il s'interrompait, relevait le front, prenait une attitude pensive. Son regard se fixait dans le vide, où il paraissait contempler une vision de rêve. Puis, avec un soudain élan passionné, il saisissait de nouveau l'outil et faisait voler quelques menus fragments de bois.

Hégyr sentait que ses efforts pour engager l'entretien étaient inutiles. Son compagnon ne l'écoutait plus, pris tout entier par son labeur, qui n'était peut-être qu'un jeu.

Comment ressaisir son attention ? Comment lui faire connaître la décision redoutable ?

Tous deux se taisaient maintenant, l'un pour songer, l'autre pour réaliser sa songerie.

Le temps passait, rythmé par le grattement du grossier couteau, qui modelait la pensée de l'homme.

— Regarde ! s'écria tout à coup le chasseur.

Hégyr se redressa.

Et aussitôt, il éprouva une commotion qui lui arracha à son tour un cri. Puis il saisit l'objet que lui montrait son compagnon et le considéra avec stupeur.

Ce que Yagh venait ainsi de créer de ses mains était une œuvre d'art incomparable, une production de génie qu'un souffle de vie animait, à force de synthèse réaliste en même temps que d'enthousiaste spiritualité. Le don merveilleux que certains hommes uniques possèdent en naissant et qu'aucune éducation ne saurait procurer était dans cet

homme. Ce demi-sauvage, par la vertu d'un sens prodigieux dont il n'avait peut-être pas clairement conscience, s'élevait tout d'un coup au rang des maîtres les plus parfaits du savoir, ou, même, les dominait !

— Eh bien ? demanda le sculpteur, avec un rire d'enfant joyeux, reconnais-tu là notre ennemi ?

Hégyr ne répondit pas tout de suite. L'émotion l'oppressait. Et aussi tant de choses qu'il avait à dire. Enfin, il posa la main sur le bras de son compagnon :

— Qui t'a appris cela ? murmura-t-il.

— Mais personne ne m'a appris ! répliqua Yagh, riant toujours. Il m'a suffi de me rappeler, de voir, dans ma tête, l'image inoubliable, et d'essayer de la reproduire fidèlement. Ce n'est pas bien difficile. Il n'est pas besoin d'apprendre pour cela !

Hégyr ne pouvait détacher son regard de la statuette, qu'il gardait dans sa main. Un monde de méditations le sollicitaient. Mais plus haut encore parlait la voix de l'exigeant devoir.

— Écoute-moi, frère, dit-il. Si tu voulais, toi et ton peuple, te joindre aux nôtres, toutes les conditions de votre existence changeraient… Pour ta part, je suppose, débarrassé de tout souci secondaire, tu pourrais te consacrer exclusivement aux travaux qui te passionnent, sans te préoccuper d'autre chose, car tout te serait procuré sans que tu sois forcé de lutter pour l'obtenir.

Yagh tordit son couteau de bronze entre ses doigts. Les mots qu'il venait d'entendre lui semblaient fabuleux. Il n'en réalisait pas la valeur.

— Quoi ? dit-il après un instant de réflexion. Je chasserais, je pêcherais, tant que j'en aurais envie ? Mais cela ne peut emplir toutes les heures de l'existence. Le reste du temps, le passerions-nous en fête ?

— Pas exactement ! dit, en riant malgré lui, Hégyr. Je pense même, en toute franchise, que tu ne consacrerais pas tous tes loisirs à la chasse, car, autant que je puisse deviner la pensée de nos Maîtres, la chasse n'aura jamais, chez notre peuple, le rôle primordial que vous lui attribuez ici. Et d'autres tâches plus importantes vous seront probablement confiées.

— Par qui ?

— Je viens de le dire : par nos Maîtres.

Yagh abandonna la lame que ses doigts tortillaient, et, non sans quelque effort, se détourna pour regarder son compagnon en face.

— Je n'ai jamais eu d'autre maître que moi, affirma-t-il, d'un ton net. Veux-tu me faire entendre que je devrai désormais obéir ?

— Ce n'est pas obéir que de se soumettre à une sagesse supérieure qui ne vous donne d'ordres que pour votre bien.

— Mais nul ne sait ce qu'il me faut mieux que moi-même, Hégyr !

— Tu crois le savoir, frère. Mais ton désir ou ta simple fantaisie peuvent parfois te tromper. Tu t'en rends si bien compte que je t'ai vu souvent, avant d'entreprendre quelque chose, demander le conseil de tes amis ou de tes anciens.

— Cela m'arrive en effet, répliqua Yagh avec sincérité. Mais après qu'ils ont parlé, je n'en fais qu'à ma tête.

— Tu en as l'illusion. Mais tu oublies que tu es dominé, guidé, conduit, par des forces cent fois plus tyranniques que celles des hommes et auxquelles tu dois te soumettre servilement !

— Moi ?

En prononçant ce mot, le chasseur s'était levé d'un bond. Une souffrance aiguë le déchira. Il porta la main à son côté et se mordit furieusement les lèvres. Une flamme de colère passa dans son regard.

— À cet instant même, reprit Hégyr avec douceur, en se levant à son tour, tu viens de confirmer ce que je t'ai dit. N'es-tu pas dominé par la douleur, par la fièvre, par l'affaiblissement de ton corps, par toutes ces puissances invisibles et mauvaises qui te tiennent captif sous ta tente, et que toute ton autorité de chef est incapable d'asservir ? N'aimerais-tu pas mieux être commandé par des hommes parfaitement justes, qui n'ont pas d'autre but que ton meilleur destin ?

Yagh gronda entre ses dents :

— Les chiennes de douleurs dont tu parles, il est heureux pour elles qu'elles soient invisibles ! Car si elles prenaient devant moi une forme matérielle, j'en ferais des cadavres et des monceaux de cadavres, avec les mains et les ongles que voici !

— Nos Maîtres savent les vaincre, même sous leur état invisible, affirma Hégyr.

— Veux-tu dire qu'ils ont supprimé la souffrance ?

— Oui. Si tu avais reçu leurs soins, tu n'aurais jamais senti tes blessures. D'ailleurs, tu n'aurais jamais été blessé, car ils auraient mis à ta disposition des moyens de défense qui t'auraient rendu invulnérable.

— Comment se fait-il alors que tu aies été blessé toi-même et que tu aies souffert ?

— J'ai été blessé parce que j'étais loin d'eux et que, volontairement, je n'ai pas eu recours à leur aide. Et pour ce qui est de ma souffrance, elle était une épreuve nécessaire…

Avec une légère hésitation, Hégyr ajouta :

— Je n'ai pas eu à me plaindre de l'avoir subie.

Il reprit aussitôt :

— Et puis, Yagh, ce n'est pas seulement à la douleur que tu dois obéir. Mais tout, autour de toi, dans ce monde où tu vis, n'est que menace et domination. N'es-tu pas, à chaque instant, obligé de te plier aux exigences de la faim, du froid, de toutes sortes d'impérieuses contraintes qui te forcent à accomplir de pénibles et longs travaux, eux-mêmes détruits à mesure que tu les achèves, sans qu'un peu de répit te soit laissé ? Tu as mis des jours à fabriquer une arme, il te faudra des jours pour atteindre la proie à qui elle est destinée et que tu n'es pas sûr de vaincre. Il te faudra peiner encore pour l'abattre, la dépecer, la rapporter au camp, l'apprêter pour ta nourriture… Et, à peine partagée avec les tiens, il te faudra repartir à la poursuite d'une autre, et ainsi, toujours…

— Mais tout cela, interrompit Yagh, c'est la joie de la vie !

Hégyr sourcilla. La réponse l'avait frappé d'un léger choc, car elle avait éveillé en lui d'imprécises inquiétudes

qui avaient déjà sollicité sa méditation. Mais ce n'était pas l'instant de les analyser. Il avait un autre but à atteindre.

— Crois-moi, Yagh, reprit-il ; si j'insiste sur ce sujet, c'est qu'il est grave, et que des raisons pressantes m'imposent de te le soumettre. Je te supplie d'y réfléchir et de peser tous les avantages, tous les immenses bienfaits que tu pourrais, ainsi que tout ton peuple, retirer d'une fusion totale avec le nôtre. Votre existence, ici, est pleine d'incertitudes, de menaces, de dangers. C'est à l'abri de ces dangers et de ces menaces que je voudrais vous mettre tous. J'en ai même reçu l'ordre, je ne te le cache pas. Tout considéré, et après y avoir longuement songé moi-même, j'ai la conviction que votre intérêt est d'accepter.

Yagh demeura pensif.

Il était troublé par le mystère de la vie qu'on lui révélait et qui lui paraissait extraordinaire. Mais tout cela était trop loin de sa compréhension encore. Il avait besoin d'autres précisions.

— Il m'est impossible de décider seul, dit-il enfin. Ceci dépasse mes pouvoirs de chef. Je dois consulter non seulement les autres chefs, mais tout mon peuple. Quand ils seront tous réunis, tu leur parleras, veux-tu ?

— Si tu ne me l'avais proposé, je te l'aurais demandé, répondit Hégyr.

CHAPITRE XVII

HÉGYR PROPOSE

Depuis trois jours, l'espace n'était qu'un bourdonnement.

Cela avait commencé par une série de chocs rythmiques assenés par Yagh sur un gong de bronze, accroché au seuil de la tente. À ce signal, quelques chefs étaient accourus et le jeune chasseur leur avait exprimé la nécessité d'une convocation générale. Ils étaient allés répéter l'ordre. Bientôt, les premiers tambours avaient commencé de retentir.

C'étaient d'énormes tambours, faits d'un tronc d'arbre creux. On les frappait d'un maillet entouré de peau. Il s'en dégageait d'abord une rumeur sourde qui, peu à peu, s'amplifiait. Quand elle avait atteint son maximum, on continuait de heurter la caisse sonore par intervalles réguliers, selon un code. Les vibrations s'accordaient, finissaient par composer une harmonie sauvage, bientôt obsédante, qui pénétrait tout le corps, y prenait vie comme la palpitation d'un organe, se répandait jusqu'au bout des nerfs, débordait en rayonnements d'ondes qui s'élargissaient jusqu'au ciel.

Pendant les premières heures de ce tumulte, Hégyr avait eu la sensation d'une ivresse qui lui troublait les sens. Il se sentait attiré comme par l'appel d'une voix inéluctable. En même temps, il lui semblait que sa personnalité s'effaçait, se fondait dans la foule unanime, dont il entendait là battre le cœur. Il lui fallut un effort de volonté pour reprendre son entier contrôle. Il s'intéressa alors au spectacle nouveau qui se présentait à ses yeux.

Dès le soir du premier jour, des chefs de tribus qu'il ne connaissait pas commencèrent d'arriver au rendez-vous. Ils étaient accompagnés d'une troupe de jeunes hommes en armes, ainsi que de serviteurs chargés de fardeaux. Ils établirent leur campement dans la vallée.

Cela avait duré deux jours encore. Au lever du soleil, les tambours reprenaient leurs roulements. Dans les intervalles de silence, on en entendait d'autres, très loin, qui bourdonnaient sur le même rythme. L'appel s'étendait ainsi jusqu'aux limites des territoires habités.

Les deux versants de la colline, au-dessus du torrent, étaient maintenant couverts de tentes entre lesquelles circulait une foule animée. Hégyr s'étonnait du nombre des nouveaux venus. Encore n'étaient-ce là que les principaux notables des différents clans. Leurs costumes étaient variés. Des ornements barbares les surchargeaient. Presque tous étaient empruntés aux animaux : cornes, fourrures, plumes, dents, écailles, ainsi que beaucoup de colliers et de bracelets de métal. Des porteurs d'emblèmes accompagnaient les chefs. Il y avait aussi des hérauts pour annoncer leur arrivée, à l'aide de cors, de buccins, de sistres ou de tambours. Ceux du village se multipliaient pour accueillir ces hôtes et échan-

geaient avec eux des libations ou des saluts qui s'exprimaient par des heurts de lances et d'épées.

Le matin du quatrième jour, Yagh fit appeler Hégyr.

— Tous nos alliés sont réunis, lui dit-il. Ils sont prêts à t'entendre, va !

Le jeune homme sortit de sa tente.

Une angoisse l'oppressait. La veille encore, il avait reçu un suprême message des Maîtres. Malgré les observations qu'il avait cru devoir présenter, les ordres qu'on lui avait donnés étaient formels. Ils se résumaient en un mot : obéir.

Hégyr s'avança sur une plate-forme rocheuse qui formait une sorte d'estrade naturelle, dominant le plateau. Tous les auditeurs étaient groupés autour, en demi-cercle. Parmi eux, les sorciers étaient reconnaissables à leurs insignes. Tous attendaient avec impatience les révélations qu'on leur avait annoncées.

Lorsque l'orateur leva la main pour réclamer l'attention, il se fit un grand silence.

Alors, d'une voix lente et grave, Hégyr commença de parler.

Il évoqua la commune origine, aux racines profondes et lointaines, qui l'unissait à tous ces hommes, ses frères. Il rappela ce qu'on savait de leur histoire, dans un insondable passé. Il décrivit les voies divergentes qu'ils avaient suivies, au cours des siècles, les buts qu'ils s'étaient assignés, les notions qu'ils avaient acquises, les traditions qu'ils avaient perdues. Il montra dans quelles impasses s'étaient égarés ceux qui s'étaient fiés aux illusions trompeuses de la nature. Dans un tableau riche de frappantes images, il peignit l'âpre

existence de ces peuples de chasseurs, en lutte perpétuelle contre des forces hostiles, leurs efforts sans cesse renouvelés pour se maintenir sans progrès, leurs souffrances disproportionnées aux résultats acquis, leurs soucis perpétuels, et, après tant de vaines tentatives d'atteindre un bonheur qui reculait toujours, l'incertitude de leur destin.

Ils l'écoutaient avec émotion, surpris qu'il connût si bien leurs inquiétudes et qu'il les décelât avec une précision, une compréhension dont ils n'auraient pas été eux-mêmes capables. C'est vrai que leur vie était dure et sans récompenses, c'est vrai qu'ils avaient toujours peiné et toujours combattu sans jamais obtenir de définitifs triomphes. C'est vrai qu'ils avaient espéré toujours, sans jamais réaliser leurs espoirs.

Mais n'est-ce pas là le sort de tous les hommes ? Quel homme était-il donc, celui-ci qui parlait, pour sembler posséder le secret de ce bonheur, dont il commençait de laisser entrevoir la promesse dans les allusions de son discours ?

Hégyr, maintenant révélait l'organisation toute-puissante de la Cité.

Il remontait à ses fondations, lorsque le peuple, isolé peu à peu de ses semblables par la formidable extension des barrières glacées, n'avait dû son salut qu'à une rébellion totale aux lois naturelles, qu'à une acceptation unanime de se plier à de nouvelles conditions, déterminées par une science de plus en plus parfaite, de plus en plus indépendante, de plus en plus libérée des forces matérielles qui la subjuguaient et auxquelles elle avait apposé les forces, bientôt triomphantes, de la pensée et de la raison. Cela avait coûté bien des sacrifices, et des souffrances pires que celles que tous les autres hommes avaient subies. La lutte avait été si

âpre que la plupart des combattants y avaient succombé, au cours des générations. De toute une grande nation aux citoyens innombrables, une poignée de survivants avaient seuls pu se maintenir et, pendant de longs siècles, n'avaient pas été sûrs d'échapper à l'anéantissement. Mais aujourd'hui l'œuvre était accomplie, dans une victoire surhumaine. La douleur, la maladie, toutes les angoisses de la vie quotidienne à soutenir, étaient abolies. Les bornes mêmes de la mort étaient reculées et la mort n'était plus guère qu'un repos consenti à l'achèvement d'une carrière sans défaillance. Les hommes de la Cité avaient vaincu la nature. Et, au sein de cette planète imparfaite ils avaient créé un univers sans défauts !

Hégyr s'arrêta pour reprendre haleine. Une clameur saluait sa péroraison. Il apparaissait à ces barbares comme un être surnaturel, venu d'un autre monde, tout baigné encore d'une lumière plus puissante que celle du jour. Les chasseurs l'applaudirent, comme on l'avait applaudi lorsqu'il était revenu tout sanglant de sa bataille avec l'ours. Les femmes l'admiraient avec une sorte de ferveur mystique. Dans le groupe des sorciers, un frisson passa, pareil à celui qui les faisait trembler quand leurs opérations magiques se réalisaient.

Il reprit :

— Ce que je suis venu vous offrir, c'est l'union avec mon peuple. Nous ne pouvons plus vivre séparés, maintenant que nous connaissons mutuellement notre existence. Nous n'avons pas le droit de vous priver de notre aide et vous n'avez pas le droit de la refuser. La vieille terre, trop grande pour le peu d'habitants qui lui restent, est trop petite pour qu'ils s'en partagent la domination. Tous ses fils ne

peuvent plus vivre qu'en une seule famille, sous l'autorité de nos Maîtres, dont la Science nous garantit la sagesse, et dont la sagesse nous assure la bonté !

Il indiqua d'un signe qu'il avait fini de parler.

Il était haletant. Ce n'était pas l'effort de se faire entendre jusqu'aux derniers rangs de la multitude qui l'avait épuisé ainsi, mais toute l'émotion qu'il avait tâché d'arracher de sa poitrine pour la communiquer à l'assistance et dont il était encore vibrant jusqu'au bout des nerfs. C'était aussi l'anxiété du résultat qu'il allait obtenir. Car, il ne s'y trompait pas, ce qu'il avait fait n'était rien encore. Il connaissait la mobilité de leurs passions. S'ils étaient capables d'amitié, l'étaient-ils aussi de renoncement ?

Déjà les groupes se formaient, échangeant des discussions animées. On répétait ses paroles, comme pour les entendre une seconde fois, en pénétrer plus loin le sens. À des éclats de voix qui lui parvenaient, il devinait que l'accord n'était pas absolu sur leur interprétation. Et ce n'est pas sans alarme qu'il attendait le moment où des précisions lui seraient demandées.

Ses yeux se détournèrent pour chercher Yagh.

Le jeune chef, en raison de ses blessures, n'avait pu que se tenir assis au seuil de sa tente, à l'écart. Tout le temps que Hégyr avait parlé, il avait paru plus préoccupé d'observer les auditeurs que d'écouter l'orateur, dont il connaissait la pensée. Il avait suivi attentivement toutes les réactions. Mais à présent, il semblait les négliger. Son regard et, visiblement, toute sa pensée, s'attachaient ailleurs.

Hégyr chercha ce qu'il contemplait ainsi.

Il reconnut Ève, isolée aussi et pensive, sur l'autre bord du plateau.

Depuis les derniers soins qu'il avait reçus d'elle, il n'avait pas revu la jeune fille. Elle se tenait debout, le front penché vers le sol, dans la même attitude qu'elle avait, le jour de leur entretien, lorsque son pied froissait inconsciemment une fleur. Cette fleur que, sans savoir pourquoi, Hégyr avait recueillie, toute souillée de poussière, et gardée.

Il s'arracha brusquement à ses pensées. Des voix s'adressaient à lui. Quelqu'un demandait :

— C'est une alliance que tu nous proposes ?

— Plus qu'une alliance, répondit-il. Une fusion complète. J'ai comparé tout à l'heure notre Cité à une ruche. Vous seriez les abeilles de cette ruche, identiques aux autres, jouissant des mêmes privilèges, soumises aux mêmes devoirs.

— Sous quelles conditions ?

— Une seule, l'obéissance.

— À qui ?

— Comme les abeilles de la ruche encore, à une force suprême, unique, indiscutée, exercée sans doute par des hommes, mais par des hommes commandés eux-mêmes par la Loi suprême de la race, plus puissante que toutes nos volontés.

Aussi rapidement qu'un nuage d'orage monte dans un ciel pur, un courant d'opinions contraires se dessina. Hégyr n'en fut pas surpris. Il attendait ce revirement. Il l'avait même provoqué, dans sa hâte de conclure, talonné par la

mission qu'il avait ordre d'accomplir. Sachant que le dénouement était fatal, il était seulement pressé d'agir pour éviter un irréparable conflit.

Il ajouta rapidement :

— Je dois vous avertir que si vous n'acceptiez pas, les formidables puissances dont nos Maîtres disposent vous imposeraient leurs volontés. Mais je ne veux pas que cette menace s'exécute, et c'est pourquoi je vous supplie de m'entendre encore. Je vous le répète et je vous le jure, ceux au nom de qui je parle n'ont d'autre but que votre bonheur !

Des voix tumultueuses s'élevèrent. Une sourde fureur commençait d'y gronder. Le chef qui avait questionné les domina pourtant, pour demander encore :

— Si cependant nous refusions, que ferais-tu, toi qui te dis notre frère ?

— Tout, pour empêcher une lutte inégale et sans merci !

— Serais-tu avec nous contre les tiens ?

— Vous savez que cela m'est impossible.

— Serais-tu avec eux contre nous ?

— Vous savez que nous avons échangé les serments fraternels !

— Quel parti te resterait-il à prendre, alors ?

— Vous sauver, vous sauver malgré vous, vous convaincre d'accepter la soumission pour échapper à la servitude ! Je vous en prie, mes frères, écoutez-moi.

Hégyr, de nouveau, se tourna vers Yagh, espérant que son autorité l'aiderait à calmer le tumulte.

Yagh ne paraissait rien entendre.

Son regard n'avait pas quitté Ève, maintenant tombée à genoux et qui se cachait le visage dans les mains.

CHAPITRE XVIII

LA RUCHE EN ÉMOI

Pareilles à de monstrueuses bêtes de fer, les perforatrices creusaient, toutes seules, dirigées dans leur travail par des ondes invisibles, émises à partir de la Cité au moyen d'appareils dont les ingénieurs se contentaient de surveiller le fonctionnement.

La route qu'elles ouvraient était déterminée comme si elle avait été tracée d'avance sur une carte. À mesure qu'on avançait, les galeries naturelles, formées par des ruissellements d'eaux intérieures, étaient repérées et il n'y avait qu'à renverser les obstacles qui les séparaient les unes des autres. Parfois c'étaient de puissantes arêtes rocheuses que les machines effritaient et balayaient comme si elles avaient été de sable. Parfois la terre était meuble et la progression se faisait d'autant plus vite. Il fallait souvent modifier le niveau, atteindre par des puits des accès plus profonds ou remonter, au contraire, à peu de distance de la surface. Il arrivait même qu'on eût à passer à travers la couche de glace. Ailleurs, il fallait traverser l'eau au moyen de tubes qui s'allongeaient à la suite les uns des autres. Le plus souvent, la voie était libre, car le sous-sol terrestre est perforé comme une éponge. Certaines cryptes avaient une immense étendue

et le jour où on y atteignait marquait une avance considérable. D'après les calculs des géologues, on espérait atteindre au but en moins de six mois.

L'expédition avait été décidée par le Conseil des Maîtres, après qu'on eut connu la réponse d'Hégyr à l'ultimatum. Le peuple de la forêt n'acceptait aucune soumission à d'autres lois que les siennes. Il fallait donc le contraindre par force et, pour cela, entrer en contact avec lui. On ne pouvait songer à envoyer à sa rencontre une armée qui se fût avancée sur la banquise. Avec les engins mécaniques d'une puissance illimitée dont on disposait, il était plus simple de cheminer sous terre. On atteindrait ainsi les rebelles sans qu'il leur fût même possible de deviner d'où viendrait l'invasion.

En attendant d'être au but, on éduquait les hommes destinés à constituer les troupes de répression. Aucun n'était absolument préparé à ce rôle, car, depuis des époques oubliées au fond du passé, on n'avait jamais eu à envisager les possibilités d'un conflit. Mais personne ne se doutait qu'on aurait peut-être à livrer des combats analogues à ceux qui, dans une lointaine préhistoire, avaient ensanglanté la surface du globe. On possédait des moyens de contrainte tels que l'usage des armes, même les plus perfectionnées, qu'on employait autrefois, ne paraissait pas utile. Il suffisait de se montrer pour s'imposer. Ce qui semblait plus nécessaire était d'organiser d'avance la répartition et l'adaptation des peuplades vaincues. On introduirait avec elles, dans l'harmonieux fonctionnement de la Cité, des éléments de trouble et de désordre qui feraient l'effet d'un poison inoculé dans un corps sain. Il fallait en quelque sorte vacciner la civilisation contre l'influence nuisible de la barbarie et épargner à l'organisme supérieurement constitué une contagion

dangereuse, jusqu'au jour où les nouveaux assimilés seraient confondus dans la masse et ne seraient plus que des cellules vivantes, destinées seulement à en enrichir la vitalité.

C'était donc plutôt d'éducateurs que de soldats dont on allait avoir besoin. Et c'était plutôt parmi l'élite des citoyens que chez les travailleurs manuels qu'on devait les recruter. Mais là encore la sagesse des Maîtres se tenait sur ses gardes. L'exemple fourni par Hégyr les incitait à la prudence. Il était visible que le jeune homme, malgré sa haute initiation morale, avait été profondément ébranlé dans sa foi des principes infaillibles qu'on lui avait inculqués et ne se montrait que trop disposé à admettre qu'on en pût suivre d'autres. Son chaleureux, son suppliant plaidoyer en faveur des étrangers en était la preuve. Plus inquiétant encore était son silence depuis qu'on lui avait signifié la décision irrévocable. Pourquoi avait-il osé discuter ceux qu'il avait reçus ? C'était là un acte d'indépendance, presque de rébellion, dont les annales de la cité n'avaient pas eu d'exemple depuis des siècles. Et si cette âme exceptionnelle avait pu à ce point faillir, qu'en adviendrait-il d'autres, moins fortement trempées ?

Aussi, depuis le décret d'intervention, le collège des néophytes était-il soumis à un redoublement de discipline, à une sorte d'entraînement mystique qui ne lui laissait plus le répit de penser, l'enflammait d'une ardeur apostolique. Les imaginations s'exaltaient. Ce monde nouveau, dont on allait pénétrer l'inconnu, apparaissait déjà comme un décevant mirage, peuplé de souffrance et de misère, mais aussi d'illusions trompeuses dont les plus séductrices n'étaient justement que les plus dangereuses et, sous le charme de leur apparence, masquaient la servitude aux dominations

matérielles, la déchéance de la raison humaine, vaincue par la force aveugle des instincts primitifs.

De tous ces disciples prêts à se sacrifier pour la cause, le plus fervent était Aniela.

Elle avait une conception si haute des liens moraux qui l'unissaient à Hégyr qu'elle avait éprouvé un déchirement de tout son être lorsqu'à d'imperceptibles signes elle avait cru les sentir se relâcher.

Cette impression, aucune preuve réelle ne l'avait soutenue. Chaque parole de son fiancé, depuis son départ, n'avait été qu'un aveu de fidélité, d'espoir et de confiance. Mais à mesure que la séparation se prolongeait, il en avait confirmé la certitude par des expressions différentes. La modification avait été si subtile qu'il aurait été impossible de la définir et que la jeune fille ne l'avait même pas essayé lorsque les Maîtres l'avaient interrogée à ce propos. Mais dans les sentiments qu'on lui témoignait, elle avait démêlé on ne sait quels accents inhabituels qui l'avaient étonnée, comme si Hégyr avait parlé une langue étrangère ou plutôt comme si elle avait entendu des mots dont elle eût compris le sens, mais ignoré l'inspiration.

Elle était prête à tout pour le reconquérir. Mais, par l'influence de son éducation et de son tempérament personnel, elle ne comptait pour rien son initiative dans l'accomplissement de ce devoir. C'était d'ailleurs moins encore pour elle qu'elle agirait que pour l'esprit de la race. On pouvait tout attendre d'elle, à condition qu'on ne lui demandât que d'obéir.

Ce zèle de dévouement, chez ses compagnons comme chez elle, était entretenu par la fièvre d'action où se concentraient toutes les forces de la Cité.

L'incessant labeur des machines, poursuivant leur course à travers les entrailles de la terre, ouvrait chaque jour passage à des rumeurs étranges, à des souffles inconnus venus des profondeurs.

Une fois, les tunnels avaient débouché sur une ville ensevelie, peu à peu absorbée par les boues où elle avait été édifiée, voilà d'incalculables siècles. On en avait déblayé les rues pour tracer la route, observé en passant les dérisoires architectures. Au milieu d'une place qu'il fallait traverser, on avait dégagé une colossale statue de bronze, rongée par le temps, mais reconnaissable encore, représentant un personnage humain juché sur un être bizarre, à quatre pieds, un de ces chevaux qui vivaient aux temps anciens et qu'avaient su domestiquer les hommes. L'animal se cabrait, avec une apparence terrible, mais le cavalier demeurait calme, maîtrisant sa monture à l'aide de liens qui pesaient sur sa bouche et lui faisaient plier le cou. Une couronne de feuillages festonnés encerclait la tête de l'homme, par-dessus ses cheveux qui retombaient en boucles verdoyantes sur ses épaules. Il tenait de sa main libre une longue lame tranchante. Le cheval foulait sous ses pieds des cadavres, des blessés suppliants, des agonisants aux attitudes torturées. Et de toutes ces souffrances qu'il écrasait sans les voir, l'homme semblait éprouver un immense orgueil.

La gloire de son action ne faisait pas de doute, car on en avait répété la louange tout autour du bloc de granit qui servait de socle à la statue. Des bas-reliefs entassaient d'autres cadavres encore, des esclaves enchaînés, des prisonniers

conduits à coups de fouet derrière le char du triomphateur. Ailleurs, on le retrouvait sur un trône, dominant, du même visage hautain une troupe d'adorateurs agenouillés devant lui, touchant du front le sol, ou tendant vers lui des palmes, dans un geste de reconnaissance et d'amour. Sur la face postérieure du piédestal, se trouvait un globe terrestre où se contournaient des continents, dont une importante partie était revêtue d'or, indiquant sans doute l'immense empire sur lequel ce conquérant avait régné. Et devant le socle enfin il y avait une inscription reproduisant évidemment le nom du souverain et l'énumération de ses vertus.

Mais personne n'en pouvait déchiffrer le sens.

Une autre fois, les appareils de protection avaient sonné l'alerte, et le travail s'était brusquement arrêté.

Ceux dont c'était la tâche étaient partis pour l'enquête. Ils avaient trouvé les machines bloquées devant un abîme infranchissable, un gouffre béant au fond duquel bouillonnait un fleuve de feu. On devinait cette flamme liquide en communication avec le cœur même de la planète. Ou plutôt c'était un peu de la planète véritable qu'on découvrait là, un morceau de sa chair vive, révélée sous son insignifiante écorce de scories qui n'en est que l'enveloppe fragile, l'épiderme mort. Mais comme les hommes se penchaient pour surprendre les palpitations, un remous un peu plus violent l'avait agitée et un flot de laves avait jailli, comme un crachat d'écume, inondant les machines, emportant les hommes, soufflant dans les galeries une tempête de feu et d'effroyables clameurs. Puis tout s'était effacé sous l'écroulement des voûtes, et la nuit souterraine avait repris sa tranquillité.

La nouvelle de l'accident s'était répandue dans la Cité au milieu d'une émotion profonde.

C'était pour la première fois, depuis bien longtemps, que ces forces de la nature domptée, asservie, négligeable, se révélaient insoumises à l'homme et plus fortes que lui. On n'avait pas su prévoir leur attaque, ni l'éviter. Des hommes, des chefs, faits pour commander aux choses mêmes, avaient payé cette erreur de leur vie, dans des circonstances particulièrement horribles…

Au cours de l'expédition qui se préparait, cette catastrophe prenait presque le sens d'un avertissement.

Le peuple, cependant, n'en avait surpris que l'écho affaibli et sa confiance, d'ailleurs légitime, était trop solide pour qu'il ne fût pas aisé de la rassurer. Quant aux disciples isolés désormais dans une retraite inaccessible aux rumeurs du monde, ils n'avaient rien su. Les Maîtres seuls eurent à commenter l'événement quand ils se réunirent pour leur Conseil. Mais ce qu'ils purent dire ne fut que pour eux.

D'autres soins, du reste, réclamaient leur attention.

À mesure qu'on avançait on se rapprochait des limites de la banquise et de l'hémisphère habité, où l'action des saisons se faisait sentir. Jusqu'à présent, les travaux, commencés à l'époque qui correspondait à l'automne sur l'autre face du monde, avaient pu se poursuivre pendant tout l'hiver sans que le changement de latitude fût sensible. Mais on allait aborder le seuil des glaciers au début du printemps et il fallait alors avoir terminé les travaux de façon qu'on ne fût pas surpris par les changements provoqués par la fonte des neiges. L'obstacle apporté par le volcan avait retardé les

opérations. Il avait fallu envisager un long détour. On n'avait plus à perdre de temps.

Cette sorte de fièvre que ressentait confusément la Cité augmentait de jour en jour. On suivait par des graphiques, des signalisations de toutes sortes, la marche des opérations comme si l'on avait été sur les lieux mêmes. Si l'atmosphère physique était maintenue dans la même pureté essentielle par les moyens appropriés, l'atmosphère morale se modifiait. Ce n'était pas encore de l'inquiétude, ce n'était rien que pût définir l'analyse, mais ce n'était plus cependant la paix sereine des jours passés. On se sentait près du but et on commençait à s'apercevoir qu'on n'avait aucune notion de ce qu'il pouvait être en réalité. On perdait d'autant plus le sentiment de ce qui allait arriver qu'on faisait plus d'efforts pour le pressentir.

Cette vague angoisse atteignait Aniela elle-même, malgré la soumission passive et l'isolement où elle était maintenue. Les Maîtres ne lui confiaient plus le rôle de communiquer avec Hégyr. Ils le lui avaient retiré depuis le jour où Hégyr n'avait plus répondu et elle ignorait son silence. Mais elle attendait malgré tout, chaque soir, l'écho de la voix si chère et souffrait de n'en plus percevoir l'immatérielle caresse. Elle souffrait surtout de ne pouvoir exprimer tout ce qu'elle devait refouler et tenir secret au fond de son cœur.

Ce fut un matin, alors qu'elle songeait à cette fenêtre de la tour d'où elle avait vu son fiancé disparaître, qu'elle reçut l'avertissement dont allait dépendre sa destinée.

Le Grand Maître l'avait fait appeler.

Elle le vit, plus grave, plus impassible, plus puissant aussi, qu'elle ne l'avait jamais connu.

Il lui dit :

— L'heure est venue. Tout est prêt. Ceux qui sont désignés vont partir sous notre conduite. Et tu viendras avec nous !

CHAPITRE XIX

L'OFFRANDE DU CHASSEUR

L'échec de ses négociations avait été pour Hégyr une épreuve cruelle. Il en prévoyait les conséquences, et elles lui avaient paru si terribles qu'à plusieurs reprises il avait désespérément essayé encore de vaincre la méfiance de ses compagnons. Mais son insistance aurait fini par les rendre tout à fait hostiles. Les dangers dont il les prévenait leur semblaient des menaces. Et, d'autre part, l'idée d'une lutte à soutenir ne les effrayait pas. Au contraire. Ils rêvaient joyeusement de batailles et ne craignaient aucun ennemi.

Hégyr avait renoncé à ses tentatives. Peu à peu, les tribus avaient regagné leurs districts, en se déclarant prêtes à intervenir dès qu'on les appellerait. Le village avait repris son aspect de tous les jours et s'était remis à ses humbles travaux, comme si rien ne s'était passé. Et Yagh, ni aucun des chefs, n'avait plus jamais fait allusion à ces choses, ni même paru songer au destin formidable qu'elles avaient prédit, et qui s'avançait.

Des exigences plus immédiates occupaient l'attention. Les premières neiges n'avaient pas tardé à apparaître, vite fondues et suivies de jours ensoleillés, mais néanmoins pro-

phétiques. Il avait fallu se préparer à l'hivernage. Cela réclamait l'aide de tous.

Yagh se rétablissait peu à peu, mais ne pouvait accomplir encore ses grands exploits de chasse. En attendant, il dirigeait les travaux dans le village et aux alentours, et, prévoyant qu'en cela l'aide de Hégyr lui serait particulièrement utile, il l'avait prié de l'accompagner.

L'amitié qui unissait les deux jeunes gens n'avait subi aucune altération à la suite des événements qui s'étaient produits. Yagh avait compris que Hégyr agissait par ordre, mais restait inébranlablement fidèle à ses frères d'alliance. Il ne lui en demandait pas plus.

Cependant, il le surveillait. Non qu'il eût de lui la moindre méfiance, mais parce qu'il le voyait de jour en jour envahi d'une mélancolie qu'il s'expliquait mal, n'ayant pas lui-même l'habitude de s'inquiéter de l'avenir. Il n'osait pas poser de question à son compagnon, mais tâchait de découvrir les causes de son malaise. Avec sa simplicité d'âme, il les trouvait partout, sauf où elles étaient réellement. Et pour en détruire les effets, il s'efforçait d'imaginer de naïfs remèdes.

Un surcroît de travail en était un, à ses yeux. Sous prétexte que ses blessures lui avaient retiré une part de ses forces, il réservait à Hégyr les tâches les plus pénibles, avec la certitude d'agir pour son bien. Et comme Hégyr, s'apercevant de la manœuvre, finissait toujours par en rire de bon cœur, il voyait dans cette gaieté une attestation de son succès.

C'était le moment d'édifier les huttes de bois pour l'hivernage. Celles des années précédentes se retrouvaient

bien sur les emplacements de la vallée, car elles étaient de construction solide. Mais il en fallait toujours quelques nouvelles pour remplacer les plus anciennes ou celles qu'un accident avait détruites. Il y avait là de quoi s'occuper.

Il fallait d'abord abattre des arbres. C'étaient de grands pins rouges, aux fûts droits, lancés comme des flèches vers le ciel. On les attaquait au pied, à coups de hache, jusqu'à ouvrir une entaille en biseau qui déterminerait la direction de leur chute, guidée par des cordes attachées haut, maintenues de loin et s'opposant à angle ouvert. L'arbre s'abattait dans un grand fracas de branches. Une pénétrante odeur montait de sa blessure, un grand parfum vivant qui rappelait à Hégyr des heures de naguère, une certaine nuit d'automne, entre autres, toute baignée de clair de lune, où s'épanouissaient les dernières fleurs.

Mais Yagh ne lui laissait pas le temps de contempler les images de son rêve. La besogne n'était pas finie. Il fallait maintenant dépouiller l'arbre abattu de ses branches. Les cognées frappaient rythmiquement, tranchant net, faisant bientôt, autour de la tige rigide, un tapis épais de feuillages. Parfois, un hôte obstinément attardé sous leur protection s'en échappait quand il n'était plus possible de tenir, écureuil cramponné dans son nid, hibou effaré montrant, hors de son trou, une face indignée, mésanges grinçantes. Une fois même on vit bondir une martre. Yagh se jeta sur elle avec envie. Mais la bête agile lui échappa. Il exprima son dépit.

— Qu'en voulais-tu faire ? demanda Hégyr. Est-ce particulièrement bon à manger ?

— C'est très mauvais, dit le chasseur. Mais n'as-tu donc pas regardé la fourrure ? Il n'en est pas de plus belle, à cette

époque de l'année surtout. Et pour qui veut faire un don réellement bien accueilli, rien n'a telle valeur.

Hégyr ne remarqua pas que son compagnon l'observait avec curiosité en prononçant ces mots. Il était trop absorbé par son travail, où il était malhabile, mais qu'il voulait cependant exécuter de son mieux. Il y prenait goût et quand il réussissait à faire sauter d'un coup une branche assez forte, il souriait de plaisir. Mais la plupart du temps le fer de l'outil se coinçait en grinçant dans un nœud. Il fallait des efforts pour le dégager. C'était alors à ses camarades de rire. Et il se réjouissait avec eux.

Le tronc débité, on en traînait les morceaux sur la pente et on les faisait rouler. Ils tombaient en bondissant, comme si une vie impétueuse les eût animés tout à coup et culbutaient dans la vallée avec un claquement sonore. Quand on en eut entassé ainsi un certain nombre, les hommes descendirent à leur tour, et on organisa les chantiers.

Il fallait équarrir les solives aux dimensions voulues, creuser des entailles à leurs extrémités pour les emboîter les unes dans les autres. C'était un difficile travail. Hégyr en avait les mains tout écorchées. Mais il s'acharnait à sa tâche, qui le détournait de ses préoccupations.

De longs jours furent nécessaires pour achever l'opération. Yagh n'y assistait plus que par intervalles. Peut-être ses forces encore mal remises le trahissaient-elles. Cependant, comme Hégyr s'inquiétait de son absence, il apprit qu'il n'était pas resté au village, mais qu'on l'avait vu rôder dans la haute forêt, avec son arc et ses flèches. Le goût de la chasse l'avait repris, au moment où la neige avait réapparu. On retrouvait sa piste sur le sol blanc. Elle suivait d'autres

traces légères, des traces de bêtes furtives qui s'enfonçaient sous les halliers et qu'on perdait facilement.

Maintenant, on élevait les maisons. La plupart de celles qui étaient anciennement construites étaient déjà occupées. Le temps ne rendait plus la position tenable sur les hauteurs. On avait replié les tentes et chaque jour des convois descendaient dans la vallée pour s'abriter sous des installations plus confortables. Dans les demeures closes, les feux s'allumaient.

L'édification de la cabane était une œuvre où la science raisonnée de Hégyr suppléait à son défaut de pratique. Il s'agissait d'abord d'établir un soubassement, à l'aide de grosses pierres. Là-dessus, on dressait des pilotis, suffisamment élevés pour dépasser le niveau des plus hautes chutes de neige. Ils supportaient un plancher dont on bouchait les interstices à l'aide de mousse pétrie dans l'argile. Puis on dressait les murs. Ils étaient faits de troncs équarris empilés les uns sur les autres, embrevés aux retours d'équerre. Des chevrons posés transversalement soutenaient la couverture : un lit de branches garnies de leurs feuilles, sur lesquelles était étendue une couche de terre, puis un dernier revêtement d'herbes. Un trou y était ménagé pour le passage d'un grossier tuyau d'argile dominant une dalle qui représentait l'âtre d'une primitive cheminée.

Ces constructions étaient grossières et cependant Hégyr les trouvait accueillantes et intimes. L'odeur des bois résineux les embaumait. Elles étaient humbles, mais protectrices. Avec leur apparence trapue et comme accroupie, on les sentait capables de supporter de lourdes masses de neige et de résister obstinément aux furieux coups de vent de l'hiver.

Mais à cet état, elles n'étaient pas achevées encore. Un revêtement de bois couvrit intérieurement les murs, et, sur cette paroi, les ouvriers se mirent à tracer d'étranges peintures dont l'art, en quelque sorte inconscient, émerveilla une fois de plus Hégyr. La matière en était fournie par des argiles colorées, des graisses mêlées de cendres, de craie, de sucs végétaux. Elles représentaient des figures symboliques que le jeune homme avait prises d'abord pour des ornements géométriques, mais dont on lui expliqua le sens. Ici, c'était le signe du phoque, réduit à la face ronde et moustachue de l'animal, à ses pieds en nageoires, à ses gros yeux saillants. Il était un emblème d'abondance, assurait l'habitant contre les famines, lui promettait la satisfaction de ses appétits pendant toute la mauvaise saison. Ces chevrons ramifiés, c'était le renne, dont la chaude toison procure la chaleur et qui en garantit le privilège. Ce double disque étoilé qu'une barre verticale sépare, c'est le hibou, esprit de la sécurité. Et ceci enfin, ces deux bandes éployées, aux mouchetures noires, dominées par un profil aigu, c'est l'image du gerfaut blanc, dont le vol tout-puissant jaillit dans l'espace comme un triomphant élan d'amour.

— Cette demeure sera réservée à celui de nos jeunes hommes qui, au prochain printemps, y voudra conduire sa nouvelle épousée, dit le sorcier venu pour consacrer les emblèmes. Ne sera-t-elle pas un jour la tienne, Hégyr ?

Il ne répondit que par un geste évasif, redevenu tout à coup taciturne, sans s'en expliquer la raison.

Quand on eut terminé la dernière hutte et que tous les habitants eurent trouvé leur asile, l'hiver s'était déchaîné dans toute sa rigueur.

La neige était déjà à mi-hauteur des pilotis. Les bords du torrent s'obstruaient de glaces. On voyait passer dans le ciel des troupes d'oiseaux inconnus. La nuit, on entendait hurler les loups.

Hégyr, presque chaque jour, accompagnait les chasseurs pour assurer le ravitaillement du village en gibier. On s'attaquait surtout aux oiseaux d'eau, aux oies, aux canards, aux pluviers qui s'abattaient en bandes nombreuses et qu'on n'approchait qu'avec des ruses infinies. C'était une chasse passionnante, en raison même de ses difficultés.

Un jour, il réussit à tuer un couple de cygnes, après un patient affût. Il s'était attardé à les guetter et revenait seul, portant allègrement sa double charge et joyeux de son adresse. Quand il fut en vue du village, le soir tombait.

Comme il allait atteindre les premières maisons, il reconnut Yagh qui marchait devant lui. La fourrure de son vêtement était poudrée de neige, indiquant qu'il avait couru sous les branchages de la forêt. Il avait attaché son arc sur son épaule et tenait à la main quelque chose qui ne semblait pas être du gibier.

Hégyr s'apprêtait à l'interpeller, lorsqu'il le vit s'arrêter devant une des huttes qu'il reconnut aussitôt pour être celle qu'Ève habitait.

Yagh en heurta la porte et la jeune fille parut. Il lui tendit ce qu'il portait et elle poussa un cri de joyeuse surprise, d'admiration. Puis elle se mit à rire et, avec un geste d'effusion, s'empara de l'offrande du chasseur.

Une émotion violente, un choc qu'il n'avait jamais ressenti, étreignit le cœur de Hégyr. Il en éprouva un tel étonnement qu'il s'arrêta pour y réfléchir.

Un flot de sang lui était monté aux joues. En même temps il avait eu envie de s'élancer, de s'interposer pour empêcher quelque chose de s'accomplir, il ne savait quoi. Il se rappela que la même impulsion l'avait poussé, jadis, lorsqu'il avait vu Yagh aux prises avec l'ours. Mais, ce jour-là, c'était pour frapper l'ours et sauver Yagh. Tandis qu'aujourd'hui…

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Un tourbillon d'images en désordre traversèrent son esprit, si rapides qu'il put à peine les reconnaître… Sa main, armée d'un poignard, se levant sur l'ennemi… le flot rouge du sang jailli de la blessure… le visage terrible de Yagh combattant pour sa vie… soudain, le doux rire d'Ève… puis Yagh encore… puis, brusquement, un hallier de la forêt nocturne, et deux formidables bêtes rousses, un vent d'épouvante qui passe, la voix d'Ève qui prononce : « Il le poursuit pour le tuer ! »

Quel rapport tout cela a-t-il avec la situation présente ? Tuer qui ? Un rival. Qu'est-ce qu'un rival ? Qui est un rival, ici ? Il vient de reconnaître Ève, ses deux amis les plus sûrs. Ils rient ensemble. Ils rient, parce qu'il lui a donné quelque chose qu'il a été chercher pour elle dans les profondeurs de la forêt. Qu'était-ce donc ? Ou eût dit quelques lambeaux d'étoffe chaude, aux reflets violacés. D'étoffe, ou plutôt… ah ! oui, de fourrure ! C'étaient des peaux de bêtes… des peaux de martre, évidemment… Bien sûr, des peaux de martre. Voilà longtemps que Yagh est sur la piste des subtils petits fauves… Et voilà pourquoi Ève a paru si joyeusement surprise. « Un don toujours bien accueilli », a dit un jour le chasseur. Oui, oui, des peaux de martre… Et quand même, qu'est-ce que cela peut bien faire ? Et pourquoi toujours cette vision rouge devant les yeux ?

Hégyr relève le front. La porte s'est refermée. Et Yagh s'en va maintenant tout seul vers sa propre demeure. Ses mains sont vides. Il paraît pensif.

Ne faut-il pas l'appeler, pour lui montrer les cygnes, les beaux cygnes qui le réjouiraient comme s'il les avait abattus lui-même ?

Pas ce soir, peut-être…

Non, décidément, pas ce soir !

CHAPITRE XX

UNE TRÈS VIEILLE HISTOIRE

L'hiver a passé lentement, apportant avec lui ses labeurs et ses peines, et aussi ses joies graves et ses féconds enseignements.

Tour à tour, l'âme de Hégyr a réagi à toutes ces influences. Elles lui ont été nécessaires pour le sauver d'une crise morale où il avait failli succomber.

À force de s'observer, il avait cru voir clair en lui-même. Mais cette conscience qu'il avait prise d'un être intérieur dont il ne soupçonnait pas l'existence l'avait à ce point effrayé qu'il lui avait fallu tous les efforts de sa volonté pour se délivrer de cette sorte de possession. De vieux instincts, hérités d'un atavisme prodigieusement éloigné, s'étaient soudain rallumés en lui. Il avait eu beaucoup de mal à les éteindre. Il n'y avait réussi qu'en se les expliquant.

Il s'était étonné surtout du conflit qu'ils avaient suscités dans son esprit et dans son cœur. Jusqu'alors, l'affection qu'il portait à Aniela, fiancée à lui lorsque tous deux étaient presque des enfants encore, lui paraissait exclusive au point que nul sentiment analogue ne pût trouver place à côté. Il

avait été profondément surpris, épouvanté presque, lorsqu'une brusque révélation lui avait montré dans sa pensée une autre présence, moins affirmée sans doute, moins dominatrice, mais réelle tout de même, puisqu'elle avait été capable de le faire souffrir. Était-il possible qu'il aimât Ève ? Cette constatation effrayait sa raison comme si on lui avait démontré la coexistence de deux infinis.

Il en avait été si troublé qu'il avait cherché l'isolement. Il avait voulu surtout s'éloigner de Yagh, car l'ombre de haine qu'il avait senti s'interposer un instant entre lui et son compagnon le comblait de honte. Il se fuyait lui-même en le fuyant.

Puis, peu à peu, toutes ces émotions s'étaient apaisées. Il avait réussi à se convaincre. Si ces deux jeunes gens aspiraient à s'épouser, quel plus grand bonheur pouvait-on leur souhaiter l'un à l'autre, et n'était-ce pas leur droit strict ? Et n'était-ce pas le premier devoir de l'amitié que de s'associer à leurs vœux ?

Il était alors résolument revenu à eux, décidé à les aider même dans leurs projets, si cela était nécessaire. Mais à ce moment, il était retombé dans de nouvelles incertitudes. Ne s'était-il pas trompé sur leur compte ? Ne leur avait-il pas prêté des sentiments qu'ils n'éprouvaient pas ? S'ils avaient été d'accord, rien ne les empêchait d'annoncer publiquement leurs fiançailles. Il n'avait pas osé les interroger à ce propos. Mais puisqu'ils n'en parlaient pas eux-mêmes, c'est qu'ils n'y avaient jamais songé. Le seul fait certain, c'est qu'ils avaient été très vivement et très sincèrement heureux du retour de Hégyr… Pour le reste, le plus sage était d'oublier.

Il y avait place d'ailleurs pour d'autres sujets d'inquiétude. Le dénouement fatal approchait. Lorsqu'il se produirait, il faudrait employer toutes ses forces à en modérer la violence. Ce n'était pas l'instant de les dissiper en de vaines songeries.

Dans l'angoisse morale du jeune homme, il y avait une part de détresse physique. Il avait mal supporté la rudesse inattendue de l'hiver. Son corps n'était pas complètement habitué à ces changements de saisons, ces variations de climats, et il en subissait plus que tout autre les moindres influences. Par contre, l'éclosion du printemps fut en lui un épanouissement miraculeux.

Jamais, dans l'atmosphère la plus théoriquement parfaite de la Cité, il n'avait éprouvé pareille joie de vivre. Là-bas, le bonheur n'était fait vraiment que de l'absence de douleur, mais n'avait pas cette force positive, cette conscience d'exister que l'on ressentait ici. C'était comme une ivresse ; c'était comme une partie de soi-même qui jaillissait hors de son enveloppe charnelle, participait à la vie universelle, s'y mêlait en gardant la notion de sa personnalité. C'était un plaisir, un espoir, une tendresse qui n'avaient d'autres sources qu'eux-mêmes et où toute la terre s'abandonnait.

Cela était venu brusquement, un matin. La veille encore, un ciel sombre avait pesé sur la vallée, balayée d'un vent froid qui séchait mal les dernières boues que la fonte des neiges avait laissées dans les bas-fonds. Pendant la nuit, ce vent avait soufflé encore. Il avait paru s'apaiser un peu avant l'aube, au moment où Hégyr, agité jusque-là et ne pouvant s'endormir, avait enfin succombé au sommeil.

Lorsqu'il s'était éveillé, assez tard, il avait eu, sans le voir, la sensation du soleil. Il s'était levé. Et son premier regard, au-delà du seuil avait été un enchantement.

L'air était doux, comme attiédi par un soleil neuf, que tous les oiseaux de la forêt, soudainement ressuscités, acclamaient de toutes leurs chansons. Des fleurs avaient surgi de l'herbe nouvelle, se tendaient comme des visages vers la lumière, semblaient, à leur manière, chanter aussi, en vibrations de parfums qu'une oreille plus subtile aurait peut-être entendus sonores. Et tout ce qui était sensible n'était, en effet, qu'une seule harmonie, l'universel frisson de la vieille terre, éveillée, une fois de plus, sous la chaleur du vieux soleil.

Yagh et les siens partaient pour la chasse. Ils appelèrent Hégyr. Mais il refusa de les suivre. Il aurait eu horreur de tuer, ce jour-là. Toutes ces vies innocentes avaient droit comme lui à la lumière. Il se serait senti coupable de les en priver.

Mais quand, un peu plus tard, Ève passa à son tour, il courut à elle. Elle portait à la rivière, pour les laver, les fraîches toiles de lin qu'elle avait tissées pendant les veillées d'hiver. Il lui plaisait de l'accompagner et d'entendre son rire pareil à celui de l'eau à travers les cailloux. Déjà elle le faisait retentir, à cause du plaisir que lui causait sa venue.

Pour lui, il était désormais sûr de son cœur. Le sentiment qui l'entraînait vers la jeune fille n'était qu'une amitié toute fraternelle, une bonne camaraderie d'enfants heureux. Il se mit à rire comme elle, empli d'une gaieté pareille qui n'était autre que celle de ce radieux matin.

Les toiles s'éployèrent au fil du courant, en palpitations harmoniques à ses ondes. Ève les laissait se développer, puis les ramenait, les tassait, les frottait l'une sur l'autre, pesait de ses mains sur leurs rondeurs gonflées, les frappait d'un battoir. Il essayait de l'imiter, mais il s'y prenait si maladroitement qu'il s'éclaboussait le visage, les genoux, s'empêtrait dans les plis et qu'elle devait interrompre sa besogne pour rire plus à son aise. La fraîcheur de l'eau, encore chargée de la neige des hauteurs, les avait d'abord surpris. Mais maintenant une réaction se faisait, une chaleur les pénétrait jusqu'aux épaules, la rumeur du torrent les étourdissait. Ils auraient voulu s'y plonger tout entiers, se sentir faire corps avec cette onde mouvante, s'en aller avec elle dans son capricieux voyage, dont elle seule connaissait le but.

Quand le travail fut fini, ils étendirent les toiles sur l'herbe en fixant les coins avec de grosses pierres. Puis ils cherchèrent pour eux une place au soleil, à l'abri du vent, où leurs vêtements trempés pourraient sécher.

Ils remontèrent un peu sur le versant de la colline et vinrent s'asseoir au pied d'un rocher. La paroi de pierre réverbérait la chaleur et la concentrait en ce point, où l'on ressentait une impression de plein été. Les animaux l'éprouvaient comme les humains. Des lézards, éveillés de leur sommeil d'hiver, couraient et se pourchassaient le long de la muraille. De gros scarabées s'envolèrent en bourdonnant.

Hégyr s'intéressait à tous ces êtres qui représentent la vie dans ses formes primitives. Il lui semblait, en les observant, s'éloigner dans un passé prodigieux, retourner dans un monde encore à peine conscient de sa propre existence, un monde sans pensée, dont il avait la curiosité de surprendre les premiers balbutiements. Il aurait voulu étudier ces ani-

maux dans les moindres détails de leur activité. Mais ils étaient méfiants et farouches et quand il tenta de les regarder de plus près, ils disparurent.

— Pourquoi ont-ils peur ? demanda-t-il à Ève. Je ne leur veux pas de mal.

— Il n'en fut pas toujours ainsi, répondit-elle. Je sais là-dessus une belle histoire.

— Veux-tu me la raconter ?

— C'est que je ne me la rappelle plus très bien, dit-elle naïvement. C'est une très, très vieille histoire, si vieille que les plus anciens de la tribu l'ont eux-mêmes aux trois-quarts oubliée…

— Mais encore ?

— C'était dans un pays, du côté où le soleil se lève… Un pays si beau qu'il n'en est pas de pareil. Il était couvert de plantes merveilleuses, et peuplé de tous les animaux. Et tout cela appartenait à l'Homme et à la Femme, qui y vivaient seuls.

— Seuls ?

— Oui. Il n'y avait pas sur terre d'autres humains… Alors, comme ils n'avaient jamais fait le mal, tous les animaux venaient à eux et ne montraient pas de crainte. C'est ce que je sais le mieux de l'histoire, parce que j'aurais voulu vivre aussi dans ce temps-là. J'ai toujours souhaité que les douces biches viennent manger dans ma main. Mais elles ont peur de moi et se sauvent… Et puis, j'aurais aimé ce pays où il y avait toujours le printemps, un printemps comme aujourd'hui… Ne te sens-tu pas aujourd'hui plus heureux que les autres jours, Hégyr ?

— Si, répondit-il gravement. Il me semble que le bonheur pénètre en moi avec la lumière qui m'enveloppe. Je voudrais pouvoir retenir longtemps ces heures qui passent, empêcher le retour de la nuit… D'où nous vient cette joie si profonde, petite Ève ?

— Si tu ne le sais pas toi-même, comment pourrais-je le savoir ?

— C'est peut-être alors qu'il ne faut pas le chercher ! dit-il en souriant. Continue donc ton récit. Je prends, à l'entendre, le même plaisir que j'éprouve à respirer ces fleurs.

— Tu te moques toujours de moi !

— Je t'affirme que non. C'est la même candeur et la même innocence. C'est le même parfum. Je t'en prie, continue.

— Je voudrais bien, répondit-elle avec un grand sérieux. Mais je crois que je t'ai dit tout ce dont je me souvenais avec quelque précision… Pour le reste, c'est très confus dans ma mémoire… Je sais qu'il y a eu quelque chose avec un arbre… et puis aussi avec un serpent. Mais je ne me rappelle plus du tout quoi !

— Cependant, il doit y avoir une fin, dit-il en riant de tout son cœur. Pourquoi cet homme et cette femme n'ont-ils pas transmis à leurs descendants leur secret d'apprivoiser les êtres ?

— C'est parce qu'ils ont été chassés du pays merveilleux, Hégyr… Oui, par la faute du serpent ; maintenant je me rappelle… à moins que ce ne soit de l'arbre… L'arbre

leur avait donné la Science, toute la Science, celle du bien et celle du mal… et alors…

Elle s'interrompit, saisie d'un frisson brusque.

Ce n'était pas à cause du contact glacé de l'eau, tout à l'heure, ni à cause de l'air qui l'évaporait maintenant sur son corps. Hégyr avait eu le même tressaillement. Quelque chose avait passé sur eux, un souffle étrange, presque matériel, tenace, pénétrant, qui s'était refermé sur eux et resserrait sa prise. Ils se regardèrent avec stupeur. Et Ève lut une épouvante dans les yeux de son compagnon.

Lui seul avait compris.

Ce fluide qui les enveloppait, c'était réellement une force, un dégagement d'ondes vibratoires émané d'un appareil enregistreur mis en action par ceux de la Cité qui venaient d'atteindre au terme de leur voyage et qui, par ces sortes de palpes invisibles explorant l'espace comme le rayon d'un projecteur ou comme les antennes d'un insecte aveugle, cherchaient de tous côtés leurs proies !

Ils étaient donc là à l'affût, de l'autre côté des collines. Leurs persévérants efforts avaient abouti. Ils étaient prêts à engager la lutte. Ils étaient décidés à la prolonger jusqu'à la victoire. Leurs menaces n'avaient pas été vaines. Ils les réalisaient. Leur inhumaine volonté d'asservir la nature s'imposait, déjà triomphante. Avant même qu'on ait pu leur crier grâce, ils exigeaient !

L'étreinte se desserra, comme si elle avait hésité, peu sûre encore des impressions qu'elle transmettait. Hégyr et Ève s'enveloppèrent de leurs vêtements, émus soudain d'une incompréhensible honte…

Il leur semblait qu'une figure formidable, armée d'un glaive de feu, se fût dressée devant eux dans l'immensité et leur criât l'anathème. Elle leur reprochait leur éblouissante jeunesse, leur innocente joie de vivre, leur confiance en la douceur du printemps, leur sécurité dans la lumière. Elle les rappelait à leur sombre devoir humain de raison et de logique, qui doit tenir les sensations pour des illusions trompeuses et fuir le monde des apparences, qui n'est que mensonge et déception.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Ève. Est-ce la fièvre qui nous fait trembler ? Mais quelle fièvre aurait pu nous atteindre, dans ces eaux pures ?… Hégyr, réponds-moi… Rassure-moi, j'ai peur !

— Rentrons ! dit-il. Rentrons en hâte. Il faut alerter ceux du village et, au plus vite, fuir !

— Fuir ? répéta-t-elle. Pourquoi fuir ? Quel effrayant danger nous menace ?

Il ne répondit pas.

Il l'avait prise par la main et l'entraînait.

Elle se laissa conduire, éperdue de terreur.

CHAPITRE XXI

L'EXODE

L'arrière-garde de la horde s'était depuis longtemps effacée dans la poussière soulevée par ses pas que Hégyr, du haut du promontoire où il s'était posté, regardait encore, immobile, le point de l'espace où il l'avait vue disparaître et où commençaient de s'éteindre, en brumes violettes, les derniers flamboiements du soir.

Il lui semblait que quelque chose de lui-même, un moment unique de sa vie, s'en allait avec la troupe errante. Il lui avait fallu un effort de volonté pour ne pas la suivre, pour ne pas céder aux sollicitations qui l'en suppliaient. Mais sa tâche n'était pas finie. Et ce qu'il venait d'obtenir n'était que peu de chose auprès de ce qu'il avait encore à réaliser.

Avait-il au moins sauvé ses amis, en les faisant fuir ? Momentanément, oui, sans aucun doute. Dispersés sous l'abri des forêts, de l'autre côté des montagnes, il faudrait du temps pour que les appareils d'investigation les retrouvent, alors qu'ils les cherchaient encore dans l'ancien village déserté. Pour l'avenir, la certitude était moins grande. Mais d'ici là d'autres formes d'interventions auraient pu se produire. Et l'on avait en attendant la consolation d'espérer.

Quand l'ombre enveloppa les choses, il prit le chemin du retour.

Une satisfaction atténuait sa mélancolie. Ses compagnons s'étaient plus facilement laissés convaincre qu'il ne s'y attendait. Il s'était même étonné de la docilité de Yagh. Après un sursaut de résistance, le chasseur avait tout à coup paru comprendre le danger où il s'exposait inutilement et avait accepté de prendre avec les autres le chemin de l'exil. C'était un exemple de sagesse dont il n'était pas coutumier.

Peut-être l'angoisse de l'invisible menace avait-elle déterminé l'obéissance de tous. Chacun avait senti rôder autour de soi le fluide, comme on perçoit le rayonnement d'une chaleur. Cela avait été plus éloquent que des paroles. On avait compris, pour la première fois, la réalité d'une puissance presque surhumaine contre laquelle il était impossible de lutter. Sans pouvoir s'en expliquer la raison, on avait éprouvé une invincible inquiétude, analogue à celle qui trouble les animaux à l'instant d'une éclipse ou à l'approche d'un tremblement de terre, analogue aussi à ces paniques qui font soudainement fuir toute une armée, sans qu'aucun ennemi ait apparu.

Grâce aux chefs, la retraite s'était cependant organisée en bon ordre. Dès le soir, les cohortes s'étaient mises en marche par les sentiers de la montagne. Un guide les précédait. Puis venaient les enfants et les femmes, suivis des vieillards. On portait sur des brancards ceux qui ne pouvaient pas marcher.

Derrière se pressaient les troupeaux, que poussaient les hommes.

On avait marché jusqu'à l'aube. Puis, après quelques heures de repos on s'était remis en route pour ne s'arrêter qu'au milieu de la nuit. Le lendemain, une nouvelle journée avait permis de parcourir une distance que Hégyr jugea suffisante pour que sa présence ne fût plus utile. Il était préférable de revenir au-devant des siens, pour tenter une suprême intervention et, au pis aller, modérer leur action, si un conflit était inévitable.

Hégyr, en cheminant, songeait à ces choses. Malgré la nuit, il lui était facile de se diriger, car sa route était tracée par le piétinement de la horde. Même, au passage du col, on la distinguait comme une large bande sombre, au milieu du champ de neige persistant à ce niveau. Et à la lisière de la forêt, on la distinguait encore.

Mais quand il fut sous les arbres, il ne la retrouva plus. Il continua d'avancer cependant, sûr de sa direction. Puis, l'hésitation lui venant, il essaya de s'orienter. Il ne possédait plus aucun des instruments qu'il avait utilisés pendant son voyage, mais il pouvait se diriger d'après les étoiles, suffisamment visibles à travers les branches. Et l'éducation qu'il avait reçue de ses compagnons de chasse le servait utilement.

Il ne fit halte qu'au lever du jour, sous l'effet de la faim, plus encore que de la lassitude. Il lui restait quelques provisions qu'il consomma, au bord d'une source. Puis, malgré l'impatience qu'il avait d'atteindre son but, il jugea raisonnable de prendre quelque repos, s'étendit sur l'herbe et s'endormit.

Il s'éveilla, très dispos, au milieu du jour. Il se sentait plus rassuré sur le sort de ses compagnons. Tant qu'ils erreraient, comme il le leur avait recommandé, ils courraient

moins de risques. Les conditions de cette sorte de chasse n'avaient jamais été prévues dans les moyens d'action de la Cité, où aucune éventualité semblable ne pouvait se produire. Hégyr savait de quels appareils on s'était servi pour faire les recherches : ce n'étaient que les détecteurs utilisés d'habitude pour les explorations du sous-sol, à peine modifiés pour la circonstance. Ils pouvaient révéler l'existence et la position d'un village, d'un groupement humain sédentaire. Mais ils suivraient sans doute difficilement un but mobile. Et il semblait fort probable que les opérateurs n'avaient pas songé à tenir compte des possibilités d'un déplacement.

Hégyr reprit sa route.

Il s'était écarté de la piste pour atteindre l'eau et maintenant ne reconnaissait plus l'endroit où il se trouvait. Il décida de marcher en laissant le soleil à sa droite, ce qui, à son avis, devait le ramener dans la bonne voie.

Il avança résolument.

Mais, à mesure qu'il allait, son incertitude augmentait. Il ne retrouvait plus rien de ce qu'il s'attendait à revoir. Plusieurs fois, il s'arrêta, essaya de se repérer, de raisonner, se convainquit de ne s'être pas trompé, persévéra… Il lui fallut enfin constater son erreur et qu'il était complètement égaré.

Il en conçut un vif dépit.

À quoi lui servait tout son savoir si, en des circonstances si impérieuses, il devenait inférieur non seulement à un barbare, mais à n'importe quel animal ? Et que résulterait-il de cela, à présent qu'il était seul ?

Autour de lui s'appesantissait un silence qu'il avait jugé reposant d'abord et qui, soudain, se peuplait de mystère et

d'inquiétude. Il eût préféré y entendre une voix, une rumeur quelconque, qui lui prouvât une présence. Mais c'était l'heure chaude de l'après-midi où les oiseaux mêmes se taisent. Il se sentait perdu sans espoir de secours.

Comme pour augmenter sa détresse, la forêt devenait plus hostile, plus difficilement pénétrable. Jusqu'alors, il avait traversé une zone couverte de grands conifères, dont les aiguilles couvraient le sol d'un épais tapis, où la marche était glissante, mais que n'encombraient pas les végétations parasites. Peu à peu, les cèdres et les pins avaient été remplacés par des hêtres, des bouleaux dont les troncs clairs se dressaient au milieu de broussailles de plus en plus épaisses, qu'il était obligé de contourner, ce qui achevait de lui faire perdre sa direction.

Cependant ces obstacles, après l'avoir découragé, suscitaient chez le jeune homme une énergie nouvelle. Il lui fallait à tout prix sortir de cette impasse et ce n'est pas en désespérant qu'il y réussirait. La direction générale qu'il avait suivie pouvait l'avoir écarté de son but, mais n'en restait pas moins logique, d'après la position du soleil. Il serait peut-être obligé à un long détour, mais finirait bien par aboutir.

Il tira de son fourreau le poignard de bronze qu'il portait au côté et s'en servit pour ouvrir son chemin à travers les buissons.

Sa progression en était moins ralentie qu'il l'avait craint d'abord. Parfois, il atteignait des espaces plus dégagés qu'il traversait d'un pas agile. Ailleurs, des coulées tracées par les bêtes fauves lui facilitaient le passage. Il se rassurait de voir que le terrain s'abaissait, ce qui devait le conduire dans une vallée où il avait chance de rencontrer quelque cours d'eau, qui lui fournirait une indication.

De temps en temps, il s'arrêtait pour écouter. Mais c'était toujours le même silence. À l'approche du soir cependant, la forêt parut s'éveiller. Un souffle de brise monta des profondeurs, courut en bruissant à travers les feuillages. L'appel d'un coq de bruyère retentit au loin. Un fracas de branches révéla la fuite de quelque grand animal effrayé. Ce n'était rien qui fût d'une utilité quelconque en ces circonstances. Mais c'étaient des rumeurs vivantes, dont l'angoissante impression de solitude se trouvait atténuée.

Soudain, Hégyr tressaillit.

Une plainte vibrante venait de s'élever, une note grave et monotone, aux sonorités métalliques, qui traversa l'espace comme un profond soupir.

Il s'immobilisa, doutant de ce qu'il venait d'entendre.

Il ne s'était pas trompé cependant. Il avait trop de raisons de savoir…

Il avait reconnu le son d'un cor !

Le son d'un cor. Cela ne faisait aucun doute. Il n'était plus au temps d'ignorance où il confondait cette farouche clameur avec le bramement des cerfs. C'était bien le cri harmonieux et plein de la trompe de corne, à l'aide de laquelle s'avertissaient les chasseurs lorsque les nécessités de la poursuite les avait séparés. Si même cette supposition n'avait été absurde en l'occurrence, il aurait affirmé avoir entendu le cor de Yagh.

Un pressentiment douloureux l'étreignit.

Il pensa tout à coup que son compagnon pouvait bien être assez téméraire, assez follement et inutilement brave, pour avoir, lui aussi, repris le chemin du retour après avoir

assuré la sécurité de son peuple. Hégyr maintenant se souvenait que le jeune chef avait abrégé l'heure des adieux avec une désinvolture anormale chez cet être impulsif, qui exprimait toujours avec violence ses sentiments et qui avait semblé moins ému de la séparation qu'on eût été en droit de s'y attendre. À bien y réfléchir, il y avait même à ce moment une certaine gaieté malicieuse dans son regard. Plus de doute, il avait déjà pris sa résolution. Certain du refus, de l'opposition absolue de son compagnon, il avait jugé préférable de ne lui rien confier de ses projets et de venir simplement le rejoindre, quand il n'y aurait plus rien à faire pour l'en empêcher !

Mais en ce cas, alors, Yagh était en avant, plus à proximité du péril, puisqu'il avait suivi sans s'égarer la route directe. Et il avait dû en entraîner d'autres à sa suite. Il fallait les retenir, sinon tous étaient perdus.

Hégyr, de toutes les forces de son souffle, lança un appel. Mais sa voix n'avait pas l'ampleur de l'instrument. De plus, le son était monté de la vallée, dans des conditions d'audition meilleure, et porté par le vent. Il était inutile d'essayer d'y répondre. Il n'y avait qu'à se hâter dans la direction d'où il venait.

Hégyr se jeta à travers le hallier, sans souci de sa résistance. À plusieurs reprises, le signal se fit encore entendre. L'hésitation n'était plus permise : c'était bien le cor de Yagh !

On devinait qu'il venait de très loin. Et après une heure d'efforts désespérés, il fallut bien se rendre à l'évidence. Il s'éloignait de plus en plus et bientôt on ne l'entendrait plus.

Du moins, cet appel, évidemment émis pour attirer l'attention de Hégyr, dont le chasseur se croyait précédé, avait en partie atteint son but. Quand la nuit vint en effet, Hégyr avait retrouvé la piste. Sans songer à prendre un instant de repos, il la suivit.

À l'aube, épuisé, mais courant toujours, il reconnut où il se trouvait. Il ne devait plus être très éloigné maintenant de l'emplacement des huttes d'hivernage. Un faible grondement révélait la proximité d'une cascade, qui devait être la grande chute, en aval du torrent.

Une heure plus tard, il y parvenait. Il n'avait plus qu'à se laisser guider par la rivière. Le paysage, d'ailleurs, lui était de plus en plus familier.

Cependant, à mesure qu'il approchait du terme, le sentiment de sa fatigue l'accablait de plus en plus. Quand, au milieu de la matinée, il atteignit le gué où le souvenir des derniers instants de sa joie se mêlait à celui du premier avertissement de sa terreur, il chancela, d'émotion en même temps que de lassitude. Et il lui fallut un grand effort pour gravir la pente qui menait au village.

Il était désert. Mais du toit d'une hutte montait encore un filet de fumée. Il y courut. La porte était restée ouverte. Une table, entourée de sièges, portait les vestiges d'un repas. Le foyer achevait de se consumer. On avait campé là cette nuit.

Hégyr sortit, appela. Aucune réponse ne lui parvint. Tandis qu'il cherchait autour de lui, il reconnut sur le sol des traces fraîches. Elles se dirigeaient vers l'emplacement du campement d'été.

Rassemblant ses suprêmes forces, il se remit en marche, soutenu par une ardente volonté, aiguillonné aussi par l'inquiétude d'un malheur irréparable.

Quand enfin il arriva au but, à la fin de l'après-midi, il vit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Une lutte furieuse s'était engagée là. La terre bouleversée en portait les empreintes. Ses hommes, ceux du clan, en avaient rencontré d'autres, dont l'identité ne faisait pas de doute, et s'étaient battus avec eux. Il y avait du sang répandu. On voyait que des corps avaient roulé ensemble, dans une étreinte de mort, avaient été traînés. Des pierres arrachées, des arbustes brisés, révélaient l'acharnement de la mêlée terrible.

Mais soudain l'importance de ces indices disparut aux yeux de Hégyr. Un seul fait, d'une éloquence plus atroce, concentrait toute son attention.

Par terre, devant lui, à ses pieds, gisaient les tronçons d'un glaive.

À sa poignée de bronze cerclée d'argent qui figurait l'image d'un loup, Hégyr reconnut la grande épée de combat de Yagh.

CHAPITRE XXII

LE CAPTIF

La herse d'acier s'écarta avec un bâillement de mâchoire géante, découvrant l'abîme noir d'une galerie souterraine.

Au moment d'en franchir le seuil, Hégyr se retourna instinctivement pour contempler l'espace inondé de lumière. Puis il s'avança et les portes se refermèrent derrière lui.

Il fit une large inspiration. L'air qui pénétrait ses poumons l'envahissait comme une force. Il avait besoin de ce stimulant pour ranimer son énergie. L'effort qu'il avait fourni avait dépassé sa résistance. Il avait cru ne pas pouvoir arriver jusque-là.

Cependant, c'est sans difficultés, cette fois, qu'il avait trouvé son chemin. Comme il l'avait prévu, l'aboutissement de la voie creusée par ceux de sa race n'était pas très éloigné du camp.

Il en avait découvert l'accès en suivant la piste des vainqueurs. À sa grande surprise, contrairement à ce qu'il avait pu supposer d'abord, ceux-ci n'avaient fait qu'un unique prisonnier. Avec intention, très probablement.

L'habitude perdue des conditions d'existence de la Cité lui fit chercher autour de lui les gardes qui lui avaient ouvert la porte. Puis il se rappela que cette opération avait dû s'exécuter par quelque procédé automatique. Il continua d'avancer.

Une allée latérale s'illumina à son passage. Il comprit qu'il la devait suivre. Elle menait à une salle voûtée. Avant même d'y entrer, il eut conscience qu'on l'y attendait. Et il se sentit frissonner d'une appréhension insurmontable en songeant à celui qu'il allait trouver là.

Toutes les sévérités de sa discipline s'imposèrent à lui quand il se retrouva en face du Grand Maître. Jamais la majesté du vieillard ne lui avait paru si grande. Jamais il n'avait eu à ce point le sentiment de son humilité.

Il s'inclina comme si une main toute-puissante avait pesé sur son épaule et demeura là, un genou en terre, attendant l'ordre de se relever.

La voix souveraine emplit le silence :

— Tu avais juré d'obéir, disait-elle. As-tu tenu ton serment, Hégyr ?

Son corps se redressa légèrement. Mais son front resta penché sur le sol.

— J'ai obéi, répondit-il. Ma seule faute est de n'avoir pas su convaincre.

— Favoriser la fuite de ceux qui doivent se soumettre, est-ce une preuve d'obéissance ?

— Ils ne voulaient pas se soumettre ! Ils auraient résisté jusqu'à la mort. J'ai voulu éviter la mort à ceux qui m'avaient sauvé la vie !

— Qui te permet de juger qu'ils seraient morts ?

— Leur indomptable nature, Père ! s'écria le jeune homme en levant enfin les yeux. Je te supplie de m'écouter. Je suis un enfant plein d'ignorance, mais j'ai vu, j'ai entendu, j'ai compris ce que nul des nôtres, même les plus grands, même les plus sages, n'a jamais eu la possibilité d'entendre ni de voir. J'ai vécu de longs jours dans un monde qui n'est pas le nôtre. J'ai pénétré dans un univers inconnu. Je sais ce que personne ne sait et je voudrais pouvoir le dire !

— Orgueil ? murmura le vieillard.

— Non, Père ! humilité… Humilité de ma pauvre science devant un mystère qu'elle ne pouvait prévoir et que, si tu le voulais comme je te le demande à genoux, ta Sagesse seule saurait approfondir !

— Qui te dit que je ne l'ai pas déjà sondé ? répliqua le Grand Maître avec hauteur.

— Alors, ne dois-tu pas m'absoudre, puisque tu as bien vu que tout cela me dépasse ?

— Ce n'est donc qu'une raison de plus de ne prendre conseil que de nous-mêmes, Hégyr. Tu n'avais pas à décider.

— Si je suis coupable, il faut me punir, moi seul !

— En cela, non plus, tu n'as pas à juger… Mais ce sont déjà trop de paroles. Il n'est pas question maintenant de ton sort, ni d'apprécier tes actes. Cela viendra en son temps,

quand tu auras à en répondre devant notre Conseil. Autre chose presse, où tu n'as qu'à suivre nos ordres… Relève-toi. Écoute.

Hégyr se mit debout. Le Maître reprit :

— Nous avons fait un prisonnier. Un seul. Il suffisait. Tu le connais, sans doute ?

— Je le connais.

— Bien. Nous avons, tu le sais, les moyens de connaître les pensées de cet homme. Elles sont farouches et, comme tu l'as dit, indomptées. Il est doué pourtant d'une intelligence dont il ignore la richesse. Mais peu importe. C'est un barbare qui, actuellement, n'a d'autre valeur à nos yeux que la réserve d'avenir qu'il représente. C'est une force que nous voulons capter comme nous avons capté celles des éléments. Nous en avons le pouvoir matériel ; mais, par respect pour l'humanité qui est en lui, nous consentons à lui exprimer notre volonté. Or, si tous ses sentiments nous sont accessibles, lui ne saurait nous entendre. Tu aurais pu, tu aurais dû, pendant le temps que tu as vécu près de lui, lui enseigner les éléments de notre langage. Tu as préféré t'abaisser à parler le sien. Soit. Il te reste à utiliser cette connaissance. Tu vas aller trouver cet homme et lui dicter nos volontés.

— Ne les connaît-il pas depuis longtemps ?

— Il ne les connaît pas toutes. Nous avons pu les préciser, en prenant contact avec lui. En outre, il ne s'agit pas, comme tu as eu jusqu'à présent la faiblesse de le faire, de proposer, mais d'imposer.

— Et s'il refuse encore ?

— J’ai dit : d’imposer, répéta le Grand Maître.

Hégyr s’inclina.

Après un temps de silence, il demanda :

— Que dois-je faire ? Que dois-je dire ?

— Tous nos ordres sont inscrits là, répondit le vieillard en lui remettant un pli fermé. Tu en prendras connaissance en présence du captif. Tu les lui commenteras. Si, comme il est à prévoir, il se révolte, tu useras des moyens de contrainte que nous mettrons à ta disposition et auxquels il n’est pas d’énergie humaine qui puisse résister. Cet homme le sait d’ailleurs. Il en a éprouvé la puissance, malgré l’extraordinaire violence de sa rébellion. Il a dû, depuis, y réfléchir. Tu le retrouveras plus sage que nous ne l’avons quitté.

— Et quand… j’aurai parlé ?

— D’autres devoirs t’attendent. Celui-ci te suffit pour le présent. Nous t’en laissons toute l’exécution et toute la responsabilité. C’est une grâce que nous t’accordons à l’heure de peser tes fautes. Ne l’oublie pas !

— Père, implora le jeune homme, puis-je oser cependant t’en demander une autre ?

— Revoir Aniela, veux-tu dire ?

— Je t’en prie !

— Non. Plus tard, si tu t’en montres digne. Maintenant, va !

Le Maître tira de son manteau un cylindre de métal, sorte de sceau, qu’il tendit à Hégyr.

— Les portes s'ouvriront devant ceci, lui dit-il. Tu trouveras le prisonnier dans la dernière chambre de la galerie inférieure. Ce soir, quand tu en auras terminé avec lui, tu viendras te présenter devant le Conseil.

Il congédia d'un geste le disciple et se retira.

Hégyr quitta à son tour la salle voûtée et s'engagea dans un escalier en spirale. À l'extrémité d'un couloir, sur un signe de sa main, la muraille s'entrouvrit.

Un sonore éclat de rire accueillit sa venue. Il ne put maîtriser l'élan qui l'emporta vers Yagh.

— Frère ! s'écria gaiement le chasseur, c'est la plus merveilleuse surprise que tu pouvais me faire après celle que je t'ai faite !

— Je te savais de retour, imprudent et fou que tu es ! Qu'as-tu gagné à ne pas écouter mes conseils ?

— Ne serait-ce que le bon tour de te revoir, mon imprudence, comme tu dis, n'est pas si folle ? À nous deux, nous allons pouvoir faire de grandes choses et supporter joyeusement la captivité, en attendant les secours.

— Les secours ?

— Bien entendu ! Supposes-tu que nos compagnons vont nous abandonner au fond de ce trou de taupe ?

— Mais, malheureux, que veux-tu qu'ils fassent ?

— Où l'on ne trouve même pas de nourriture ! continua Yagh, poursuivant sa pensée. Car tu ne prétends pas donner ce nom à ces sortes de pierres rondes, sans goût, qu'on m'a aimablement invité à absorber.

— Elles te nourriront mieux que nulle venaison… Mais il s'agit de choses plus graves, frère. Veux-tu m'entendre ?

— Pas avant que je t'aie fait le récit de notre bataille !… Ce fut une aventure superbe, en vérité. Je dois reconnaître que, pour des vieillards, les guerriers de ta race sont surprenants. On ne leur voit pas d'armes entre les mains, et quand leurs mains vous saisissent, on devient comme une mouche dans une toile d'araignée. Mais c'est égal. Je connais maintenant leur tactique et nos frères la connaissent aussi. Ils sauront comment s'y prendre. Si c'était à recommencer !… Quand je songe que ma grande épée de bronze, tu sais, a été brisée comme une baguette de bois sec ! C'est parce que j'ignorais leur magie… Mais nos sorciers aussi savent des choses.

— Tes sorciers, ni personne, ne peuvent rien, Yagh. Crois-moi, je t'en prie. Ne t'avais-je pas déjà prévenu, et ce que je t'avais dit ne s'est-il pas réalisé ?

— Mais pas du tout ! protesta le chasseur. Ces vieux démons barbus ont des secrets stupéfiants, il serait absurde de le nier. Mais on voit très bien qu'ils n'ont pas du tout l'habitude de s'en servir. Ils sont comme des enfants qu'on armerait d'arcs et de flèches empoisonnées et qui, en les lançant à tort et à travers, pourraient fort bien abattre un colosse, sans autre défense que ses mains nues. Mais cela ne veut pas dire qu'ils seraient toujours vainqueurs. Tes maîtres sont prodigieux, quand ils transforment les entrailles de la terre en un monde incroyable où ils créent jusqu'à un nouveau soleil. Mais sortis de leurs cavernes, on voit qu'ils sont perdus. Ils sont comme des pêcheurs qui, au lieu de tirer les poissons à l'aide de leurs filets sur la rive, voudraient les poursuivre en se tenant, eux-mêmes, au fond des eaux. Le

tout, pour nous autres, est de ne pas s'approcher du filet. J'ai commis cette faute, je l'avoue. Je n'ai plus qu'à la réparer.

— Comment le pourrais-tu ?

— Avec ton aide, Hégyr !

Le jeune homme tressaillit à ces paroles prononcées sur un ton de certitude confiante. Quelle atroce désillusion allait provoquer sa réponse ! Mais, sans l'attendre, Yagh poursuivait :

— Je sais bien que tu es venu pour cela, et ta vue seule m'a été déjà une délivrance ! Seul ici, je n'avais plus qu'à mourir. Ces murs de pierres pèsent sur ma poitrine comme s'ils s'étaient écroulés. Je ne suis ici que depuis quelques heures et avant de savoir si tu viendrais, j'ai éprouvé tant d'horreur de me sentir captif que je me suis jeté sur la paroi de roches pour la déchirer de mes ongles, avec la furie d'un lynx pris dans une trappe !… Songe donc, Hégyr, s'il t'était arrivé quelque accident et que tu n'aies pu venir ! Moi, prisonnier ! Moi, privé de la forêt, de la montagne, de l'immense espace libre ! Peux-tu imaginer Yagh ne courant plus, à travers les halliers, sur la piste des fauves, ne sentant plus passer sur son visage la rude caresse du vent, ne respirant plus le parfum des neiges, ne livrant plus tout son corps, tout son être, toute son âme à la splendeur du ciel ? La terre est le séjour des morts et je veux vivre, Hégyr !… Hégyr, rends-moi vite à la vie !

Il s'était dressé, les bras éployés, sous l'inexprimable clarté bleue qui émanait de la voûte et accusait en ombres dures les saillies de ses muscles sur son torse athlétique. Sa fauve chevelure se hérissait en crinière. Une ardeur sauvage rayonnait de ses yeux. Au sein de cet asile où s'était concen-

trée l'essence d'une civilisation arrivée à l'apogée de sa culture, il ne semblait plus un homme mais une sorte d'être élémentaire comme en ont inventé les mythologies anciennes, une matérialisation des forces de la nature, l'œuvre d'une création encore incertaine de ses ébauches et qui avait laissé tomber de ses mains cette argile farouche, dans l'effroi du souffle dont elle l'avait animée.

Hégyr avait déployé le document que lui avait confié le Grand Maître et le parcourait du regard.

L'ordre était implacable, de raison froide, de logique formelle, d'inéluctable volonté. C'était l'asservissement de cette force, sa soumission à une sagesse sans pitié, la négation qu'elle fût libre afin de mieux disposer d'elle et de la sacrifier plus absolument à l'intérêt de tous. Il fallait obéir !

— Hégyr, rends-moi ma vie !

Le disciple considéra, dans le creux de sa main, le cylindre de métal qui lui donnait le pouvoir d'abattre l'obstacle des murailles.

— Viens ! dit-il.

Il fit un geste. La porte s'ouvrit. Il s'engagea dans la galerie, gravit l'escalier, suivit l'allée supérieure, Yagh attaché à ses pas.

Il arriva au seuil, le fit s'entrebâiller sur l'immense ciel nocturne, tout palpitant d'étoiles, poussa son compagnon dehors.

— Tu es libre, dit-il. Va !

Lentement, en silence, la herse d'acier retomba entre eux.

CHAPITRE XXIII

ANIELA

Quand la porte fut refermée, Hégyr se retourna, prêt à voir apparaître le juge qui allait décider de son sort. Il y était résigné. L'acte qu'il venait de commettre était sans exemple dans les annales de la Cité. Il n'essaierait même pas de se défendre. Il ne regrettait rien. Mais il savait qu'il ne devait attendre aucun pardon.

Dans la galerie, cependant, tout demeurait silencieux et désert. Personne ne se montrait. Personne ne semblait averti de ce qui venait de se passer.

Était-ce une épreuve ? Certains de reprendre, quand ils le voudraient, celui qui venait de s'échapper, les Maîtres attendaient-ils que le rebelle vînt se livrer lui-même ? Il était impossible qu'ils fussent encore ignorants de son crime. Ils avaient à leur disposition trop de moyens infaillibles d'être prévenus. Qu'attendaient-ils ?

Hégyr hésita un moment sur ce qu'il devait faire. Puis il pensa que le plus simple était d'aller se présenter devant le Conseil des Anciens. À quoi bon retarder un dénouement

inéluctable ? Mieux valait tout de suite en finir. Il s'avança résolument.

Tandis qu'il s'éloignait de la porte, un appel farouche lui parvint du dehors. Il tressaillit. Il avait reconnu le cri de combat du chasseur, cette espèce de sauvage chanson, aux accents de défi et de triomphe, qu'il lançait à tous les échos avant d'affronter quelque ennemi redoutable et par laquelle il prévenait ses compagnons de se tenir sur leurs gardes. Cela aussi, les gardiens de la Cité avaient dû l'entendre. Hégyr souhaitait maintenant les voir accourir. Rien n'était plus effrayant que leur silence et leur immobilité.

Tout à coup, la pensée lui vint qu'ils pouvaient ignorer encore. Ils étaient si sûrs de leur toute-puissance, si confiants dans la discipline qu'ils avaient, de tout temps, imposée et dont nul jamais n'avait songé à la possibilité même de s'affranchir, qu'ils pouvaient aussi bien avoir dédaigné de prendre d'élémentaires précautions. Un ordre donné par l'un d'eux n'avait-il pas, jusqu'à présent, été toujours exécuté avec une obéissance passive ? Était-il besoin de mettre en action des mécanismes de contrainte ou de vigilance, lorsqu'il suffisait de parler pour tout asservir ?

Le trouble du jeune homme s'accentua. Il se sentit soudain possesseur d'un pouvoir surhumain dont, pendant quelques heures, on lui laissait le libre usage. Entraîné déjà hors de lui-même par l'excès de son audace, brusquement détaché des siens, de son passé, de sa foi, par une révolte unique, il eut l'impression d'être emporté par un souffle de tempête, comme ces feuilles qu'il avait vues arrachées dans les coups de vent d'équinoxe et qui, après n'avoir été toute leur existence qu'un élément atomique de la forêt, s'affranchissaient subitement de toute dépendance, pre-

naient une vie personnelle, devenaient un être libre, avant de s'anéantir dans les tourbillons.

L'appel guerrier retentissait encore à ses oreilles, évocateur d'espace… De nouveau, Hégyr considéra la clef qu'il avait gardée dans sa main, la clef qui ouvrait toutes les portes, toutes !

Il reprit sa marche d'un pas décidé.

Mais ce n'était pas vers le seuil qu'il se dirigeait. Il s'enfonçait au contraire dans la galerie. Un instant, il parut chercher sa route. Puis des indices connus de lui l'orientèrent. Il pénétra dans des allées latérales, arriva bientôt au but qu'il désirait atteindre, traça le geste impératif.

La muraille s'écarta, donnant accès à une chambre circulaire au fond de laquelle, assise en une attitude songeuse, se tenait Aniela.

Il courut à elle, agité d'une émotion qu'il ne pouvait maîtriser, tandis qu'elle se levait, très calme, mais le visage empreint d'une joie sereine, qui l'illuminait.

— Hégyr ! murmura-t-elle. Comment se fait-il que je n'aie pas été prévenue ? Je ne te savais même pas de retour ! Et pourtant le Grand Maître m'avait dit…

Il semblait ne pas l'entendre. Il lui avait pris les mains, l'attirait, s'efforçait de l'entraîner, avec une impatience si grande qu'elle s'étonna :

— Où dois-tu me conduire ? demanda-t-elle. Serait-ce enfin que notre mariage est décidé et que nous allons paraître devant le Conseil ? Oh ! Hégyr, Hégyr ! que les jours ont été longs, malgré l'espoir invincible !

Un imperceptible sanglot assourdit sa voix. Mais elle le réprima bien vite et, de nouveau, se mit à sourire, paisiblement confiante. Puis, à son tour, son sourire s'effaça et son visage exprima une inquiétude, tandis qu'elle regardait son compagnon. Et elle demanda :

— Tu as donc beaucoup souffert, dans ce monde affreux de la surface ?

Il l'interrompit vivement :

— Ne dis pas de pareilles choses, Aniela. Tu ne connais pas ce monde dont tu parles. Attends de l'avoir vu, attends d'y vivre pour le juger.

— Le voir ? Y vivre ?… Quand, et comment le pourrais-je ?

— Quand je t'y aurai conduite, Aniela. Tout à l'heure !

— Tu dois m'y conduire !… Je ne te comprends pas. Quels ordres as-tu donc reçus ?

— Il ne s'agit pas d'ordres, bien au contraire !… Hâte-toi, nous allons fuir !

Elle eut un geste d'effroi, arracha ses mains de l'étreinte qui les enserrait. Ce qu'elle venait d'entendre dépassait sa compréhension. Elle avait la sensation de se pencher au-dessus d'un abîme.

Mais Hégyr, de plus en plus exalté par la résolution qu'il venait de prendre, poursuivait sa pensée :

— Comment pourrais-tu savoir ? disait-il. Rien dans ce que fut jusqu'à présent ta vie, rien dans l'enseignement que tu as reçu, ne peut te donner une idée de cet univers exté-

rieur. Et c'est bien pour cela que tu ne peux décider toi-même de ce que tu dois faire. Laisse-toi guider par moi. Tu sais que je ne veux que ton bonheur, sans lequel le bonheur, pour moi, n'existerait nulle part. Et tu ne pourras te dire vraiment heureuse que le jour où, comme moi-même, tes yeux se seront ouverts sur la vérité.

Elle répéta :

— La Vérité ! Où donc, ailleurs qu'ici, se trouve-t-elle ?

— Partout, hors d'ici même ! reprit-il avec un accent d'enthousiasme. Viens, Aniela, aie confiance ! Le monde ne finit pas dans la limite de ces murailles. Ni la Science, ni rien de ce qui nous fait vivre. L'amour, que nous éprouvons l'un pour l'autre, ne prendra vraiment conscience de lui-même, ne sera vraiment que lorsqu'il s'épanouira sous l'immensité du ciel. Il est prisonnier ici, il n'a pas d'ailes !… Des ailes ! Comment pourrais-tu imaginer ce que c'est que des ailes, toi qui n'as jamais vu d'oiseaux revenir à leur nid !… Non, non, ne dis rien, tu ne peux pas comprendre, et je ne sais pas moi-même m'exprimer, parce que notre langue n'a pas de mots pour ces choses. Mais il n'est plus besoin de paroles lorsque les yeux regardent. Quand les yeux s'ouvriront sur la forêt, tu te rappelleras ce que j'ai voulu dire et tu reconnaîtras que j'avais raison !

En opposition au délire qui l'enfiévrait, elle avait repris son calme. Elle répondit :

— Je suis sûre du sentiment qui est en moi et je n'ai pas besoin de la forêt ni du ciel pour le ressentir.

— Qu'en sais-tu ? Moi aussi, j'étais sûr de t'aimer. Mais le sentiment qui emplissait mon cœur n'était qu'une tran-

quille confiance. Ce n'était pas cette ivresse que j'ai connue depuis et que je veux que tu connaisses à ton tour.

— Une ivresse est un égarement. Elle nous diminue.

— Elle nous exalte bien au-dessus de nous-mêmes ! Tu seras ivre de bonheur, Aniela, quand tu verras ce que j'ai vu, quand tu éprouveras ce que j'ai éprouvé. Comment te le décrire ? Comment surtout choisir parmi tant de souvenirs délicieux ?… Écoute. Une nuit, je me rappelle… la lune était à son plein. Sa lueur était comme un effluve liquide dont toute la prairie était baignée. Elle était en même temps comme l'image visible du silence, et aussi comme le parfum des choses, s'élevant en vapeurs bleues. Tout cela me pénétrait, se traduisait au fond de moi en chaleur, en caresse, en rythme. J'étais émerveillé de vivre, et la joie qui m'emplissait était si grande qu'elle faisait monter des larmes à mes yeux !

— J'ai connu aussi cette montée des larmes, Hégyr, dit-elle d'un ton de reproche. C'était chaque fois que je t'appelais dans l'espace et que tu ne me répondais pas. Peut-être, cette nuit dont tu parles, ai-je pleuré pendant que tu pleurais. Mais ce n'étaient pas les mêmes larmes. Et ce n'étaient pas les parfums, ni les lumières, ni les caresses de la nuit, ni les harmonies du silence qui me les faisaient verser, mais ta seule absence. À ce moment, souffrais-tu de mon absence, Hégyr ?

Le jeune homme baissa les yeux sous le regard qui les scrutait. Tout le souvenir évoqué se déployait en sa mémoire.

Il revit une robe blanche, une gerbe de fleurs sur un bras nu, une chevelure d'où rayonnait une vapeur d'or…

Il ne savait pas mentir. En aurait-il été capable qu'il s'en fût méprisé, parlant à Aniela. Il releva le front :

— Une jeune fille était près de moi, dit-il. C'est à cause de sa présence, sans doute, que cette nuit m'a ému plus qu'une autre. Mais quelle aurait été alors mon extase si, au lieu d'elle, c'eût été toi !

— Je ne comprends pas, répondit-elle. Je ne comprends ni que ton émotion ait été accrue par cette présence, ni que tes sentiments puissent s'exalter plus ou moins selon des circonstances extérieures. Ce qui est absolu ne varie pas.

— Je t'ai dit que tu ne pouvais pas comprendre. Pas plus que tu ne pourrais comprendre la lumière si tu avais été toujours prisonnière de la nuit. C'est pour t'arracher à la nuit que je suis venu te chercher. Ne tarde plus maintenant. Viens !

— Qui t'a donné l'ordre de me conduire ? Qui m'autorise à te suivre ?

— Moi seul ! dit-il avec violence. Sache, Aniela, que je n'accepte plus de recevoir d'ordres, désormais, s'ils contrarient ma volonté et ma conscience. Déjà, tout à l'heure, j'ai agi à l'opposé de ceux que j'avais reçus. Je suis prêt à recommencer. Je n'ai consenti jusqu'à présent à obéir que parce que j'ai cru à l'infaillibilité de ceux qui me commandaient. Peu à peu, j'ai perdu cette foi et cependant je me suis efforcé de m'y soumettre encore. Il n'y a qu'un instant, j'étais à genoux devant le Grand Maître. Mais c'était ma dernière épreuve. Depuis, la vue d'un de mes frères de la forêt, injustement asservi, m'a décidé à la révolte. Maintenant que je t'ai retrouvée, rien ne me retient plus !

Elle le regardait avec épouvante comme si, devant ses yeux, il avait accompli quelque atroce crime. Et quand il vint à elle, les bras tendus, pour la saisir, elle recula en criant.

Puis, comme il hésitait, elle supplia :

— Hégyr, je t'en prie, reviens à toi. Tu ne peux pas penser ce que tu viens de dire. C'est trop horrible ! Je ne te reconnais plus…

Il eut un sourire amer :

— Je suis toujours le même, cependant, répondit-il. Et plus digne de toi que je ne le fus jamais, car si je t'ai gardé mon cœur, ce n'est pas par obéissance, mais seulement parce que je ne veux pas d'autre épouse que toi.

— Pourrais-je être l'épouse d'un homme qui renie tous ses devoirs, qui foule aux pieds toutes les vertus ?

— Pourrais-tu toi-même renoncer à être ma femme si l'on t'y obligeait contre ton gré ?

— Je n'ai jamais appris à consulter mon gré. Je n'ai jamais su qu'obéir !

— Prends garde, Aniela ! Tes paroles sont imprudentes. Elles me feraient croire que tu ne m'aimes pas assez pour tout sacrifier à ton amour !…

— Elles signifient pourtant que je t'aime trop profondément pour te perdre par un crime. En refusant de te suivre, je n'espère que te sauver !

— Tu me perdras tout de même, car l'heure passe et bientôt nous ne pourrons plus fuir.

— Jamais je n'accepterai de fuir !

Il lança un rire orgueilleux :

— Les leçons de mes sauvages amis ne m'auront donc pas été vaines, s'écria-t-il. Eux, n'attendent le consentement de personne pour choisir leur fiancée. Et quand on la leur refuse, ils l'enlèvent ! Tu vas me suivre, Aniela !

Avant qu'elle ait pu faire un mouvement, il avait bondi sur elle, l'avait saisie dans ses bras forts, soulevée comme une enfant. Et, emporté par un élan de triomphe qui décuplait ses forces, il l'entraînait vers le seuil.

Les galeries étaient désertes. Un inexplicable silence les emplissait. Rien, dans cet avant-poste de la Cité, ne paraissait plus vivre, comme si tous les habitants s'en étaient retirés, abandonnant à leur sort les rebelles. La froide lumière qui émanait des voûtes augmentait cette impression de solitude et de néant.

Aniela ne résistait plus. Elle était évanouie, peut-être, à force d'émotion et de trouble. Mais Hégyr se sentait empli d'une joie farouche, la joie ardente d'un fauve qui emporte sa proie. Surexcité par sa victoire, il osa, en atteignant la porte, lancer aux échos souterrains le cri de chasse de Yagh.

Puis, tenant d'un bras son léger fardeau, il fit de l'autre le signe qui ouvre.

La porte ne bougea pas.

Il recommença le geste, pour le même résultat négatif.

Éperdu d'angoisse, il laissa glisser, à ses pieds, le corps inerte, répéta l'épreuve, dans un large mouvement éployé.

Mais la porte de bronze resta close…

Close comme la dalle d’un tombeau.

CHAPITRE XXIV

AU-DESSUS DES HOMMES

De la pointe du poignard qu'il avait gardé et que nul n'avait songé à lui reprendre parce qu'on savait bien l'arme inutile, Hégyr traça sur le mur un trait, à la suite des autres. Puis il compta la série.

Il se mit à rire.

— Mon éducation par les chasseurs de la forêt m'aura servi ! songea-t-il. C'est par ce même procédé primitif qu'ils comptent les jours. Il est vrai qu'ils complètent ensuite l'annuaire par des peintures qui en évoquent les faits mémorables. Si on continue de me tenir longtemps ici, il faudra que j'en arrive à ce procédé… Mais quels événements saillants retiendrai-je, dans cette fuite affreusement monotone du temps ?

Son sourire s'éteignit. Il se replia sur lui-même, demeura pensif. Puis il essaya de se rappeler ce qui s'était passé depuis qu'il était isolé ainsi, séparé de tous. Le néant de cette période de son existence l'effraya.

Comme il aurait dû le prévoir, sa rébellion avait été vaine. Les Maîtres ne lui avaient laissé cet instant

d'indépendance que pour le mettre à l'épreuve. Ils l'avaient bien vite repris sous leur domination inflexible. Et le seul résultat certain de sa folle tentative était d'avoir perdu Aniela pour toujours.

Pour toujours, cela ne pouvait faire de doute. Il connaissait assez les lois de la Cité pour savoir que la pitié, l'indulgence, toutes ces faiblesses trop humaines, en étaient exclues. L'individu était négligeable. Seul comptait l'organisme social, le développement de l'espèce, son avenir. Un rouage s'était dérangé dans l'immense machine. Au lieu de le mettre ainsi à l'écart, on aurait aussi bien pu le supprimer.

Qu'attendait-on pour le faire ? Hégyr s'étonnait de ce silence et de cet abandon. De longs jours s'étaient passés depuis que s'était brisée sa révolte et, à partir de ce moment, il n'avait plus eu aucun contact avec personne, aucun écho du dehors ne lui était parvenu. Cela lui paraissait tout à fait extraordinaire. Les décisions promptes étaient la règle dans la Cité. Il fallait que quelque chose d'anormal se fût passé pour motiver ce changement.

— Hégyr !…

La voix tomba dans le silence comme une pierre dans un abîme. Le jeune homme se dressa, galvanisé. Il lui sembla être un mort éveillé de sa tombe par un appel souverain.

Une force invisible le guidait. Il se laissa conduire. Un moment après il pénétrait dans une salle où plusieurs personnages étaient assemblés.

Alors, il ne put retenir un cri de surprise et presque de terreur, tant l'incroyable spectacle qu'il avait devant les yeux l'emplissait de stupéfaction.

Devant lui gisait un homme, dont le visage exprimait la lassitude et la souffrance. Il lui fallut un long moment d'effort attentif pour le reconnaître. Cela lui paraissait si invraisemblable, si impossible, qu'il refusait d'accepter son propre témoignage. Et pourtant on ne pouvait que se soumettre à l'évidence. Cet être abattu, sans force, ce vieillard accablé, n'était autre que le Grand Maître, le chef tout-puissant qui avait dominé et conduit à leur destin tant de générations, l'ancêtre qu'on aurait pu croire immortel !

Hégyr mit un genou en terre, non plus, cette fois, subjugué par l'autorité du juge, mais respectueux de cette majesté déchue. Et une indicible émotion étreignit son cœur quand la main hésitante du vieil homme se posa sur son front.

Il murmura :

— Père, pardonne-moi !

La voix qui répondit avait gardé ses sonorités de bronze, comme si la force intérieure avait résisté aux atteintes du corps. Elle prononça :

— Je n'ai pas à pardonner, mon enfant. Car il ne peut plus être question de faute. C'est pour un autre sujet que je t'ai fait venir. Écoute-moi. Les instants sont précieux.

La main s'écarta. Hégyr se redressa et considéra avec attention la face vénérable. La voix reprit :

— Nous avons été vaincus, Hégyr !… Non, ne tremble pas, ne questionne pas, c'est inutile… Apprends seulement les choses telles qu'elles sont. Quand je parle de notre défaite, je ne veux pas dire que le peuple de la forêt a triomphé de nos armes par ses armes… Sans doute, aidé par la tempête, il a déchaîné contre nous cette puissance formidable

que nous avions l'insolence de mépriser : le feu ! Et le feu a surpris beaucoup des nôtres, aussi aisément qu'il aurait surpris des bêtes fauves, et les a fait périr… Sans doute encore, ces barbares ont su échapper à nos attaques par des moyens si simples que toute notre science n'avait pas songé à les revoir. Mais nous en serions venus à bout tout de même, sans un allié imprévu… oublié plutôt…

Le vieillard s'interrompit pour étreindre sa gorge d'où s'exhala un râle. Il parut défaillir. Hégyr s'élança vers lui. Mais il l'écarta doucement, fit une large inspiration, se ressaisit.

— L'allié nous a vaincus ! reprit-il, en se frappant la poitrine. Il nous a blessés, là, d'une arme infaillible que les nôtres…

— Père ! s'écria Hégyr, comprenant soudain, la blessure n'est pas mortelle ! J'en ai été atteint moi-même quand j'ai pénétré aussi, pour la première fois, dans le monde nouveau… Il est vrai que notre science ne nous avait pas munis des moyens de nous protéger, parce que rien de semblable ne nous menaçait dans notre existence habituelle. Mais les hommes de la forêt, leurs sorciers, ont de souverains remèdes. Ils m'ont sauvé… Et si tu voulais…

— Il ne s'agit pas de sauver ma vie, mon enfant, ni celle de mes compagnons, atteints comme moi. Ce n'est pas de faire un peu plus longtemps durer notre corps qui importe. Quand bien même les magiciens me rendraient une force passée, nous n'en serions pas moins vaincus. Car, dans notre cas, c'est être vaincus que de n'être pas totalement, absolument vainqueurs… Et tu vois bien qu'il a fallu que toute notre puissance s'écroule, pour que je te parle maintenant comme je le fais.

— Tu es toujours mon Maître infiniment vénéré, dit avec ferveur le jeune homme. Et si j'ai un instant transgressé la Loi…

— C'est, interrompit le vieillard, parce que tu as eu, le premier de nous tous, la conscience de reconnaître que la Loi n'était pas infaillible. Un tel aveu est la plus écrasante des défaites. Nous n'avons plus qu'à disparaître après lui !

— Rien n'est perdu, cependant, de tous les trésors de savoir accumulés depuis des siècles !

— Tout est perdu !… Notre Loi, Hégyr, notre Souveraineté, notre gigantesque édifice social et moral, n'existaient que parce que nous avions la certitude d'avoir asservi la nature. Et voici que, semblables aux millions de générations qui nous ont précédés en lui obéissant, nous sommes obligés de reconnaître sa puissance, comme les plus primitifs des barbares ; et d'avouer qu'au-dessus de la Science des hommes, si parfaite qu'elle soit, si parfaite qu'elle sera jamais, il existe une science supérieure dont nous n'arriverons pas à reconstituer les règles, parce qu'elles dépassent les possibilités de notre entendement humain !

— Mais, père, puisque nous savons cela maintenant, pourquoi ne pas rebâtir cet édifice sur des fondations neuves ? Il n'en sera que plus solide et plus puissant !

— Mais il ne sera plus notre œuvre. Nous ne sommes plus les ouvriers capables de le relever.

— Ne pouvons-nous nous adapter aux conditions nouvelles ?

— Pour nous, il est trop tard. Je te l'ai dit, nous devons disparaître. Ce n'est pas que la force qui nous a abattus soit

invincible. En quelques jours d'études, nos chimistes trouveraient le moyen de nous en défendre. Mais ce ne serait qu'un court répit. Parce que le monde a changé et que les temps nouveaux sont venus. À ces temps nouveaux, il faut de nouveaux hommes. C'est pour te parler de cela que je t'ai appelé, Hégyr.

— Que puis-je faire ?

— Prendre notre place. Écoute. L'expérience que tu as acquise au cours de ton exil t'a fait l'égal, que dis-je ? le maître de tes maîtres. C'est à toi que doit passer le commandement.

— En suis-je digne ? La science que je possède n'est pas complète.

— Il te restera des éducateurs pour t'initier à tout ce que tu ignores encore. Mais toute la part de connaissance qui concerne l'avenir t'appartient, car tu as, sur l'existence de l'humanité future, des notions qui nous manquent.

— Je ne sais que peu de chose.

— Tu sais l'essentiel. Tu sais ce qu'est la vie sous la lumière du soleil. Et ton rôle sera de préparer à cette vie les générations qui te suivent.

— Allons-nous donc dès maintenant y revenir ? s'écria le jeune homme avec un accent d'espoir.

— S'il faut compter le temps par la durée d'une existence humaine, non, pas encore, sans doute. Des siècles vont se passer avant que la planète soit revenue à ce qu'elle était avant le Grand Changement. Mais de même qu'il a fallu des siècles pour adapter notre race à ce changement, de même il faut désormais jalonner avec une lente patience la

route où elle va s'engager, pour qu'elle puisse la suivre sans péril. Songe, Hégyr, que le peuple de la Cité n'est plus aujourd'hui qu'une toute petite famille, n'ayant survécu que grâce à des précautions extraordinaires, uniques… Le rejeter tout d'un coup dans un univers où il aurait à lutter contre tant de forces hostiles serait le condamner à une mort certaine. Et il ne faut pas qu'il meure, pour que l'immense trésor qu'il possède seul ne périsse pas avec lui.

— Dois-je abandonner alors mes frères de la forêt ? demanda douloureusement Hégyr.

— Ils n'ont jamais eu besoin de ton aide et il faut les laisser suivre leur destin. Lorsque j'ai songé à les assimiler à notre peuple, je ne les connaissais pas. Mais je considère à présent cette assimilation comme impossible. Ils sont nombreux, et ce flot torrentiel déversé dans la petite source pure de notre race en anéantirait la vertu. Leur terrible esprit d'indépendance contaminerait notre sagesse millénaire comme l'air qu'ils respirent a brûlé nos poumons. Ils ne profiteraient pas de notre expérience, mais nous ramèneraient à leur barbarie. Deux cents siècles d'efforts vers la perfection n'auraient servi de rien. Le danger est grand, Hégyr. Tu as failli y succomber toi-même, toi que toute ton éducation avait armé contre les illusions des sens. Pense à ce qu'il en serait de notre petit peuple. Il n'y résisterait pas !

— Je n'ai rien oublié de ton enseignement, Maître !

— Tu n'en as pas eu le temps. Et si même tu en avais observé les principes jusqu'à la fin de ta vie, tu n'aurais pas su imposer à tes fils la même discipline. Et tes fils de tes fils auraient fini par perdre la tradition. C'est ce qui est arrivé à tous les hommes. Nous n'avons seuls continué d'accroître notre progrès moral qu'à force de sélection et d'isolement.

De nouveau, les mains du vieillard se croisèrent sur sa poitrine. Aux dernières paroles, la voix sonore s'était assourdie, voilée. Des halètements l'avaient interrompue. Sur le visage du Maître s'étendait une impressionnante pâleur.

Ce visage, Hégyr l'observait avec angoisse.

Tout le temps qu'il avait vécu dans la Forêt, il avait eu plus d'une occasion de voir des hommes souffrir, lutter sans espoir contre la mort, y succomber enfin. Mais jamais il n'avait éprouvé comme cette fois le sentiment de fatalité de cette lutte. On devinait que le mal s'était emparé d'une chair que rien n'avait préparée à la résistance et qui avait été d'autant plus facilement envahie qu'aucune précédente attaque ne l'avait mise sur ses gardes. Ainsi que les morsures des bêtes venimeuses, dont Yagh lui avait révélé le pouvoir, immunisent celui qu'elles atteignent et le rendent de plus en plus réfractaire aux mêmes poisons, ainsi toute une longue hérédité morbide avait paradoxalement renforcé l'énergie défensive de la race en l'affaiblissant. Tandis que ce terrain vierge, épuré jusqu'à l'intégralité par l'atavisme et le milieu, s'était laissé tout entier conquérir par les germes destructeurs et ne trouvait en lui aucun élément à leur opposer.

Les forces aveugles de la Nature révélaient leur puissance méprisée. Elles reprenaient possession de ce qui avait eu l'orgueil de se passer d'elles. Elles affirmaient l'éternité de leur suprématie, installée sur la terre avant les hommes et tous les êtres et qui finirait par avoir raison de toute vie. Elles proclameraient la domination de ce qui est sans pensée, sans conscience, sans buts, sans lois, sur le fragile empire de la pensée humaine… À moins qu'elles ne fussent que l'émanation d'une conscience et d'une pensée si hautes que celles des hommes ne la peuvent concevoir.

— Hégyr ! reprit la voix – et avec quelle autorité elle commandait encore ! – Hégyr, voici la dernière fois où ton maître te dicte ton devoir. Reviens à la Cité. Prends-la sous ta garde. Sauve l'avenir qu'elle porte en elle, pour qu'elle puisse un jour le léguer intact à l'humanité qui l'attend…

Les mots prononcés s'affaiblirent. Mais la volonté qu'ils exprimaient s'imposait toujours.

— Pour cette œuvre de salut, unis-toi à celle qui te resta tendrement fidèle aux heures les plus sombres, et qui t'aidera dans la tâche parce qu'elle n'a jamais désespéré.

Les suprêmes paroles ne furent qu'un souffle :

— Et laisse désormais close la porte qui donne sur l'espace, jusqu'au jour où ceux qui te succéderont jugeront le temps venu de l'ouvrir !

CHAPITRE XXV

LA LUMIÈRE AU FOND DE LA NUIT

À bout d'arguments, Yagh cribla de coups de hache le tronc calciné du pin près duquel il se tenait. Il soulageait ainsi son impatience et la vague envie qu'il avait de faire entrer ses explications, par un procédé aussi énergique, dans la tête de son compagnon.

— Il n'est pas possible que nous te perdions après t'avoir retrouvé ! répétait-il à Hégyr. Comment ! Nous avons soutenu, pour te reprendre, un combat tel que jamais les hommes n'en ont vu de pareil. Ce désert de cendres te le prouve. Toute la forêt s'est sacrifiée comme nous. Si cela ne nous a pas ouvert les portes de ta prison, du moins nous avons payé de notre sang la tentative. Et maintenant que je ne sais quel hasard te rend libre tout de même et te ramène à nous, voici que c'est pour nous dire que tu nous quittes pour toujours !

— Je t'ai exposé toutes les raisons qui l'exigent, frère, répondit Hégyr. Ne m'oblige pas au douloureux devoir de te les répéter. Ta conscience de chef doit les comprendre. C'est comme chef que je retourne aux miens. Et c'est parce qu'ils

m'appellent à les commander qu'il me faut leur obéir, je te l'ai expliqué.

— Tu m'as expliqué cela. Je n'ai pas très bien saisi toujours. Mais aurais-je vu clair dans ta pensée comme tu y vois toi-même, que je trouverais aussi injuste de ne plus jamais te voir !

— Crois-tu que je n'en souffrirai pas, moi aussi, Yagh ?

— Si, je te crois parfaitement. Mais c'est cela qui me dépasse. Si quelque chose me faisait réellement souffrir, je commencerais par m'en débarrasser !

Hégyr ne put s'empêcher de sourire à cet aveu ingénu. Pourtant son esprit n'était pas à la gaieté. C'est avec un serrement de cœur qu'il avait décidé cette suprême entrevue avec un monde où il avait eu, du bonheur, une notion nouvelle, parce que la douleur s'y mêlait et en faisait valoir le prix.

Il était venu aussi pour léguer à ses amis toute la part de sagesse dont il pouvait leur laisser l'héritage. Au cours de son existence parmi eux, il avait eu le temps d'enseigner aux plus capables les signes d'écriture par lesquels s'exprime la pensée et le moyen de les lire. À leur usage, il avait composé un recueil de préceptes, de recettes même, un rudiment de sciences qu'il leur jugeait utile de connaître. Et comme il savait la manière d'imposer l'attention à leurs âmes très simples, il avait entouré de quelque cérémonial la remise de ce document aux sorciers.

Il ne se faisait pas d'illusions sur son sort. Avant peu, il prévoyait que le livre deviendrait un objet sacré et magique, rempli de formules strictement occultes, et que la tradition attribuerait bientôt à quelque démon surgi des profondeurs

du sol, puis retourné à l'abîme, après avoir révélé à quelques rares élus de terrifiants secrets.

Mais peu importait. L'essentiel était que les principes enseignés abandonnaient à la surface de la terre un peu de bonheur, de bonté, de fraternité, d'espérance, toute une fragile semence, que l'avenir étoufferait peut-être, mais, peut-être, ferait magnifiquement croître et fructifier.

Maintenant, il ne restait plus qu'à disparaître. Selon la stricte volonté du Maître – et Hégyr, après l'avoir méditée, l'approuvait – aucun contact n'était présentement possible entre les deux peuples. Il n'y avait pas à revenir sur les arguments mis en valeur pour justifier la décision. On ne pouvait que s'y conformer.

À force de propos, d'affectueux discours, de prières, il avait fini, non par convaincre, mais par apaiser à peu près l'inquiétude de Yagh et sa rude amitié. Et avant de prendre pour toujours congé de lui, il lui exprimait les suprêmes vœux qu'il pouvait faire pour son bonheur.

— Je te souhaite une épouse digne de toi, frère, disait-il. Et si notre sœur Ève…

Le clair regard du chasseur pénétra son regard. Il poursuivit :

— Je crois que, de toutes les jeunes filles du village, elle est celle qui te convient le mieux. Et je sais qu'elle ne t'est pas indifférente…

Les yeux d'acier ne le quittaient pas. Il insista :

— Je t'ai vu, pour elle, abandonner les grandes chasses de venaison, et t'acharner, dans la neige de l'hiver, à la

poursuite des petits carnassiers aux somptueuses fourrures…

— C'est vrai ! interrompit Yagh avec brusquerie. Il m'aurait plu de prendre Ève pour femme. Mais je lui ai parlé. Et ce qu'elle m'a dit aurait suffi à me donner envie de te tuer, si le serment de sang n'avait pas été échangé entre nous…

— De me tuer, Yagh ?

— Oui, car c'est toi qu'elle préfère, et qu'elle attend !

Hégyr demeura silencieux. Cette révélation le troublait. Elle n'était pas douteuse, car pour que le farouche chasseur se fût décidé à la faire, il fallait qu'il en eût lui-même l'absolue certitude. Et elle lui était douloureuse à apprendre, parce qu'il avait une grande affection pour la jeune fille et déplorait qu'un refus la fît souffrir.

Sa pensée erra. Des souvenirs s'éveillèrent. Ils étaient tout mêlés de soleil, d'espace, de joie. La figure d'Ève apparaissait confondue dans la figure des choses, comme si elle avait été un élément de leur ensemble ou plutôt comme si elle avait résumé en elle leur physionomie. Elle symbolisait la lumière du matin, la gaieté de l'eau qui jase, la douceur du printemps, la grâce des fleurs. Elle était l'image ingénue du bonheur de vivre, d'autant plus parfait qu'il n'avait pas conscience d'exister. Elle était toute la beauté de la nature…

— Je suis fiancé et, demain, Aniela sera ma femme, répondit enfin Hégyr.

— Je sais. Et Ève sait aussi, dit le chasseur.

Aniela… Sa beauté était plus grande encore que celle d'Ève, peut-être par l'effet d'une volonté dirigée qui la trans-

figurait. Elle n'était plus le reflet des mirages du monde, mais laissait transparaître la clarté d'une âme infiniment pure, la flamme d'une pensée toujours sereine, qu'aucun souffle extérieur ne pouvait faire vaciller. Elle aussi exprimait le bonheur. Mais ce n'était plus le bonheur fragile et charmant des heures qui passent. C'était le grave bonheur d'une certitude sur laquelle le temps n'avait pas de pouvoir.

Les deux jeunes hommes s'observaient avec émotion. Yagh, rassuré par le renoncement de son ami, s'abandonnait tout entier au sentiment d'affection fraternelle qu'il avait pour lui et songeait avec tristesse à la fatalité qui les séparait pour toujours, sans qu'il arrivât à la bien comprendre. Hégyr, à force d'énergie morale, refoulait en lui des regrets, dont il s'efforçait de se démontrer qu'ils ne s'appliquaient qu'à de fugitives apparences. Le matin n'est qu'un instant du jour, le printemps n'est qu'un moment de l'année, les fleurs se fanent et l'eau s'écoule. Leur douceur, leur gaieté, leur grâce et leur lumière ne sont peut-être que des illusions de l'esprit, seul éternel.

— Je voudrais qu'Ève devînt ta femme, dit-il. Elle m'oubliera.

— Il est possible qu'elle t'oublie, répondit avec simplicité le chasseur. Les femmes de notre race croient mourir quand on les éveille d'un rêve. Pour mieux mourir, elles ferment les yeux. Et l'on sait bien que les yeux fermés suscitent de nouveaux songes. Je souhaite être la cause du prochain qu'elle bercera… Mais, puisque tu pars, mon orgueil ne rougit pas de t'avouer qu'il y aura d'abord, dans ces yeux-là, bien des larmes…

— J'aurai beaucoup de peine aussi, dit loyalement Hégyr. Mais tu n'en saurais prendre ombrage, parce que cette

peine sera la même que j'éprouve à me séparer de toi. À toi comme à Ève, je dois la vie. À toi comme à elle, je dois l'initiation à une forme de félicité dont je n'avais aucun soupçon avant de pénétrer dans votre monde. À tous deux, je dois une connaissance plus large et plus parfaite de l'univers…

— N'oublie pas non plus que tu sais, à présent, combattre les ours ! interrompit Yagh. J'ignore si cela te servira. Mais, pour ma part, et grâce à toi, je me le rappellerai toujours !

— Je n'oublierai pas cela non plus, affirma Hégyr, gravement.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, le soir commençait à descendre.

C'était un soir comme tant d'autres, léger et doux. Un peu de pluie était tombée, qui, maintenant, s'évaporait en brumes, emportant dans leur fumée les chauds parfums de la terre. Les oiseaux qui se rassemblaient s'appelaient de toutes parts. Au-delà du territoire incendié, la forêt semblait s'embraser encore, de toutes les lueurs du couchant.

Hégyr contempla longuement ce spectacle. On eût dit qu'il voulût s'en emplir les yeux, s'en emplir le cœur, emporter en lui une provision de souvenirs inépuisables, y reprendre aussi, jalousement, tout ce qu'il y laissait de lui-même, afin de n'avoir jamais plus la tentation d'y revenir.

— L'heure est venue ! dit-il enfin, s'arrachant à sa rêverie. Frère, adieu. Pour toujours !

Leurs mains s'étreignirent.

Mais tous deux, chacun à leur manière, avaient trop d'énergie et de maîtrise pour prolonger longtemps cette épreuve. Ils se séparèrent brusquement.

Et tandis que Yagh demeurait debout, immobile et impassible désormais, comme un bloc de pierre, Hégyr s'éloigna d'un pas rapide, sans se retourner.

Il marcha longtemps. Assez longtemps pour que le soleil disparût derrière les lointains horizons du plateau occidental. Et ce fut seulement quand le jeune homme fut arrivé au seuil de la porte de bronze, qu'il consentit à jeter en arrière un suprême regard.

Mais, là-bas, sur l'autre face de la terre, cette face dont il avait voulu scruter l'énigme et soulever le voile, il n'y avait plus que de l'ombre. À l'emplacement de la forêt disparue s'étendait un linceul de cendres. Et la nuit, l'immense nuit de l'espace, avait repris tout le ciel.

La porte s'ouvrit. Hégyr entra. Comme du reflet d'une lampe fidèle, le fond du souterrain s'éclairait.

Il marcha vers cette clarté.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2022

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, FrançoisM, Coolmicro.